3 1761 09075945 7

Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Regis College Library

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lajourneduprtree00lvar

INDUSTRIAL SCHOOL,
SPANISH ONT.
1299

LA
JOURNÉE DU PRÊTRE
ET DU RELIGIEUX

Imprimatur.

Remis, die 25 novembris 1899.

† B.-M. Card. LANGÉNIEUX,
Arch. Remensis.

Imprimatur.

Parisiis, die 30 novembris 1899.

† Card. RICHARD,
Arch. Parisiensis.

L'auteur et l'éditeur se réservent tous droits de traduction et de reproduction

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en juin 1900.

SPANISH ONT.

LA JOURNÉE DU PRÊTRE ET DU RELIGIEUX

D'APRÈS ALVAREZ DE PAZ

Traduction et adaptation françaises

Par l'abbé P. LEJEUNE

CHANOINE HONORAIRE DE REIMS

AUMONIER DU PENSIONNAT DES FRÈRES A REIMS

PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

LIBRARY
AUG 26 2013
UNIVERSITY OF TORONTO

DU MÊME AUTEUR

MÊME LIBRAIRIE

INTRODUCTION A LA VIE MYSTIQUE. — In-12. 3 50

PRATIQUE DE LA SAINTE COMMUNION. — In-12. 3 »

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Dans le *Dictionnaire de Théologie*[1], le Père Poulain a publié sur Alvarez de Paz une étude dont la lecture s'impose à quiconque est désireux de posséder une notion complète de l'œuvre du grand mystique. Quelques lignes empruntées à cette belle étude suffiront à faire revivre sous les yeux de nos lecteurs la physionomie d'Alvarez de Paz.

« Il naquit à Tolède en 1560, entra dans la Compagnie de Jésus en 1578, fit ses études à Alcala, enseigna la philosophie et la théologie à Lima, devint provincial du Pérou, et mourut à Potosi en 1620. Suivant l'aveu qu'il en fit à son confesseur, son union d'esprit et de cœur avec Dieu était si profonde qu'elle n'avait pas été suspendue un seul moment pendant vingt-cinq ans, au milieu des fonctions les plus distrayantes. Souvent, en faisant la classe ou en prêchant, il s'enflammait tellement en parlant de Dieu qu'il tombait en défaillance; les auditeurs étaient obligés de l'emporter de sa chaire. Pour cacher cette union extatique, il s'abstint quelque temps du ministère de la parole, jusqu'à ce que, par révélation divine, il reçût l'ordre de continuer. Sa réputation de sainteté était si grande que, lorsqu'il arriva presque mourant à Potosi, tous les habitants sortirent au-devant de lui, pour le voir et se recommander à ses prières. Le jour de sa mort, les cent mille ouvriers qui extrayaient l'argent des mines cessèrent tous leur travail en signe de deuil. »

Après avoir apprécié avec une grande sûreté et une grande élévation la doctrine spirituelle d'Alvarez de Paz, le Père Poulain conclut en ces termes : « On peut dire qu'Alvarez

---

1. Paris, Letouzey et Ané.

présente toujours la spiritualité sous un jour consolant, propre à dilater l'âme. « Dieu, dit-il, est un prince très bon « et un père très aimant, qui veut que ses familiers et ses « serviteurs soient joyeux..... Il produit en eux cette allé- « gresse par la dévotion et la suavité spirituelle. » (L. I, p. 3, II, IV.)

Il me semble que ces dernières lignes pourraient servir d'épigraphe à l'œuvre entière d'Alvarez de Paz. Elles m'expliquent le charme qui se dégage de la lecture de ses ouvrages. C'est un saint qui écrit, et qui écrit avec son cœur autant qu'avec son intelligence, qui ne dédaigne pas d'interrompre une grande discussion d'école pour apostropher son lecteur, s'entretenir familièrement avec lui, et lui communiquer un peu de son âme. Aussi ses écrits n'ont-ils rien de cette sécheresse et de cette monotonie qu'on rencontre chez trop d'auteurs ascétiques ; encore moins n'offrent-ils aucune trace de cet esprit chagrin qui ne sait peindre les choses de Dieu que sous de sombres couleurs, et qui semble prendre à tâche de rendre impraticable le chemin de la perfection. Un ferme bon sens, une précieuse expérience acquise dans la direction des âmes, l'expérience personnelle et non moins précieuse que Dieu lui donna des états d'oraison les plus élevés, ont préservé Alvarez de Paz de ces exagérations : il reste l'un des guides les plus sûrs, et le guide le plus aimable peut-être qu'on puisse choisir, quand on veut s'initier à la science de l'ascétisme ou à celle de la mystique.

Alvarez de Paz a laissé trois grands ouvrages : *De Perfectione vitæ spiritualis. — De Exterminatione mali et promotione boni. — De Inquisitione pacis.* C'est dans le second de ces ouvrages que se trouvent les chapitres dont nous avons entrepris la traduction. L'auteur les a groupés sous ce titre : *De quotidiana exercitatione virtutis.*

Dans l'étude que nous citions tout à l'heure, le Père Poulain, après avoir rendu hommage à l'esprit méthodique, à la clarté, à la piété tendre d'Alvarez de Paz, est forcé de constater « qu'il est beaucoup trop long dans ses développements ». C'est une constation semblable qui nous détermina à retrancher parfois de l'œuvre de ce grand écrivain quelques passages qui nous ont paru constituer de véritables hors-d'œuvre, et quelques interprétations subtiles d'Ecriture sainte dont la lecture se soutiendrait difficilement

aujourd'hui. C'est la même raison qui nous fit supprimer dans la seconde partie les deux chapitres consacrés au rosaire et au chapelet ; la méthode de récitation qu'ils décrivent nous a semblé fort compliquée et très peu pratique. En leur donnant place dans notre traduction, nous l'eussions alourdie sans aucun profit pour la piété.

C'est au prêtre, c'est au religieux et à la religieuse qu'Alvarez s'adresse dans ces pages. Nous osons espérer que ceux pour qui elles furent écrites leur feront bon accueil ; et si elles pouvaient orienter quelques âmes vers une vie plus parfaite, nous nous estimerions bien récompensé du labeur que leur traduction nous a coûté.

P. L.

PREMIÈRE PARTIE

LE MATIN

LA JOURNÉE DU PRÊTRE

ET

DU RELIGIEUX

CHAPITRE PREMIER

Le lever

La journée commence pour nous lorsque nous quittons le lit où nous avons pris notre repos, et que notre esprit, sortant du sommeil, reprend son activité.

Prévenir le lever du soleil, ce serait peu pour nous : c'est longtemps avant l'aurore que nous nous levons, à l'heure où tout est calme encore, et où nous pouvons, sans crainte d'être troublés, nous occuper de Dieu. Nous avons l'ambition d'imiter David, qui disait : « Je suis venu à vous de bonne heure, et j'ai crié vers vous, parce que j'ai beaucoup espéré en vos promesses. » — « J'ai prévenu, disait-il, l'heure où les hommes se lèvent pour travailler ; j'ai même devancé l'aurore, parce que j'ai estimé que c'était le moment le plus favorable pour crier vers vous, Seigneur, et pour

vous fléchir. J'en ai agi de la sorte parce que, pour le soulagement de mes misères et pour la réalisation de mes désirs, j'ai grand espoir en votre bonté. »

A son exemple, ô homme de Dieu, sitôt que vous entendrez le signal du lever, quittez votre lit sans retard, sans hésitation, avec un saint empressement. « Lève-toi sur-le-champ ![1] » c'est la parole que l'ange dit à saint Pierre. Levez-vous aussi en toute hâte, et vous verrez tomber de vos mains les chaînes de votre tiédeur et de votre mollesse. Prenez l'habitude, lorsque sonne la cloche du réveil, de dire : « C'est le signal du grand Roi ; allons vite lui porter nos présents. » Au premier appel du prince, ses serviteurs accourent pour prendre ses ordres : le son de la cloche, voilà pour vous l'appel du Maître ; accourez donc en toute hâte à ce signal.

Cet empressement est chose de grande importance : la dévotion sensible de toute la journée et l'efficacité de la visite que Dieu doit nous faire en dépendent pour l'ordinaire. L'épouse ne s'empressa pas d'ouvrir à l'époux ; et quand enfin elle ouvrit, elle ne le trouva plus : « Il s'était éloigné et avait disparu[2]. » Vous aussi, pour peu que la paresse vous retienne au lit, vous constaterez que l'Epoux qui vous appelait s'en est allé et vous a laissé dans l'aridité et les ténèbres.

Armez-vous sur-le-champ du signe sacré de la croix, dont la vertu vous protégera, durant cette

---

1. « Surge velociter. » (Act., XIII, 7.)
2. « Declinaverat atque transierat. » (Cant., V, 6.)

journée, contre tous les périls du corps et de l'âme. C'est la pratique que recommande saint Cyrille, non seulement à ceux qui vivent de la vie parfaite, mais à tous les chrétiens sans distinction. « N'ayez pas honte, dit-il, de confesser le Crucifié ; que votre main trace avec confiance sur votre front le signe de la croix. En vous asseyant à table, en sortant de votre maison, en vous mettant au lit, en vous levant, partout, toujours, faites le signe de la croix. C'est la façon de se garder sans qu'il en coûte rien quand on est pauvre, et sans la moindre fatigue quand on est faible. Car le signe de la croix appelle la grâce de Dieu et il est la terreur des démons. Faites-le donc devant eux sans rien craindre : à la vue de la croix, ils se souviennent du Crucifié, et ils tremblent devant Celui qui a écrasé la tête du serpent[1]. »

Par la vertu de ce signe sacré secondant votre énergie personnelle, repoussez loin de vous non seulement toute pensée mauvaise, mais aussi toute pensée frivole, et tournez toute l'activité de votre cœur et de votre esprit du côté de Dieu. C'est lui qu'il vous faut embrasser avec amour au début de cette journée ; c'est à lui qu'il est juste d'en consacrer les prémices. Cet hôte tout aimable frappe à votre porte ; c'est à lui qu'il vous faut tout d'abord donner l'hospitalité. Je connais des âmes favorisées qui, au sortir du sommeil, ont tout de suite la pensée de Dieu, et, comme d'un mouvement naturel, se tournent

1. S. Cyrille de Jérusalem, Catéch. 13.

vers lui avec amour. Saint Bonaventure vante cette pratique, qu'il considère comme nécessaire. Voici ses paroles : « Sitôt que vous serez éveillé, défaites-vous de toutes vos préoccupations personnelles, et chassez tous les songes que vous avez eus durant la nuit, et dont le démon voudrait réveiller le souvenir. Offrez à Dieu les prémices de votre activité intellectuelle en méditant quelque pensée pieuse. Associez le corps à cette offrande, en demeurant à genoux, par exemple, jusqu'à ce que vous sentiez la dévotion pénétrer votre âme, et jusqu'à ce que vous ayez triomphé de toutes les pensées frivoles qui vous assaillent en ce moment. Cette pratique aura une influence heureuse sur tous vos actes et vous rendra la piété plus facile durant toute la journée[1]. »

Suivez ce conseil : votre intérêt vous le commande, car ouvrir la porte à des pensées frivoles, à des préoccupations qui ne sont pas de saison, c'est aller au-devant des inquiétudes et vous préparer bien mal à l'oraison. Vous pouvez accueillir ces préoccupations, mais les chasser ne sera plus en votre pouvoir : le moyen, en effet, de les expulser lorsqu'elles auront pris possession de votre cœur ?

Usez, en vous habillant, d'une grande modestie. Les anciens religieux, comme saint Basile et Cassien nous l'apprennent, dormaient tout habillés ; et, aujourd'hui encore, beaucoup de religieux font de même, ou pour obéir à leur règle, ou simplement par dévotion. Il me semble qu'on ne

---

1. Tract. de Int. hom., I, 4.

doit pas chercher la raison de cette pratique uniquement dans leur désir de combattre la mollesse et la sensualité, ou d'être, en sortant du lit, tout prêts pour l'oraison, mais aussi dans le désir de n'être jamais vus par personne que revêtus de l'habit religieux. Si, pour obéir à votre règle ou pour éviter la singularité, vous ne pouvez imiter cette sainte pratique, gardez du moins de leur exemple le plus que vous pourrez, et, au sortir de votre lit, revêtez-vous sur-le-champ, ainsi que la pudeur et la modestie vous en font une loi, de cet habit religieux que vous devez tant aimer et dont vous devez être si fier.

En vous habillant, vous adorerez avec un profond respect la sainte Trinité ; vous invoquerez la sainte Vierge, votre ange gardien et tous les autres saints. Vous les supplierez de vous obtenir la ferveur pour bien faire oraison, la pureté pour bien célébrer si vous êtes prêtre, et le zèle pour bien remplir tous vos devoirs. Vous userez pour cela de quelques aspirations propres à exciter votre amour ; et, si vous ne pouvez trouver vous-même la formule de ces aspirations, vous l'emprunterez à Lansperg, à Louis de Blois, à sainte Gertrude, à saint François de Borgia ou à tout autre saint.

Enfin, après avoir revêtu vos habits, vous vous mettrez à genoux devant Dieu, et, le plus affectueusement qu'il vous sera possible, vous le remercierez de vous avoir donné une nuit calme et un sommeil paisible, et de vous accorder encore cette journée pour gagner le ciel. Vous le remercierez de vous avoir sauvé de tous les périls qui menaçaient votre corps et votre âme, et de vous

avoir arraché à tous les pièges du démon. Puis vous lui demanderez ardemment la grâce d'éviter le péché, de remplir vos devoirs, de chercher en tout sa très sainte volonté, de lui plaire en tout. Vous lui ferez l'offrande de votre corps, de votre âme, de vos pensées, de vos désirs, de vos paroles et de tous vos actes, en union avec le corps, l'âme, les pensées, les désirs, les paroles et les actes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que tout cela devienne méritoire par lui et agréable par lui à Dieu son Père. Vous terminerez en renouvelant votre résolution d'éviter un défaut particulier ou de vous exercer dans quelque vertu particulière, et vous demanderez le secours spécial dont vous avez besoin pour réussir dans cette entreprise. Vous êtes convaincu, j'en ai l'espérance, que, dans ces conditions, le lever devient pour vous la source de nombreux actes de vertu.

CHAPITRE II

La préparation à l'oraison

Après avoir quitté notre lit, nous nous préparons à l'oraison, fidèles en cela au précepte de l'Ecriture : « Avant l'oraison, préparez votre âme. et ne ressemblez pas à un homme qui tente Dieu[1]. » Aller à l'oraison sans préparation, c'est bien en effet tenter Dieu ; au lieu de le fléchir et de provoquer sa générosité, c'est exciter son indignation.

Il existe deux façons de se préparer à l'oraison. La première est à l'usage de ceux qui sont peu favorisés du côté de la mémoire, ou peu familiarisés avec les choses spirituelles. Elle consiste à s'aider d'un livre composé à cet effet, dans lequel on relit les points de la méditation qu'on a lue déjà le soir précédent. Sans cette précaution, on courrait grand risque de passer tout le temps de l'oraison à chercher sur quel sujet on doit méditer, et l'on se verrait encombré de distractions.

---

1. « Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. » (Eccle., XVIII, 23.)

La seconde façon de se préparer à l'oraison est exprimée par les paroles que prononça Abraham en commençant sa prière : « Je parlerai au Seigneur, bien que je ne sois que poussière et cendre[1]. » Ces paroles constituent pour vous une excellente préparation à l'oraison, et cela pour trois raisons. D'abord elles vous rappelleront que vous qui allez prier, vous n'êtes que cendre et poussière. Puis elles vous pénétreront de la grandeur du Dieu, du Maître que vous allez prier. Enfin elles vous rendront attentif aux paroles que vos lèvres vont prononcer.

Voici d'ailleurs comment saint Jean Chrysostome interprétait ces paroles d'Abraham : « Ne croyez pas, Seigneur, que j'ignore qui je suis, et que, dépassant la limite de la confiance, j'aille jusqu'à la présomption. Je sais que je ne suis que cendre et poussière ; c'est une vérité qui a pour moi la clarté de l'évidence. Mais je sais avec une égale certitude que votre miséricorde est sans bornes ; je sais que vous êtes riche en bonté et que vous voulez sauver tous les hommes[2]. » Rappelez-vous donc qui vous êtes : le plus vil des hommes, le plus ingrat des pécheurs, poussière et cendre (l'expression n'est pas forcée), et même boue et immondice ; tenez-vous bien humilié dans cette pensée. Rappelez-vous ensuite quel est celui que vous allez prier : un Dieu infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant, le Roi des anges, Celui qui a tout créé, Celui qui nous a ra-

---

1. « Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis. »
2. Hom. 42, in Gen.

chetés. Dites votre admiration pour cette divine Majesté qui réside au plus intime de notre cœur, et qui vous tolère en sa présence. Dites votre amour pour cette bonté infinie qui est toute prête à vous exaucer. Dites votre espérance en la puissance d'un si grand Roi, qui ne peut vous laisser partir les mains vides ou le cœur encore désolé. Enfin prévoyez les affections que comporte votre sujet d'oraison, et cherchez quelles demandes il convient que vous fassiez. C'est le conseil que vous donne Salomon : « Ne parlez pas à Dieu d'une façon inconsidérée, et que votre cœur ne s'adresse pas à lui sans préparation : car Dieu est dans le ciel, et vous, vous êtes sur la terre. Aussi votre prière ne doit-elle pas être un flot de paroles inutiles[1]. »

Si de lui à vous la distance est si considérable, il convient que vous ne lui parliez qu'avec un très grand respect, et que vous sachiez d'avance ce que vous avez à lui dire. Armez-vous donc des pensées que nous venons de vous suggérer ; elles chassent toute vaine imagination ; elles facilitent le recueillement ; elles rendent l'âme humble, fervente, sensible aux saintes impressions de l'oraison.

---

1. « Ne temere quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo ; Deus enim in cælo, et tu super terram ; idcirco sint pauci sermones tui. » (Eccle., VI.)

CHAPITRE III

L'oraison

Après cette préparation, nous donnons à l'oraison mentale une heure entière : beaucoup aiment à dépasser cette mesure, mais personne n'a le droit d'en rien retrancher. L'oraison n'est-elle pas, en effet, la lumière qui éclaire notre route, la compagne fidèle de notre vie, la force qui nous soutient dans nos travaux? Heure fortunée, heure trop courte, qui nous paraît plus douce que le miel, plus suave que l'aliment le plus recherché ou que la liqueur la plus exquise ! C'est alors, c'est durant cette heure que notre âme contemple les choses divines et qu'elle s'embrase d'amour pour Dieu et pour les réalités de l'autre vie ; c'est alors qu'elle s'entretient avec Dieu et qu'elle recueille avec bonheur les paroles que Dieu, par un mode de communication ineffable, lui murmure ; c'est alors enfin que, détachant de la terre ses pensées et ses affections, elle se sent soulevée au-dessus d'elle-même et portée au-dessus de toutes les choses créées.

Nous choisissons, pour faire l'oraison, l'heure qui précède la venue du jour, parce que, après un sommeil d'une durée raisonnable, l'esprit est tout disposé à la contemplation. C'est le moment

qui nous paraît le plus propice aux gémissements et aux soupirs ; et les ténèbres de la nuit, qui ne sont pas encore dissipées, constituent alors les conditions les plus favorables pour la lutte avec Dieu et pour les embrassements divins. Nous prions de grand matin, comme le faisait le Psalmiste : « Dès le matin, disait-il, je me présenterai devant vous, et je reconnaîtrai que vous n'êtes pas un Dieu qui aime l'iniquité[1]. » Tout est alors silencieux autour de nous, et il n'est rien qui nous distraie, rien qui attire notre pensée vers la créature.

Pour tirer de cette heure d'oraison tout le fruit désirable, il vous faut satisfaire à certaines conditions que nous allons exposer.

La première est d'avoir une vie en harmonie avec votre oraison et à la hauteur du commerce familier que vous avez avec Dieu. C'est-à-dire qu'il vous faut, dans la mesure du possible, vous affranchir de vos fautes et de vos défauts, vous détacher des affections terrestres, et renoncer aux vaines occupations qui remplissent la vie des mondains. Pour paraître devant Pharaon, Joseph dut couper ses cheveux et revêtir des habits magnifiques : « Sitôt, dit l'Écriture, qu'un ordre du roi fit sortir Joseph de sa prison, on lui coupa les cheveux et on lui fit changer de vêtements[2]. » Vous savez aussi que les jeunes

---

1. « Mane astabo tibi et videbo, quoniam non Deus volens iniquitatem tu es. » (Ps. v, 5.)

2. « Protinus ad regis imperium eductum de carcere Joseph totonderunt, ac, veste mutata, obtulerunt ei. » (Gen., XLI, 14.)

Hébreux attachés au service du roi de Babylone durent, non seulement revêtir un riche costume, mais encore se nourrir longtemps des mets les plus recherchés, avant d'être présentés à ce roi barbare; on voulait qu'ils fussent, par leur bonne mine, dignes de lui et dignes de la cour où ils devaient paraître. « Le roi, dit l'écrivain sacré, leur fit servir chaque jour les mets dont il se nourrissait lui-même et le vin qu'il buvait, afin qu'après trois ans de ce régime, ils pussent paraître devant lui[1]. » Si telles sont les exigences auxquelles il faut satisfaire pour se présenter devant un roi de la terre, que devez-vous faire, vous qui vous présentez tous les jours au Roi du ciel pour lui exposer vos besoins et recueillir sa parole? Est-ce assez pour vous de vous être affranchi des chaînes d'une vie corrompue? Ne faut-il pas encore que toutes les vertus resplendissent en vous, semblables à un vêtement magnifique? Ne faut-il pas que vous échangiez les mets vulgaires, dont on se nourrit chez les pauvres, contre les mets de la table royale, c'est-à-dire que vous échangiez les affections terrestres et les sollicitudes du siècle contre des affections célestes et des sollicitudes purement spirituelles?

Puis, soyez bien persuadé que l'oraison est l'œuvre capitale de votre journée, l'œuvre que vous devez préférer à toutes les autres, l'œuvre

---

1. « Et constituit eis rex annonam per singulos dies de cibis suis, et de vino unde biberat ipse, ut, enutriti tribus annis, postea starent in conspectu regis. » (Dan., I, 5.)

que vous devez aimer assez pour ne la sacrifier jamais, pas même durant une maladie, à moins que cette maladie ne soit très grave et ne vous rende la chose tout à fait impossible. Si vous n'avez pu faire oraison à l'heure habituelle, ni recevoir en même temps que vos frères la portion qui vous en revient, faites-la au premier moment libre, sans l'abréger, sans la mutiler, sans en retrancher une minute. C'est elle qui est la force de l'âme et sa nourriture ; c'est elle qui nous obtient les grâces nécessaires pour vaincre les tentations et porter le poids de nos labeurs ; elle qui donne à nos actes de toute la journée leur règle et leur perfection ; elle enfin qui fait s'écouler jusqu'à nous les divines miséricordes. « Béni soit Dieu, dit David, pour n'avoir pas rejeté ma prière, et n'avoir pas détourné de moi sa miséricorde[1]. » En effet, tant que notre prière continue de monter vers Dieu, sa miséricorde continue de descendre jusqu'à nous.

Saint Augustin, commentant cette parole de David, s'exprime ainsi : « Demandons à Dieu pour nous la persévérance dans la prière, et supplions-le de persévérer lui-même dans sa miséricorde à notre égard. Beaucoup, en effet, prient d'une façon bien molle. Au commencement de leur conversion, ils priaient avec ferveur ; mais à la ferveur, c'est la langueur qui a succédé, puis la froideur, enfin la négligence. Ils s'imaginent ne courir aucun danger. Eh quoi !

---

1. « Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me. » (Ps. LXV, 20.)

votre ennemi veille, et vous dormez ! Le Seigneur lui-même nous dit dans l'Evangile qu'il faut toujours prier et ne jamais cesser. Rappelez-vous la parabole du juge injuste qui ne craignait pas Dieu et n'avait aucun ménagement pour les hommes. Une veuve venait chaque jour le supplier de l'entendre, et son importunité finit par avoir raison de cet homme que la pitié n'avait pu vaincre. Le juge injuste se dit : « J'ai beau ne pas craindre Dieu et braver les hommes; pour me dérober aux importunités de cette veuve, je lui donnerai audience et lui ferai rendre justice. » Et le Seigneur ajouta : « Un juge injuste agit de la sorte, et votre Père ne ferait pas droit à la prière de ses élus qui crient vers lui et le jour et la nuit ! Je vous l'affirme, il leur rendra justice, et sans tarder[1]. »

« Aussi pas de défaillance dans la prière. Dieu peut différer la grâce, il ne la refuse jamais d'une façon définitive. Forts de sa promesse, persévérons dans l'oraison, et considérons cette persévérance même comme un bienfait de lui. Tant que vous constaterez qu'il conserve en vous l'esprit de prière, soyez en paix ; la miséricorde de Dieu ne s'est pas éloignée de vous[2]. »

Si la miséricorde divine, ainsi que vient de nous l'enseigner ce grand docteur, est dans une sorte de dépendance vis-à-vis de la prière, ne vous autorisez donc d'aucune occupation, d'aucun prétexte pour omettre votre oraison ou

---

1. Luc., XVIII, 1, 2, et seq.
2. S. Aug., in Ps. 56.

pour l'abréger. Lorsque vous n'avez pas mangé à votre heure habituelle, vous mangez plus tard ; lorsque vous n'avez pas eu le temps de sommeil nécessaire, sitôt que vous le pouvez, vous gagnez votre lit pour vous reposer et dormir : vous estimez ces fonctions organiques nécessaires, si nécessaires que leur suppression serait à bref délai une cause de mort. Eh bien ! l'oraison n'est-elle pas une nourriture pour l'âme et un repos pour l'esprit ? N'a-t-elle pas pour mission de réparer les déperditions de chaleur spirituelle, et de restituer à l'âme sa vigueur ? Ne l'omettez donc jamais, ni dans votre communauté, ni à la campagne, ni en voyage ; et si vous n'avez pu la faire à l'heure accoutumée, remettez-la du moins à un autre moment de la journée.

N'attendez pas, pour vous rendre au lieu de l'oraison, le signal qui vous y appelle, mais allez, devancez ce signal et arrivez avant le premier son de la cloche. Donnez à l'oraison tout le temps qui lui est réservé, sans en soustraire une parcelle. J'ai connu dans notre Ordre un vieillard, homme d'une science profonde et d'une vertu consommée, qui durant sa jeunesse avait résidé dans deux de nos collèges, dans le premier à titre d'étudiant, et comme maître dans le second. Il racontait que dans ces maisons les religieux professaient pour l'oraison une telle estime, que, si l'un d'eux était surpris par la cloche dans un vestibule, dans le jardin, dans un corridor ou dans quelque autre endroit de la maison, aussitôt il s'arrêtait et restait immobile comme une statue, jusqu'à ce qu'un autre signal

l'avertît qu'il était temps de cesser son oraison. Coutume fort louable et qui mériterait d'être partout imitée, si elle ne devait parfois ressembler à de la singularité! Coutume qui témoigne de l'amour de nos premiers frères pour l'oraison et de l'empressement avec lequel ils accouraient auprès de Dieu.

S'il vous faut pour prier un endroit où ni le froid ni la pluie ne viennent vous incommoder, arrivez à l'église, dans votre oratoire ou dans votre cellule avant le premier son de la cloche, afin de ne pas perdre la moindre parcelle du temps précieux de l'oraison. Au premier son de la cloche, le Christ est présent au milieu de nous, tout disposé à nous écouter : voyez s'il est raisonnable de faire attendre votre Maître, et s'il ne faut pas plutôt que vous, le plus vil de ses esclaves, préveniez son arrivée et l'attendiez avec patience et humilité?

Elie, notre modèle à nous religieux, sachant qu'il allait être favorisé d'une vision de Dieu et d'un entretien avec lui, se cacha dans une caverne pour y attendre le passage du Seigneur. Quand le Seigneur fut à proximité, « il se couvrit le visage de son manteau et se tint debout au seuil de la caverne[1] ». Alors il sentit passer comme un souffle léger, et, dans ce souffle, il distingua la voix du Seigneur qui lui parlait. Son exemple vous apprend avec quel respect et quel empressement vous devez vous rendre à

1. « Operuit vultum suum pallio, et egressus stetit in ostio speluncæ. » (3 Reg., XIX, 13.)

l'endroit où se fait l'oraison, afin de devancer Dieu, qui doit se rendre au même endroit.

Pourquoi ne pas interpréter dans un sens analogue la parole de l'Evangile : « Soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur maître à son retour des noces[1] »? Les serviteurs ne restent pas enfermés dans la maison, mais se tiennent au seuil de la porte, afin d'accueillir avec des démonstrations de joie leur maître qui va venir. Faites de même; et, devançant le signal, tenez-vous à la porte par laquelle le Maître doit entrer et à laquelle il va heurter. C'est l'exemple que vous ont également donné les disciples du Sauveur, « qui s'en allèrent en Galilée et se rendirent sur la montagne où Jésus leur avait assigné rendez-vous[2] ». Ils devancèrent Jésus, afin de l'adorer à son arrivée. Si la ferveur et si l'amour vous faisaient aussi devancer l'heure du rendez-vous, avec quelle joie le Seigneur accourrait de son côté, pour donner satisfaction à vos désirs!

Pour le temps de l'oraison lui-même, je n'ai qu'un conseil à vous donner. Rappelez-vous que les deux convives invités par vous à prendre place aux côtés du Maître ne se ressemblent guère, et que chacun d'eux réclame une nourriture particulière. Ces convives sont votre intelligence et votre cœur. L'intelligence médite, elle

---

1. « Et vos similes hominibus expectantibus dominum suum quando revertatur a nuptiis. » (Luc., XI, 36.)

2. « Abierunt in Galilæam, in montem ubi constituerat illis Jesus. » (Matth., XXVIII, 16.)

s'entretient avec Dieu ou elle l'embrasse d'un simple regard, d'un regard tranquille : voilà sa nourriture. Les saints désirs, les actes intérieurs de toutes les vertus, l'amour : tels sont les aliments que réclame le cœur. L'intelligence se contente de peu ; tandis que le cœur, après avoir désiré beaucoup, après avoir aimé beaucoup et s'être nourri d'actes de vertu nombreux, ne se sent pas encore rassasié. Dans ce festin de l'oraison ne donnez donc pas beaucoup à l'intelligence, qui souvent se passe fort bien des considérations et se contente d'un simple regard jeté sur Dieu ; mais au cœur, dont l'appétit est beaucoup plus exigeant, servez des aliments nombreux et variés.

Ou, si vous aimez mieux une autre image, songez que vous avez le Seigneur pour convive, et que vous devez lui offrir les mets qui lui plaisent, si vous voulez attirer sur vous ses bénédictions. Or, ces mets sont les affections de la volonté, plutôt que les considérations de l'intelligence. Aussi vous a-t-il dit au livre des Proverbes : « Mon fils, donne-moi ton cœur, et que tes yeux s'attachent à mes voies[1]. » Pourquoi réclame-t-il tout d'abord le cœur, et pourquoi relègue-t-il les fonctions intellectuelles au second rang ? Et pourtant, dans l'ordre de la nature, le regard de l'intelligence précède les mouvements du cœur. N'est-ce pas parce que, dans l'acte qui nous occupe, les affections du cœur ont le pre-

1. « Præbe, fili, cor tuum mihi, et oculi tui vias meas custodiant. » (Prov., XXIII, 26.)

mier rôle ? N'est-ce pas aussi parce que toutes les considérations de l'intelligence ne servent qu'à orienter les mouvements et les affections du cœur ?

Ce serait donc faire fausse route que de consacrer toute l'oraison, ou la meilleure partie de l'oraison, à des considérations intellectuelles, et, pendant ce temps, de laisser la volonté vide et affamée. Donnez au Seigneur votre intelligence, mais avec réserve, ne l'occupant que juste assez pour exciter le cœur.

Pour le cœur au contraire, donnez-le sans mesure, donnez-le sans réserve, et laissez-le multiplier les affections pieuses. Eloignez les distractions, luttez contre la tiédeur, chassez la somnolence. A votre esprit de monter jusqu'aux choses célestes, à votre intelligence d'appeler l'Epoux, mais à votre cœur de l'attirer, de le retenir, de le tenir embrassé ; et, fécondée par ces célestes embrassements, votre âme cessera d'être stérile ; elle produira des fruits de perfection et elle grandira au milieu du peuple de Dieu en grâce et en beauté.

CHAPITRE IV

La revue de l'oraison

L'oraison a tant d'importance, au point de vue de la correction de nos défauts et de notre formation à la vie spirituelle, qu'il est utile, aussitôt qu'on l'a finie, d'en faire une revue, de la soumettre à un examen. Cette revue est indispensable, surtout aux novices : elle leur inspirera le regret des fautes qu'ils auront pu commettre dans l'oraison même, et il y a là sans doute un premier résultat ; mais, par-dessus tout, elle leur en révélera l'art et les procédés. Voilà pourquoi, immédiatement après l'oraison, nous fixons à nos novices un temps pour faire cette revue, en leur prescrivant la manière dont elle doit être conduite. Quant aux anciens, aucun temps ne leur a été assigné pour cet exercice. Mais s'il leur arrive d'éprouver eux aussi le besoin d'y vaquer, ils demanderont conseil à leur père spirituel, et sauront, en dehors du temps destiné à l'examen général, se réserver quelques instants pour cette revue.

Soumettez donc votre oraison, aussitôt terminée, à l'épreuve d'un examen. Recherchez quelle préparation l'a précédée, et comment vous avez prévu les réflexions et les affections qu'elle com-

portait. L'avez-vous commencée au premier signal, ou du moins vous êtes-vous rendu sans retard à l'endroit où vous deviez la faire? Avez-vous été distrait ou recueilli? Vous êtes-vous assoupi durant quelques instants ou avez-vous triomphé du sommeil? Puis avez-vous donné trop de champ à l'intelligence en lui permettant de trop raisonner? Quelles ont été vos affections? tièdes ou ardentes? Et vos demandes, les avez-vous formulées avec mollesse ou avec énergie? Est-ce d'un respect profond ou d'une inconvenante familiarité que vos rapports avec Dieu ont été empreints? Sans pouvoir invoquer l'excuse de la faiblesse ou de l'infirmité, n'êtes-vous pas resté debout ou ne vous êtes-vous pas assis, au lieu de prier à genoux? Enfin n'avez-vous pas commis quelque faute, de curiosité, par exemple, ou de défiance, ou de pusillanimité, ou encore de manque de rectitude dans les intentions?

Si vous ne trouvez aucun reproche à vous faire, remerciez Dieu, dont la grâce vous a certainement soutenu, et apprenez par là de quelle façon il vous faudra procéder un autre jour. Mais si vous avez failli en quelque endroit, ne vous contentez pas de gémir, remontez à la source de cette défaillance, afin d'apprendre, pour l'avenir, à éviter pareille faute et à mieux réussir.

Telle est la façon de faire cette revue. Si nous y sommes fidèles, nous saurons, avec l'aide de la grâce, supprimer peu à peu de notre oraison tout défaut, et nous retirerons de nos méditations et de nos prières un fruit véritable.

CHAPITRE V

L'office divin

Après l'oraison, les prêtres récitent Prime, puis nous récitons en leur temps les autres heures canoniales du jour et de la nuit. Le moment est donc venu de traiter maintenant de tout l'office divin, afin de n'avoir pas dans la suite à nous répéter.

Les heures canoniales sont l'office du prêtre, et ce mot dit suffisamment tout le soin, toute la diligence qu'il doit y apporter. Car, à moins d'être dénué de raison ou de sens moral, on met tous ses soins à se bien acquitter d'une fonction ; et, plus cette fonction est utile et honorable, plus on apporte de zèle à la bien remplir. La négligence serait le fait d'un mauvais serviteur, d'un serviteur infidèle, et elle appellerait un châtiment sévère. Eh bien ! si l'on excepte le saint sacrifice, que l'on pourrait encore considérer comme une partie de l'office divin, il est permis d'affirmer que, de toutes les fonctions sacerdotales, celle dont nous traitons est la plus nécessaire, la plus honorable et la plus méritoire.

En effet, par la récitation pieuse de l'office, nous

apaisons Dieu et nous l'inclinons à la miséricorde ; nous remplissons un ministère angélique, nous faisons la joie du ciel et nous enchaînons les puissances de l'enfer. « Que ces merveilleux effets ne vous étonnent pas, dit saint Bernard[1], car si votre chant est, comme celui de l'Apôtre, un chant de l'intelligence et un chant du cœur, vous verrez se réaliser pour vous la promesse de Jésus : « Les paroles que je vous ai dites sont « esprit et vérité[2]. » C'est cette même pensée que l'Ecclésiaste a exprimée : « Mon esprit est plus doux que le miel[3]. » Si les heures canoniales sont votre office, si elles constituent pour vous un office si honorable et si utile, quels soins ne devez-vous pas apporter à leur récitation, et de quelle énergie ne devez-vous pas user pour éloigner tout ce qui, chez vous, ferait alors obstacle au respect et à la dévotion ?

Vous réciterez donc chacune de ces heures au temps fixé par la coutume, ou, du moins, vous vous conformerez sur ce point à la pratique des hommes vertueux que vous connaissez. « Chaque chose en son temps[4] » : voilà pourquoi chacune des heures canoniales doit être dite dans le temps déterminé par Dieu, dans le temps où il lui plaît que nous lui rendions cet hommage qui lui est dû. Les maîtres de la terre supportent

---

1. Serm. 7 in Cant.
2. « Verba quæ locutus sum vobis sunt spiritus et vita. » (Joan., VI, 64.)
3. « Spiritus meus super mel dulcis. » (Eccle., XXIV, 27.)
4. « Omnia tempus habent. » (Eccle., III, 1.)

difficilement les serviteurs qui n'obéissent pas avec promptitude et en temps voulu ; combien plus légitime le mécontentement du souverain Maître contre un serviteur destiné par une consécration spéciale au ministère de la prière, dispensé pour cette raison de toute préoccupation matérielle, et qui cependant ne prie pas quand il doit le faire, et ne s'acquitte jamais de ce devoir qu'à contre-temps ! On vous estimerait ridicule, insensé, si vous vous couchiez quand l'heure du lever est venue, et si vous vous habilliez pour vous mettre au travail quand c'est l'heure de vous coucher et de vous reposer. Quel nom méritent donc ceux qui récitent — et j'en rougis pour eux — les Matines vers l'heure du dîner, et qui, pour commencer Prime ou Tierce, attendent que le soleil soit couché ?

Ayez en horreur la conduite de ces tièdes et de ces négligents qui ne récitent pas l'office divin aux heures voulues. Voici à ce sujet un trait effrayant raconté par saint Pierre Damien. Un clerc de l'église de Cologne passait un fleuve à gué, lorsque Séverin, qui avait été évêque de cette église, saisit les rênes du cheval et le força de s'arrêter. Le clerc se demandait, avec un étonnement voisin de la stupeur, pourquoi cet homme illustre et si admiré l'arrêtait en pareil endroit : « Donne-moi ta main, lui dit l'évêque ; je vais te faire sentir par le toucher ce que je souffre, ne trouvant pas de paroles pour l'exprimer. » Et l'évêque mit la main du clerc en contact avec l'eau du fleuve, et cette main fut brûlée d'un feu si ardent que les chairs se détachaient des os et que les os, mis à nu, semblaient eux-

mêmes sur le point de se désagréger. « Pourquoi, demanda le clerc, pourquoi vous, dont la mémoire est chez nous en bénédiction, et dont l'Eglise entière s'accorde à exalter le mérite, pourquoi souffrez-vous ce supplice épouvantable du feu? — La justice divine, dit l'évêque, n'a trouvé à frapper en moi qu'une seule faute : du temps que j'étais à la cour, absorbé par les affaires de l'Etat, je n'ai pas séparé les diverses parties de l'office divin pour les dire aux heures fixées. Dès le matin je récitais l'office entier, afin de pouvoir, en toute liberté, vaquer durant le jour aux affaires dont j'étais accablé. C'est pour cette infraction à une règle canonique que je souffre le supplice du feu[1]. »

Réciter l'office aux heures prescrites, c'est notre devoir, mais non tout notre devoir. Je vous engage encore à vous réserver, pour chacune des parties de cet office, un temps convenable, afin de le réciter posément, sans précipitation. Ne plaidez pas, comme excuse, la multiplicité de vos occupations : nous voyons journellement des hommes fort occupés, qui règlent leur temps de façon à trouver toujours moyen de dire leur office avec le calme et la lenteur qui conviennent. Demandez à Dieu sa lumière, puis reposez-vous, pour mener à bien vos affaires, sur sa grâce plus que sur votre faiblesse, et le temps ne vous fera jamais défaut, et vous pourrez prier avec une tranquillité parfaite.

---

1. S. Petr. Dam., De Mirac., I.

Le chœur est le lieu assigné à la récitation de l'office : c'est là que les hommes consacrés à Dieu se réunissent pour la prière publique. Mais si vous récitez l'office en particulier, retirez-vous dans un oratoire, ou dans votre cellule, ou dans tout autre endroit respectable de la maison, dans un endroit où tout s'harmonise avec la dignité et la majesté d'une fonction si auguste. Il est certain qu'on peut pratiquer partout l'oraison mentale ; car l'esprit n'est enchaîné à aucun endroit particulier, et il porte partout avec lui sa liberté d'action. Il est non moins certain que la prière vocale peut, en cas de nécessité, se faire partout, car alors la prière ennoblit l'endroit où nous la faisons. Mais si nous le pouvons facilement, choisissons de préférence un lieu tranquille et convenable où ne pénètre aucun bruit, où les sens ne trouvent aucune distraction dont ils puissent se nourrir, et d'où toute occupation sentant la vulgarité soit bannie. Car la prière vocale est en partie un acte du corps, un acte qui tombe sous les sens ; par elle en effet nous parlons à Dieu d'une façon extérieure, mais, en même temps, par elle aussi nous immolons à Dieu une victime, notre cœur : au même titre que les autres choses qui ont quelque rapport avec le sacrifice, elle requiert donc un lieu décent, honorable.

Saint Paul a bien dit : « Je veux que les fidèles prient en tout lieu[1], levant vers le ciel des mains

---

1. « Volo viros orare in omni loco, levantes puras manus sine ira et disceptatione. » (I Tim., II, 8.)

pures, avec un esprit exempt de toute colère et ennemi de toute contention. » Mais, dans ce texte (et c'est l'interprétation que lui donne saint Thomas), saint Paul n'a peut-être eu en vue que l'oraison mentale ; peut-être aussi a-t-il voulu marquer qu'il ne fallait pas prier uniquement à Jérusalem, et a-t-il voulu protester contre le privilège qui, sous la loi juive, s'attachait à ce lieu à l'exclusion des autres ; ou bien, en disant qu'il faut prier en tout lieu, saint Paul a-t-il sous-entendu en tout lieu convenable, propre à la prière ; peut-être enfin entendait-il parler de la nécessité en vertu de laquelle la prière faite dans le lieu le plus infâme, dans le lupanar par exemple où fut enfermée sainte Agnès, ne perd rien de sa pureté. C'est dans ce dernier sens que saint Basile a pu dire : « Dieu ne considère pas l'endroit où l'on prie, mais plutôt le cœur qui prie. » Et, de fait, Jérémie était plongé dans la boue, et sa prière sut attirer Dieu. Daniel, dans la fosse aux lions, trouva le secret de se rendre Dieu favorable. Les trois jeunes Hébreux, au milieu de la fournaise, surent se faire entendre de Dieu. Le larron, lui, subissait un supplice infamant, et sa prière néanmoins lui valut le paradis. Job sur son fumier, saint Pierre et saint Paul dans leur prison, fléchirent la miséricorde de Dieu. Priez donc, en quelque endroit que vous vous trouviez ; priez même dans le tumulte d'un prétoire. Mais si vous connaissez quelque endroit où vous puissiez prier en paix et avec attention, c'est celui-là qu'il faut choisir, et c'est à lui qu'il faut demander de favoriser en vous le recueillement et la dévotion.

Lorsque vous récitez l'office au chœur, mode-

lez votre attitude sur celle des autres, et conformez-vous en ce point aux prescriptions de l'Eglise. Fuyez toute singularité et évitez tout ce qui ressemblerait à de l'immodestie, tout ce qui aurait l'apparence de la légèreté. Est-ce en votre particulier et sans témoin que vous récitez l'office : alors ne craignez pas de prier à genoux, autant que vos forces vous le permettront ; ou bien restez debout, pour vous conformer à l'esprit de l'Eglise ; et, si vous êtes contraint de vous asseoir, gardez une attitude empreinte d'humilité. Chercher en priant une posture commode, ou bien prier en marchant avec précipitation, ou encore prier au lit : autant de signes d'une foi bien languissante, d'un cœur fort peu respectueux, d'une âme, enfin, ignorante des devoirs que lui impose la présence de Dieu. Vous n'oseriez vous comporter de la sorte vis-à-vis d'un roi ou d'un prince de l'Eglise, et vous ne rougissez pas d'user à l'égard de votre Dieu d'une semblable désinvolture !

Dans son traité *Des Miracles*, saint Pierre Damien raconte à ce sujet le trait suivant. Un prieur, nommé Jean, souffrait d'une maladie de langueur qui l'avait fort affaibli. Convaincu que sa mauvaise santé lui donnait une excuse suffisante, il s'étendait souvent sur son lit pour réciter Complies. Il se trouva que, non loin du couvent, un possédé du démon divulguait des secrets compromettants pour beaucoup de personnes, ou leur jetait avec impudence à la face les actes honteux qu'elles avaient commis. Notre prieur tenta d'exorciser ce possédé. « N'est-ce pas toi, lui dit le démon, qui tous les jours murmures Complies sous la couverture de ton lit ? Et tu aurais en ce

moment la prétention de me chasser, comme le ferait un saint, et d'arracher à ma domination ce corps qui m'appartient? » En s'entendant apostropher de la sorte, le religieux rougit et confessa que, pour venir de l'auteur du mensonge, le reproche n'en était pas moins mérité. Le démon, vous le voyez, se riait d'un homme de santé débile, parce que cet homme récitait Complies étendu sur sa couche. Quel dédain n'aura-t-il pas pour vous et pour votre prière, lorsque, cédant à la mollesse ou à la légèreté, vous récitez, non plus une seule des heures canoniques, mais votre office tout entier, ou paresseusement allongé, ou vous promenant sans respect, ou n'exerçant sur vos sens aucune surveillance? Que votre attitude soit donc pour Dieu un témoignage de votre respect, et que votre extérieur modeste durant l'office démontre que vous avez conscience de l'importance de cette fonction.

Avant de commencer l'office, recueillez-vous à l'aide de quelque prière ou de quelque pieuse considération, comme vous l'avez fait déjà pour vous préparer à l'oraison mentale. Cette pratique ranimera votre dévotion. « Préparez-vous à la récitation de l'office, dit saint Bonaventure, et que votre cœur soit échauffé déjà avant que vos lèvres ne se soient ouvertes pour prier. Pourquoi, durant cette récitation, sommes-nous si distraits et si tièdes, sinon pour avoir négligé de réveiller notre dévotion? Tels nous avons été en commençant cet office, tels nous sommes en le terminant, froids, envahis par les distractions. Efforcez-vous donc de faire trêve, dès le début, à vos divagations d'esprit et de chasser toutes les

pensées étrangères, afin de donner toute votre attention au texte sacré[1]. »

Puis, prononcez tous les mots distinctement, sans précipitation, d'une façon qui les rende intelligibles. Le souvenir actuel de la présence de Dieu vous sera pour cela très utile. En conversant avec un homme important, vous vous gardez bien, en effet, de parler avec précipitation et de mutiler les mots dont vous vous servez. Avec quel soin plus jaloux encore ne veillerez-vous pas sur votre langage, si vous vous souvenez que c'est à la Majesté infinie que vous avez affaire ?

Ne craignez pas de vous faire violence pour bien prononcer, pour articuler convenablement chaque mot. Vous savez comment un orateur de l'antiquité sut, à force d'énergie, triompher du bégaiement et corriger sur ce point la nature. Un homme spirituel, qui a la grâce à sa disposition, sera-t-il moins heureux dans ses efforts, quand il s'agira de redresser une habitude mauvaise? Quelle différence aussi dans les résultats ! Les efforts de Démosthène, son excellente prononciation, lui ont valu la gloire d'être réputé l'homme de monde le plus éloquent ; pour vous, il ne s'agit pas d'une gloire mondaine ; il s'agit de mériter aux yeux de Dieu et aux yeux de ses anges le titre de bon et loyal serviteur.

Soyez tout entier à la prière, luttant contre les distractions et donnant votre attention aux paroles que vous prononcez, ou bien au sens de ces paroles, ou encore au Dieu, au Maître souverain

---

1. Tract. de Inter. Hom., 5.

auquel s'adressent vos paroles. Si vous voulez m'en croire, habituez-vous à user simultanément dans la prière de ces trois sortes d'attention. Ecoutez sous quelle forme le pieux Thomas a Kempis va vous conseiller la pratique du recueillement : « Représentez-vous votre bien-aimé Jésus couché dans la crèche, ou attaché à la croix, ou assis dans le ciel à la droite de son Père, comme s'il était là, tout près de vous, écoutant les paroles que vous allez prononcer. Qu'il soit dans votre cœur et qu'il soit sur vos lèvres pour vous faire prononcer clairement et distinctement les paroles de l'office divin, qui sont les paroles mêmes de l'Esprit-Saint. Représentez-vous Jésus à votre droite, Marie à votre gauche et tous les saints formant cercle autour d'eux. Que tous vos frères soient à vos yeux comme les anges de Dieu ; c'est avec eux que vous allez chanter aujourd'hui sur la terre ; avec eux aussi, ayez-en l'espérance, vous chanterez un jour dans le ciel[1]. »

Après vous être ainsi recueilli, demeurez sous le regard de Dieu, et modelez vos sentiments sur ceux que le psaume exprime. Amour, crainte, désir, reconnaissance, demande, il n'est pas un sentiment du Psalmiste qui ne doive trouver en vous un écho. Ecoutez avec quelle conviction et quelle suavité saint Augustin décrit cette salutaire méthode : « Si le Psalmiste prie, priez aussi ; s'il gémit, gémissez avec lui ; s'il est dans la joie, réjouissez-vous ; espérez, si lui-même espère, et craignez, si c'est la crainte qu'il exprime. Il n'est

1. De Claustro animæ, VIII, De disput.

aucun de ses sentiments que notre âme ne doive refléter[1]. »

Enfin récitez l'office avec dévotion, c'est-à-dire avec un ardent amour pour Dieu, vous laissant pénétrer, comme je l'ai dit, par les saintes affections que les paroles expriment, vous élevant et par l'esprit et par le cœur jusqu'à Dieu et jusqu'au désir des choses du ciel. Ne soyez pas de ceux dont il a été dit : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi[2]. » Soyez plutôt de ceux qui prient à la fois et par les lèvres et par le cœur. C'est ainsi que, sur terre, vous ferez l'office des anges, et qu'embrasé de l'amour qui les enflamme, vous serez associé à la joie et au bonheur dont ils jouissent dans le ciel.

A la fin de l'office, vous réciterez la prière habituelle, pour rapporter à Dieu, à sa gloire, à l'honneur de tous les saints et à l'utilité de l'Eglise l'acte que vous venez de faire, et pour implorer le pardon de toutes vos négligences. Voilà, sauf indications meilleures, la manière dont il vous faut réciter l'office. Astreignez-vous fidèlement et généreusement à cette méthode, et la prière vocale ne vous sera pas moins utile alors que l'oraison mentale.

---

1. In Psal. XXX.
2. Matth., VI, 8.

CHAPITRE VI

De la préparation à la messe

Lorsque le moment est venu, nous qui, par un bienfait de Dieu, avons été élevés à l'auguste dignité du sacerdoce, nous offrons le saint sacrifice. Mais auparavant nous nous préparons, dans la mesure de notre faiblesse, à ce grand acte. Que d'arguments, grand Dieu ! nous pourrions ici opposer à la tiédeur ! Mais il ne s'agit point, pour le moment, d'indiquer des sujets de méditation, ni de fournir matière à oraison ; nous nous proposons uniquement de faire œuvre pratique et de tracer des règles de conduite. Aussi, allant droit au fait, nous dirons en quoi notre préparation doit surtout consister.

Nous la résumons sous ces quatre titres : la pureté de vie, la droiture d'intention, l'excitation à la dévotion et la demande. Ces diverses obligations résultent des fonctions mêmes du prêtre.

Le prêtre doit être, en effet, d'une pureté de vie parfaite. Aussi, avant de donner à ses disciples la consécration sacerdotale, Notre-Seigneur rendait témoignage à leur pureté : « Vous êtes purs », leur disait-il ; ce qui ne l'empêcha pas de leur laver lui-même les pieds, afin que leur pureté fût plus parfaite encore. Il en usait de la sorte pour faire

comprendre à ses disciples, et à tous les prêtres de l'avenir, l'admirable pureté que réclament les fonctions sacerdotales.

Le sacerdoce de l'ancienne Loi ne fut que l'ombre du sacerdoce chrétien ; et cependant écoutez le Lévitique : « Quiconque d'entre vous osera, sans être pur, s'approcher des choses consacrées et offertes à Dieu par les fils d'Israël, sera frappé de mort par le Seigneur[1]. » Si l'on a vis-à-vis de l'ombre de semblables exigences, si l'on réclame d'elle qu'elle soit pure, que ne sera-t-on pas en droit d'exiger de la réalité, c'est-à-dire du sacerdoce chrétien ?

Que le prêtre ait aussi une rectitude parfaite d'intention, et que le sacrifice offert par lui ne dévie pas du but de son institution : que ce sacrifice ne serve qu'à la gloire de Dieu et à tout ce qui peut procurer cette gloire. Apporter à l'autel d'autres dispositions serait chose déplorable. Voici en quels termes saint Bonaventure flétrit les prêtres qui célèbrent le saint sacrifice sans cette droiture d'intention : « Mon Dieu, mon Dieu, combien de malheureux, en recevant les saints ordres et en célébrant nos saints mystères, ont en vue, non le pain du ciel, mais le pain de la terre ! Combien sont attirés, non par la grâce, mais par le lucre ; non par la gloire de Dieu, mais par l'ambition ; non par l'amour des âmes, mais par le désir des

---

1. « Omnis homo qui accesserit de stirpe vestra ad ea quæ consecrata sunt, et quæ obtulerunt filii Israel Domino, in quo est immunditia, peribit coram Domino. » (Levit., XXII, 3.)

richesses ! Combien n'ont guère souci d'être, au service de Jésus dans les saints mystères, purs de corps et purs d'esprit, mais qui plutôt dissipent le patrimoine du Christ au profit de leur mollesse, de leurs passions, de leur amour des richesses et de la vaine gloire[1]. »

En outre, que le prêtre soit tout brûlant d'amour : la victime qu'il offre n'est-elle pas, elle aussi, toute brûlante d'amour? « Un des séraphins, dit Isaïe, vola jusqu'à moi. Il portait un charbon qu'il avait pris de dessus l'autel, à l'aide de pinces. Et, m'en ayant touché la bouche, il me dit : « Ce charbon a touché tes lèvres ; ton ini- « quité sera effacée[2]. »

Ce charbon était une image du Christ. C'était, dit saint Cyrille, la figure du sacrifice qu'il fit de tout lui-même pour notre rédemption, sacrifice pur, sans tache, et qui monte vers son Père comme un encens agréable. Comment le prêtre, qui tous les jours touche ce feu divin, qui tous les jours le met dans son cœur, serait-il tiède encore ? Comment n'en serait-il pas lui-même tout enflammé ?

Enfin que le prêtre demande beaucoup. Car il offre à Dieu le Père son Fils, son Fils unique, son Fils bien-aimé, son Fils qui est son égal. Il offre un sacrifice d'une valeur infinie, et dont le fruit

---

1. De Præp. ad Miss., VIII.

2. « Volavit ad me unus de Seraphim, et in manu ejus calculus quem forcipe tulerat de altari, et tetigit os meum et dixit : Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua. » (Is., VI, 6.)

s'étend à l'univers entier : une hostie que le regard divin contemple avec une souveraine complaisance. Qu'il ose donc, dans l'accomplissement d'une si haute fonction, qu'il ose demander de grandes choses ; et qu'il se tienne pour assuré d'obtenir, pour lui-même et pour le prochain, tout ce qu'il aura demandé.

§ 1. — Première Préparation

La pureté de vie

La première préparation pour célébrer, la préparation qu'on peut appeler du nom d'éloignée, est la pureté de vie. Vous devez vivre d'une façon si sainte et si fervente, et user d'une telle circonspection, que vous soyez en état de célébrer chaque jour. Ce n'est pas en effet à des enfants que l'on confie le soin d'offrir le sacrifice, mais à des hommes d'un âge mûr ; ce n'est pas à des enfants chétifs, mais à des hommes vigoureux que convient une alimentation abondante et substantielle. Or le Christ est, à la messe, l'hostie du plus saint des sacrifices ; et il est la nourriture des forts, l'aliment substantiel que les faibles supportent mal. Pouvons-nous espérer de le recevoir dignement dans une âme débile, dans un cœur qui est enfant encore par la vertu ? Jésus-Christ alors n'est pas plus fait pour nous qu'un aliment trop substantiel n'est fait pour un estomac délicat. Et, je ne le dis qu'en tremblant, voilà pourquoi nous qui célébrons tous les jours, nous qui sommes prêtres depuis si longtemps, nous retirons néanmoins si peu de fruit de cet adorable

sacrifice : nous ne sommes pas suffisamment préparés ; notre vie n'est pas assez sainte ni notre vertu assez éprouvée pour nous permettre de toucher Jésus de nos mains et de le recevoir sur nos lèvres. « Vous avez semé beaucoup, dit le prophète Aggée, et vous avez peu récolté ; vous avez mangé et vous n'avez pas été rassasiés ; vous avez bu, et vous n'avez pas été désaltérés ; vous vous êtes couverts d'habits, et vous n'avez pas été réchauffés ; et celui qui a amassé de l'argent l'a placé dans un sac percé[1]. » La cause, il va nous l'indiquer quelques lignes plus loin : « Parce que ma maison est déserte, pendant que chacun de vous n'a de soins que pour la sienne[2]. » Est-ce que nous n'avons pas semé beaucoup, lorsque nous avons confié à la terre de notre cœur une précieuse semence, le froment qui donne la vie ? Est-ce que nous n'avons pas mangé beaucoup, lorsque nous nous sommes nourris du pain des anges, du froment des élus, de l'aliment des saints, de l'Agneau sans tache ? Est-ce que nous n'avons pas bu jusqu'à en être désaltérés, lorsque nos lèvres furent teintes du sang du Christ, de ce nectar qui n'est plus, comme celui de la Fable, réservé à de fausses divinités, mais aux amis de Dieu ? Est-ce que nous n'avons pas revêtu un

---

1. « Seminastis multum, et intulistis parum ; comedistis, et non estis satiati ; bibistis, et non estis inebriati ; operuistis vos, et non estis calefacti ; et qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum. » (Agg., I, 6.)

2. « Quia domus mea deserta est, et vos festinastis unusquisque in domum suam. » (Agg., I, v. 9.)

vêtement magnifique, le vêtement que saint Paul nous conseillait de revêtir, quand il disait : « Revêtez-vous de Jésus-Christ[1] » ? Est-ce que ce ne sont pas des trésors de science, des trésors de sagesse qui ont été enfouis dans notre cœur ? Pourquoi donc récoltons-nous si peu de fruits ? Pourquoi mourons-nous de faim et de soif au point de vue spirituel, et pourquoi tremblons-nous de froid comme si nous étions nus ? Pourquoi, sinon parce que cette maison qui est à nous, la maison que le vieil Adam nous a léguée, nous la consolidons tous les jours à l'aide de fautes nouvelles, tandis que la maison de Dieu, j'entends la sainteté de notre âme, nous ne nous mettons guère en peine de l'édifier par nos actes de vertu ? Pourquoi, après avoir possédé le plus précieux des trésors, sommes-nous pauvres encore, sinon parce que nous avons confié ce trésor à un sac percé, c'est-à-dire à un cœur distrait, ouvert à mille vaines pensées, à mille désirs frivoles ?

C'est pourquoi, si vous désirez vous approcher dignement des saints autels, et recueillir du fruit de vos communions, ayez une vie sainte, digne d'un prêtre, et suppléez à l'insuffisance de vos dispositions par la mortification et la componction du cœur. « C'est qu'en effet, dit Hugues de Saint-Victor, il y a trois espèces de sacrifices : le premier est le sacrifice du corps de Notre-Seigneur ; le second est le sacrifice d'un cœur

---

1. « Induimini Dominum Jesum Christum. » (Rom., XIII, 14.)

contrit ; le troisième, celui d'un corps mortifié. Aussi devons-nous sacrifier notre esprit par l'humilité, notre chair par la mortification, si nous voulons consacrer avec dévotion le corps de Notre-Seigneur [1]. » Apportez donc à l'autel une grande pureté de corps, et que rien de ce qui aurait pu survenir pour vous dans la nuit précédente ne s'oppose à ce que vous touchiez à la sainte Hostie. Que votre visage et vos mains soient d'une pureté irréprochable, et que, dans votre habillement lui-même, il n'y ait rien qui soit indigne du banquet céleste auquel vous êtes convié. Ne soyez pas moins jaloux de posséder la pureté de l'âme ; et, puisque vous ne pouvez vous préserver de quelques défaillances même pendant un seul jour, ne laissez pas passer un jour, ou deux jours tout au plus, sans vous en confesser. L'attention que vous apporterez à ce travail de sanctification, votre pureté de cœur, votre pureté de corps, tout cela vous permettra de retirer un grand fruit de votre messe de chaque jour, et vous fera réaliser de grands progrès dans la vertu.

§ II. — Seconde Préparation

La rectitude d'intention

En traitant des trois autres dispositions, qui sont des dispositions prochaines, il nous faut accorder la première place à la rectitude d'intention.

---

1. De Claustro animæ, II, XXIII.

N'avoir à l'autel aucune pensée de lucre, n'y apporter aucune intention mauvaise, ne serait pas suffisant ; il faut de plus nous préserver de la froideur et de la sécheresse qui naîtraient de la routine. Allez donc à l'autel en vous proposant sur l'heure, d'une façon actuelle, et non pas seulement habituelle ou virtuelle, quelque fin élevée, sublime, céleste, quelque chose qui plaise à Dieu, qui soit utile au prochain et profitable à vous-même. Saint Bonaventure, qui mérite si bien son nom de Docteur séraphique, vous suggère un grand nombre d'intentions saintes que vous pouvez vous proposer en célébrant :

« O homme de Dieu, tournez vos vœux et vos affections du côté de Dieu, et voyez quels sont les désirs et les sentiments qui peuvent vous appeler à l'autel. Vous pouvez y être appelé tout d'abord par le souvenir de vos fautes, par le remords qu'elles vous causent et par l'espérance que Jésus, votre caution, vous en délivrera. En second lieu par la conscience de votre faiblesse, et par la pensée que vous allez à un médecin qui peut vous guérir de toutes vos infirmités. Troisièmement, par la souffrance qui déchire votre cœur et dont Celui qui peut tout saura, s'il lui plaît, vous délivrer en un instant. Quatrièmement, par le désir d'obtenir quelque grâce, quelque faveur spirituelle de Celui à qui son Père ne peut rien refuser. Cinquièmement, par le besoin d'exprimer à Dieu votre reconnaissance pour tous ses bienfaits. Pouvez-vous en effet mieux reconnaître tout ce qu'il a fait pour vous qu'en lui offrant le calice du salut, et en lui sacrifiant comme hostie son Fils Jésus ? Sixièmement, par

un sentiment d'affection ou de compassion pour le prochain ; car le sang du Christ répandu pour la rémission des péchés procure avec une merveilleuse efficacité le salut des vivants et la délivrance des âmes du purgatoire. Septièmement, par le devoir de la louange que vous devez à Dieu et aux saints : le meilleur moyen, en effet, d'offrir à Dieu et à ses saints les louanges qu'ils méritent, n'est-ce pas d'offrir et d'immoler sacramentellement Jésus-Christ à Dieu son Père ? Huitièmement, par l'amour du Dieu que vous appelez de vos désirs, qui prend la forme d'un aliment spirituel pour descendre en vous et s'unir à vous d'une façon pleine de charmes. Neuvièmement, par la soif d'un accroissement de vie spirituelle, car ce sacrement est la source d'où jaillissent pour nous la grâce et la sainteté, puisqu'il renferme l'Auteur de toute sanctification, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que signifie d'ailleurs ce nom d'Eucharistie, sinon la grâce par excellence? Les autres sacrements ne sont que les canaux, les ruisseaux qui amènent jusqu'à notre âme les grâces de sanctification. Dixièmement, par l'ardeur qui rend toutes les puissances de votre être passionnément désireuses de ce festin si doux, où vous trouverez la purification de toute souillure du corps et de l'esprit, la délivrance de tous vos périls et de toutes vos tentations, la plus étroite des unions avec Jésus-Christ, et la persévérance dans son amour. C'est la promesse de Jésus-Christ : « Mon Père, je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils ne soient qu'un avec moi, comme vous et moi ne sommes qu'un. Comme vous êtes

en moi, je veux être en eux, afin qu'ils soient consommés avec moi dans l'unité[1]. »

Voilà, dressée par ce grand docteur, la liste des intentions que nous devons avoir quand nous célébrons ; et nous sommes libres d'apporter à l'autel toutes ces intentions réunies, ou seulement l'une d'elles.

Une autre méthode, à la portée de l'esprit le plus médiocre et de la mémoire la plus rebelle, consiste à prendre les sept demandes de l'Oraison dominicale comme autant d'intentions pour le saint sacrifice, de telle façon qu'à chaque jour de la semaine corresponde une intention spéciale.

S'il vous plaît de suivre cette méthode, vous monterez à l'autel le premier jour avec les sentiments d'un serviteur, désirant que le nom du Seigneur soit sanctifié et honoré par toute la terre.

Le second jour, vous revêtirez les sentiments d'un fils et vous désirerez d'entrer en possession du règne de Dieu, en jouissance de l'héritage de votre Père du ciel.

Le troisième jour, vous emprunterez à l'épouse son amour, pour souhaiter que la volonté de Dieu s'exécute en vous et dans tout l'univers avec la même perfection qu'au ciel.

Le quatrième jour, dans la conscience de votre extrême indigence, vous serez à l'autel comme le mendiant qui tend la main pour obtenir le pain

1. « Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi ego sum, illic sint mecum ; ut sint unum sicut nos unum sumus. Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. » (Joan., XVIII, 22-24.)

que réclame sa faim ; demandez donc le pain de la parole de Dieu, le pain de toutes les grâces destinées à faire de vous un saint.

Le cinquième jour, vous réveillerez le souvenir de tous vos péchés, vous gémirez de vous sentir enlacé par eux, et vous aurez hâte d'aller au sacrifice qui doit vous assurer votre pardon.

Le sixième jour, la considération de votre faiblesse vous donnera les sentiments d'un homme que des ennemis redoutables assaillent de tous côtés, et vous offrirez le sacrifice pour être délivré de vos ennemis, qui sont aussi ceux de Dieu.

Le septième jour, confessant qu'il y a en vous une pente vers le mal, une pente vers le vice sous toutes ses formes, allez chercher à l'autel la délivrance du vrai mal, j'entends la délivrance du vice et du péché, la délivrance même, si Dieu le juge utile à votre âme, de toutes les misères de la vie.

On conseille encore de se servir de la même façon des sept paroles du Christ sur la croix :

« Mon Père, a dit Jésus, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » A l'imitation du premier et du plus grand de tous les prêtres, nous irons à l'autel puiser la charité et nous prierons pour nos ennemis aussi bien que pour nos amis.

Jésus a dit au larron : « En vérité, je te l'affirme, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Séduits par la grandeur d'une telle promesse, nous célébrerons dans l'espoir d'être un un jour associés à la même gloire.

Jésus a dit à sa Mère : « Voici votre fils » ; et à saint Jean : « Voici votre mère ». Misérables et mendiants, nous irons à Dieu lui demander d'user

en notre faveur d'une providence spéciale et de nous donner pour mère celle qui est la Mère de tous les prédestinés.

Jésus a dit encore : « J'ai soif » ; nous aussi à l'autel nous aurons soif, soif de perfection, soif de sainteté.

Puis il jeta un grand cri, et lui, le Fils si aimant, se plaignit d'avoir été abandonné par son Père. Nous demanderons de sentir dans nos angoisses, dans nos tristesses, dans nos tentations, que Dieu est tout près de nous.

Jésus attesta ensuite son obéissance en disant : « Tout est consommé ». Offrons le saint sacrifice pour obtenir une semblable soumission à la volonté de Dieu, une soumission qui jamais ne se démente.

Enfin il remet son âme si pure entre les mains de son Père. Appelons aussi de nos vœux l'union de notre âme avec Dieu ; souhaitons qu'elle reste enchaînée d'un amour invincible à son Père, à son Maître, à son Epoux.

Il est des prêtres qui, élevant leurs sentiments à la hauteur de leur mission, se souviennent qu'à l'autel ils représentent l'Eglise, et qui n'ont pas moins souci de sauver les autres que de se sauver eux-mêmes. Aussi apportent-ils au saint sacrifice la préoccupation de faire œuvre utile et pour eux-mêmes et pour toutes les âmes sans exception. Dans cette vue, ils ont, pour chaque jour de la semaine, une intention spéciale. Le premier jour, ils demandent à Dieu la foi pour tous les infidèles et pour tous les idolâtres ; pour eux-mêmes, le pardon de leurs péchés. Le second jour, ils sollicitent pour les hérétiques et les

schismatiques la connaissance de la vérité ; pour eux-mêmes, la force de dompter leurs passions. Le troisième jour, c'est la demande de la conversion pour les fidèles souillés du péché mortel, et pour eux-mêmes la demande du détachement, qu'ils apportent à l'autel. Le quatrième jour, ils prient Dieu de conserver tous les justes dans sa grâce, et de les façonner eux-mêmes à la pratique de toutes les vertus. Le cinquième jour, ils le supplient de bénir leurs parents, leurs frères, leurs amis et leurs ennemis, et de leur conférer à eux-mêmes les sept dons du Saint-Esprit. Le sixième jour, ils confient à la bonté de Dieu les âmes du purgatoire, et pour eux-mêmes ils sollicitent, avec le don d'oraison, une grâce qui les hausse jusqu'à la perfection. Le septième jour enfin, ils se font suppliants pour que Dieu protège son Eglise, pour qu'il en recule les frontières, et pour qu'il leur accorde à eux-mêmes, après une vie sainte, couronnée par une mort pénitente, d'avoir place dans son royaume.

A quelque méthode que vous donniez votre préférence, n'allez à l'autel qu'avec une intention actuelle et très pure de plaire à Dieu et de vous unir à lui par l'amour. Vous appliquerez donc le fruit premier et principal de la messe aux vivants et aux défunts pour qui vous êtes tenu de célébrer ; mais vous chercherez ensuite, par les pieuses industries que nous venons de décrire ou par des industries analogues, à rendre le sacrifice profitable à vous-même, et à en étendre le bienfait à toutes les âmes. Cette rectitude d'intention que vous aurez en montant à l'autel vous fera réaliser de merveilleux progrès dans la pureté d'âme.

§ III. — Troisième Préparation

L'excitation à la dévotion

Après avoir rectifié notre intention, il faut exciter en nous la dévotion. La dévotion jaillira pour nous de la méditation de ce mystère, qui exerce sur les âmes une telle puissance de séduction, qu'il faut être de pierre, ou plutôt d'airain, pour ne pas subir son action, pour ne pas être embrasé au contact de ce feu dévorant. Nombreuses sont les considérations auxquelles le saint sacrifice peut donner naissance, mais toutes peuvent être ramenées à ces trois questions : « Quel est Celui qui vient? A qui vient-il? Pourquoi vient-il? » Chacune de ces questions peut servir de thème à sept développements différents et fournir ainsi à chaque jour de la semaine sa préparation spéciale.

Quel est Celui qui vient? Le Christ, qui veut s'offrir à son Père et s'unir intimement à moi. A qui vient-il? A moi, homme de rien; à moi, qui ne mérite pas d'être admis en sa présence. Pourquoi vient-il? Ce n'est certes pas pour son utilité personnelle : c'est pour me combler, c'est pour combler l'Eglise, pour combler le monde entier d'innombrables bienfaits.

I. — Quel est Celui qui vient? Le Christ-Roi, qui fut autrefois acclamé en ces termes : « Béni soit le roi d'Israël, celui qui vient au nom du Seigneur[1]. » Roi des hommes, ce n'est pas assez

---

1. « Benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israel. » (Joan., XXII, 14.)

dire : il est le Roi de l'univers, un Roi plein de bonté et de mansuétude, qui ne vient pas dépouiller ses sujets, mais qui vient leur enseigner la justice et les sauver. C'est à lui que s'adressent ces paroles de Zacharie : « Voici que ton Roi viendra vers toi, roi juste, roi sauveur[1]. » 2° A qui vient-il? A l'un de ses sujets qui lui doit dix mille talents et qui, pour couvrir une pareille dette, ne dispose pas d'une obole. 3° Pourquoi vient-il? Est-ce pour vendre comme esclave son infortuné débiteur? pour mettre la main sur tous ses biens? pour réduire ses enfants en servitude? Non, certes ; il vient lui apporter une rançon bien supérieure à sa dette : il vient lui apporter son corps et son sang.

II. — Quel est Celui qui vient? Le Seigneur, le Christ, qui a dit de lui-même : « Vous m'appelez votre Seigneur et votre Maître, et vous avez raison : je le suis en effet[2] » ; le Seigneur, qui a imposé à ses serviteurs le joug si suave, le fardeau si léger de sa loi, et qui, pour un moment de fidélité, doit leur donner un poids éternel de gloire. 2° A qui vient-il? A un esclave qui, mille et mille fois, a brisé la chaîne de cette loi sainte, et qui a secoué le joug de cette bienfaisante servitude pour abdiquer sa liberté ; et au profit de qui? au profit du démon, au profit de l'ennemi de son Maître. 3° Pourquoi vient-il? Afin d'atti-

---

1. « Ecce rex tuus veniet tibi, justus et salvator. » (Zach., IX, 9.)

2. « Vocatis me magister et domine, et bene dicitis : sum etenim. » (Joan., XXIII, 13.)

rer à lui le cœur de son esclave et de lui imposer, en échange de la chaîne du péché, une chaîne d'amour ; afin de le soustraire au joug de ses passions révoltées, pour en faire son esclave à lui, un esclave plus heureux que tous les rois.

III. — Quel est Celui qui vient? Le Christ, le Maître qui a dit à ses Apôtres : « Ne supportez pas qu'on vous donne le nom de maître, vous n'avez en effet qu'un seul Maître[1]. » Maître, non à la façon de ceux qui imposent sur les épaules des hommes des fardeaux pesants, insupportables, et n'ont garde de les toucher seulement du doigt : Maître au contraire qui a pratiqué ce qu'il devait enseigner ; Maître à l'école duquel tous les hommes, et les anges eux-mêmes, viennent chercher la science de la perfection. 2° A qui vient-il? A un disciple ignorant qui jamais n'est venu écouter ses leçons, ou ne les écouta que très tard, et qui n'en garde, à cause de la légèreté de son esprit, qu'une impression fort passagère. 3° Pourquoi vient-il? Pour m'enseigner ses voies, les voies de la sainteté ; pour faire de mon cœur sa demeure, et là, dans mon cœur, se faire aimer de moi, me déterminer, sous l'influence de son amour, à marcher sur ses traces.

IV. — Quel est Celui qui vient? Le Christ, cet ami qui nous aima d'un si grand amour, et qui de nous, pauvres esclaves rachetés par son sang, rêva de faire ses intimes amis. Ami fidèle, ami incomparable, qui, en dépit de nos infidélités,

---

1. « Vos autem nolite vocari Rabbi : unus est enim Magister vester. » (Matth., XXIII, 8.)

nous garde sa foi ; qui, outragé grossièrement par nos péchés, ne se venge jamais par le mépris. 2° Et à qui vient-il ? A un homme qui si longtemps a dédaigné son amitié, qui tant de fois a préféré le péché à sa grâce, et a renoncé à son commerce intime pour les entretiens frivoles du monde. 3° Pourquoi vient-il ? Il veut être « l'ami fidèle, le protecteur puissant, qui vaut, pour moi qui le possède, un trésor[1] » ; il veut me faire grandir dans son amitié et m'unir plus étroitement à lui par l'amour.

V. — Quel est Celui qui vient ? Le Christ notre frère, qui, tout vrai Dieu qu'il est, « ne dédaigne pas d'appeler les hommes du nom de frères, puisqu'il dit : Je révélerai à mes frères la grandeur de votre nom[2] » ; le plus généreux des frères, à qui son droit d'aînesse assurait la possession de l'héritage entier, mais qui veut le partager libéralement avec ses frères d'adoption. 2° A qui vient-il ? A moi, fratricide, à moi qui, nouveau Caïn, ai tué par mes péchés le juste Abel. 3° Pourquoi vient-il ? Pour sauvegarder en moi, son frère, en moi, son meurtrier, la vie surnaturelle, qu'il m'avait donnée, et pour m'épargner la condamnation qui me forcerait à errer fugitif et proscrit par toute la terre.

VI. — Quel est Celui qui vient ? Le Christ, le Père du siècle futur, comme l'appelait Is~~raël~~aïe ; un père pour tous ceux qui habitent Jérusalem,

---

1. « Amicus fidelis, protectio fortis, ut, dum invenio illum, thesaurum inveniam. » (Eccles., VI, 14.)

2. « Non confunditur fratres eos vocare, dicens : Narrabo nomen tuum fratribus meis. » (Hebr., II, 11.)

et pour la maison de Juda. N'a-t-il pas en effet engendré par sa parole de vérité tous les fils de l'Église? Ne leur a-t-il pas donné la vie? et n'a-t-il pas fait d'eux par sa grâce des êtres divins comme lui? N'est-il pas pour nous le plus tendre des pères? Ne nous appelle-t-il pas ses fils bien-aimés, des fils qu'il enfante aujourd'hui dans son amour, qu'il enfantera demain, qu'il enfantera sans se lasser jusqu'à ce qu'il ait formé en nous sa ressemblance? 2° A qui vient-il? A moi, fils prodigue, qui ai dissipé ma fortune, qui ai usé ma vie, sinon dans la débauche, du moins dans l'inutilité et la frivolité. 3° Pourquoi vient-il? Pour me revêtir de sa grâce, comme d'une robe d'innocence ; pour passer à mon doigt un anneau précieux, emblème de ma dignité ; pour apaiser ma faim à l'aide de son corps et de son sang ; pour me protéger contre la jalousie d'un frère aîné, et me défendre contre le dédain des superbes ; enfin pour me donner dans le séjour de sa gloire la possession d'un héritage éternel.

VII. — Quel est Celui qui vient? Le Christ, Époux d'une âme qu'il aime et à qui il dit par la bouche du prophète Osée : « Je ferai de toi mon épouse pour toujours ; je te rendrai mon épouse par une alliance de compassion et de miséricorde. Je te rendrai mon épouse par la foi, et tu sauras que c'est moi qui suis le Seigneur[1]. » Il fait de l'âme

1. « Sponsabo te mihi in sempiternum, et sponsabo te mihi in justitia et in judicio, et in misericordia et in miserationibus. Et sponsabo te mihi in fide, et scies quia ego Dominus. » (Osee, II, 19, 20.)

son épouse pour toujours, parce qu'il lui plaît de ne se dérober jamais à ses embrassements ; il contracte avec elle une alliance de justice, en la justifiant par sa grâce ; une alliance de jugement, en la délivrant de ses adversaires ; une alliance de miséricorde et de compassion, en l'enrichissant des dons célestes ; une alliance de foi, en s'appuyant, pour lui conférer une si haute dignité, non sur les œuvres de cette âme, mais sur sa foi au Christ et sur la grâce qui en résulte. 2° A qui vient-il ? A une âme qui mérite ce reproche sanglant de Jérémie : « Tu t'es prostituée sur toutes les collines élevées et sous tous les arbres chargés de feuillage[1]. » Les collines élevées désignent ici tous les dangers de l'orgueil, et les arbres chargés de feuillage sont un emblème de la séduction exercée par les choses créées. J'ai failli toujours dans ces dangers ; j'ai été vaincu toujours par ces séductions ; orgueil et amour impur, voilà les deux maîtres auxquels je me suis donné. 3° Pourquoi vient-il ? Pour ramener à lui mon âme pénitente, pour me combler à nouveau de ses caresses, et me rendre ma place tout proche de son cœur, car il me dit : « Nombreux furent les complices de tes désordres ; mais reviens à moi, et je t'ouvrirai les bras[2]. »

Vous pourrez user de ces pensées, ou recourir à des considérations analogues pour secouer

---

1. « In omni colle sublimi et sub omni ligno frondoso tu prosternebaris meretrix. » (Jer., II, 20.)

2. « Tu autem fornicata es cum amatoribus multis ; tamen revertere ad me, et suscipiam. » (Jer., III, 1.)

votre torpeur et exciter votre dévotion. Et point n'est besoin, il me semble, d'y consacrer un temps très considérable ; car l'esprit qui est encore sous l'heureuse influence de l'oraison du matin se recueille aisément, et se dispose sans peine à célébrer avec toute la dévotion requise.

§ IV. — Quatrième Préparation

La demande.

Le dernier acte préparatoire est la demande. Le prêtre à l'autel n'agit pas en son nom personnel ; c'est au nom de l'Église qu'il célèbre le saint sacrifice, et qu'il présente à Dieu le Père Jésus attaché autrefois à la croix, Jésus s'offrant encore en holocauste pour la rédemption de tous les hommes. Aussi c'est à tous les hommes que doit s'étendre la prière du prêtre, et, selon la recommandation de saint Paul, c'est pour les rois et pour ceux qui détiennent l'autorité qu'elle doit se faire particulièrement instante. Pour tous, elle doit demander une existence calme, paisible, sanctifiée par la piété et ennoblie par la chasteté. C'est pour lui-même aussi que le prêtre doit se faire solliciteur ; la vertu de ce sacrifice si auguste suffit en effet à le tirer de la mendicité, et à lui assurer la possession de la véritable richesse de l'âme, la possession des dons célestes.

Il est vrai que, pendant la messe elle-même, au moment du Canon, le prêtre prendra un certain temps pour prier en secret et recommander spécialement à Dieu les personnes qu'il lui plaira de nommer. Mais ce temps est forcément limité ; il faut avoir égard, en effet, aux assis-

tants, qui ne peuvent demeurer trop longtemps à l'église. Il est donc recommandé (et c'est d'ailleurs la pratique des meilleurs prêtres) de faire avant la messe une demande spéciale et plus longue, à laquelle on puisse se référer pendant la célébration du saint sacrifice. La forme de cette demande est laissée à la discrétion de chacun ; et c'est l'onction de l'Esprit-Saint qui en fait le prix, et non un agencement plus ou moins habile de mots. Je crois cependant que mes lecteurs me sauront gré de leur proposer la formule de demande dont se servait l'un de nos religieux qui n'avait d'autre ambition que d'être un bon serviteur de Dieu. Durant la nuit, ou dès le matin avant la messe, il se mettait en présence de Dieu ; et ce n'est pas avec ses lèvres qu'il lui parlait, mais avec son cœur ; ce n'est pas à l'aide de la parole, mais par de saintes affections qu'il épanchait son âme devant Dieu, et qu'il le priait pour lui-même et pour tous les hommes :

« O Trinité bienheureuse, disait-il, ô Seigneur mon Dieu ! ô Père tout-puissant ! ô Fils d'où vient toute sagesse ! ô Esprit-Saint d'où procède toute sainteté ! personnes adorables réellement distinctes, essence divine très pure et très simple, qui avez donné l'être à la nature et qui nous avez dotés de la grâce ; cause première de tout ce qui existe, source inépuisable d'où jaillissent tous les biens !... Vous êtes ici, ô Seigneur, tout aussi réellement qu'au ciel au milieu de vos anges ! Je vous adore comme mon Dieu, de toutes mes forces et de tout mon cœur, et je vous supplie d'avoir pour agréables toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes actions ; je

vous supplie, pendant que je m'acquitterai de mes fonctions sacerdotales, de me tolérer en votre présence, et, en écoutant ma prière, de prendre conseil de votre miséricorde. Je vous rends grâces, à vous, Auteur de tous les biens, pour les précieux et innombrables bienfaits que j'ai reçus de votre bonté depuis le premier instant de mon existence jusqu'à ce jour ; pour les bienfaits sans nombre que je reçois de vous en ce moment même ; pour ceux dont votre bonté infinie et votre intarissable libéralité doivent me combler jusqu'à la fin de ma vie et pendant toute l'éternité. Quelle distance, Seigneur, de tous mes mérites au plus petit de vos bienfaits ! Je ne mérite pas que vous vous souveniez de moi, que vous me tolériez en votre présence, que vous me fassiez la moindre faveur.

« I. — O Dieu, ô le plus aimant des pères, je vous dis tout spécialement merci pour les richesses infinies dont vous avez comblé l'humanité de votre Fils Jésus, que vous m'avez donné pour frère, pour chef et pour Rédempteur.

« II. — Merci pour les dons innombrables et si précieux dont vous avez enrichi Marie, la Mère de votre Fils, qui est aussi ma mère, qui est mon avocate et ma protectrice.

« III. — Merci pour les bienfaits dont vous sont redevables les saints anges et tous les esprits célestes, le saint ou les saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

« IV. — Merci pour les grâces de choix que vous prodiguez à ceux que vous portez aux sommets de la perfection, et qui ont le bonheur d'être admis dans votre éternité.

« V. — O Père, ô Dieu très aimé, je vous dis encore merci de tout mon cœur pour cette ineffable miséricorde qui, après m'avoir arraché aux misères du siècle, m'a appelé à l'état religieux, et m'a mis en mains tous les moyens de vous servir d'une façon parfaite.

« VI. — Merci pour ces trois vœux de religion qui me lient et me consacrent à vous : bien loin de regretter ma liberté, c'est de grand cœur que je renouvelle aujourd'hui mes vœux devant vous ; je vous promets mille et mille fois de garder à jamais la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

« VII. — Merci pour les dons naturels et surnaturels que vous m'avez confiés et qui, selon vos desseins, doivent fructifier entre mes mains, me rendre utile aux autres dans le poste que vous m'avez assigné, et me préparer au bonheur du ciel.

« VIII. — Merci pour ces alternatives de consolations et de peines, de succès et de revers, qui forment l'admirable tissu de ma vie, et qui me préservent des découragements d'une adversité trop prolongée, aussi bien que des ivresses d'une prospérité trop continue.

« IX. — Merci de m'avoir tiré de la poussière pour m'élever à la sublime dignité du sacerdoce.

« X. — Merci enfin pour la fonction sacerdotale que je vais remplir aujourd'hui, lorsque je vous offrirai ce sacrifice non sanglant, lorsque je me nourrirai du Pain de vie et m'unirai au Dieu qui se cache sous les espèces sacramentelles.

« Maintenant, Seigneur, encouragé par tous ces

bienfaits, je viens en suppliant vous en demander d'autres encore. Donnez-moi aujourd'hui mon pain quotidien, donnez-moi du pain de vie. Il n'est pas juste, ô mon Dieu, de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. Il est vrai ; « mais parfois les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres [1] ». Ainsi, bien que dans votre maison je ne sois pas plus qu'un pauvre petit chien, laissez-moi aujourd'hui manger le pain de vos enfants ; laissez-moi participer aujourd'hui à votre sacrement et vous offrir le saint sacrifice. Donnez-moi la grâce dans une mesure abondante et qui me permette d'aller à votre Fils, mon Maître et mon Rédempteur, avec un respect profond, une foi inébranlable, une crainte bien humble, un amour très ardent. Que votre regard se repose alors sur moi avec complaisance, et qu'il me soit permis de recueillir tous les fruits de ce sacrifice si excellent et de ce sacrement si auguste. Et puisque ce sacrifice a la vertu de vous désarmer, puisque c'est toujours en considération de sa valeur et de son mérite que vous distribuez vos grâces, je veux entrer dans mon rôle de prêtre, je veux épancher mon âme en votre présence, et, confiant dans les mérites infinis de votre Fils, vous prier pour tous les hommes.

« Ayez donc pitié, ô Père des miséricordes, du monde entier ; faites briller partout la lumière de la foi, et amenez à la vérité les peuples qui ne

---

1. « Catelli comedunt de micis quæ cadunt de mensa dominorum. » (Matth., xv, 26-27.)

vous connaissent pas. Je vous en prie, faites pour ainsi dire violence aux hérétiques, aux schismatiques, aux idolâtres, aux juifs perfides, et poussez-les vers le berceau de votre Église. Ne laissez pas périr tant d'âmes créées à votre image ; et que le sang si précieux de votre Fils ne soit pas perdu pour elles. Je pleure devant vous sur ces frères égarés, et je voudrais qu'il me fût possible de croire en vous avec toutes leurs intelligences, de vous aimer avec tous leurs cœurs, de de vous servir avec toutes leurs forces. Mais je ne puis que désirer et vous dire en pleurant ce que je désire.

« Ayez pitié, Seigneur, de votre Église ; augmentez en elle la pureté de la foi, l'éclat de la sainteté ; et que, grâce aux travaux des hommes apostoliques, elle s'étende par toute la terre. Ayez un regard bienveillant pour les justes, principalement pour ceux qui tendent à la perfection ; conservez et développez en eux la vie surnaturelle. Ayez aussi un regard de compassion pour les âmes souillées de péchés graves ; attirez-les à vous, et que votre main les arrache à ce misérable état.

« Protégez, Seigneur, le Souverain-Pontife votre Vicaire, la tête de votre Église, le Pasteur de votre troupeau ; qu'il soit, par sa parole et par son exemple, une lumière pour tous ; et que, sous son excellente direction, tous s'acheminent vers le ciel. Jetez un regard de miséricorde sur les patriarches, les archevêques, les évêques, les curés ; sur tous ceux qui, dans l'état ecclésiastique, travaillent au salut des âmes ; faites d'eux le sel de la terre et la lumière du monde ; qu'ils soient

semblables à la cité qu'on découvre de loin bâtie sur une montagne élevée, et que la pureté de leur vie soit en harmonie avec leur éminente dignité. Ayez pitié de tous les Ordres religieux, et tout spécialement de celui auquel j'appartiens ; accordez à chacun de ces Ordres de s'acquitter avec une fidélité parfaite de sa mission particulière. Que les supérieurs prêchent par leur exemple, et qu'ils se distinguent par leur abnégation ; que les simples religieux fassent l'édification des séculiers et du clergé, et qu'ils gardent d'une façon très sévère la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

« Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur ceux qui détiennent l'autorité temporelle, sur les princes, sur leurs sujets, sur tous ceux qui vivent de la vie du siècle. Protégez-les contre leurs ennemis, unissez-les par les liens de votre paix, donnez-leur cette richesse qui n'est autre que la soumission à vos lois ; et puisse leur fidélité à vivre en bons chrétiens leur assurer le salut éternel.

« Je vous présente aussi, Seigneur, mes parents, mes frères, mes amis, et tous ceux qui se sont recommandés à mes prières ; donnez-leur ce que vous savez être conforme à votre volonté et utile à leur salut. Je vous prie aussi de donner aux captifs la liberté, aux malades la guérison, aux âmes tentées la victoire, à celles qui sont éprouvées la consolation, aux agonisants une bonne mort, à tous ceux qui souffrent la délivrance de leurs souffrances. Et pour me conformer à l'exemple que votre cher Fils m'a donné en priant sur la croix pour ses ennemis, je me fais

moi aussi suppliant pour tous mes ennemis que j'aime de tout mon cœur ; je vous demande de leur faire obtenir l'estime de tous en échange du préjudice qu'il m'ont causé dans mon honneur ; de leur conserver une réputation intacte en échange des calomnies dont ma réputation fut souillée par eux ; de leur donner votre saint amour en échange de la haine qu'ils ont eue pour moi ; et, en échange de tout le mal qu'ils m'ont fait, de leur accorder tous les biens temporels et spirituels qui peuvent leur être utiles.

« Ayez aussi un regard de pitié pour les âmes du purgatoire, pour celles surtout qui ont droit à mes prières. Envoyez vos anges pour les consoler; adoucissez leurs souffrances, et abrégez le temps de leur épreuve, pour leur donner bientôt place auprès de vous dans le ciel.

« Enfin je vous prie, Seigneur, pour mes supérieurs, puis pour les âmes qui me sont chères et dont je prononce devant vous les noms ; guidez-les dans les voies de la perfection, préservez-les de toute occasion de péché grave, et soyez leur force dans tous les dangers.

« Maintenant, ô Dieu qui êtes mon refuge, je vous confesserai tous mes besoins et toutes mes misères, non certes pour vous les apprendre, puisqu'il n'est rien qui échappe à vos regards, mais pour incliner vers moi, par une confession bien humble, votre miséricorde, et pour obtenir de votre bonté ma guérison. J'ai péché, Seigneur; mes fautes ont été plus nombreuses que les grains de sable de la mer, et je ne suis plus digne, à cause de la multitude de mes iniquités, de lever les yeux vers vous, de regarder du côté du ciel ; mais

en considération de votre Fils bien-aimé immolé sur la croix, pardonnez-moi tous mes péchés et purifiez-moi de toutes mes souillures. Accordez-moi une contrition très sincère, qui me fasse détester mes fautes à cause de vous, par amour pour vous. Accordez-moi aussi de faire de dignes fruits de pénitence, et de m'acquitter par des mortifications continues, par des larmes, par des gémissements, de la dette que j'ai contractée pour mes péchés. Donnez-moi, Seigneur, une mortification très réelle de mon jugement, de ma volonté, de mes affections et de mes sens. J'ai tout à redouter de ces puissances qui toutes ont une pente vers le mal, et qui tentent de me soustraire à votre volonté ! Inspirez-moi un mépris bien sincère pour toutes les choses de la terre, afin que je ne recherche pas les honneurs, que je n'ambitionne pas les dignités, et que je ne me passionne ni pour les richesses, ni pour les plaisirs ; mais que plutôt je place ma gloire, ma richesse, mon bonheur en vous, qui êtes la source de tous les biens. Délivrez-moi de toutes les tentations que me suscitent mes ennemis invisibles, surtout de celles qui, pour venir à moi, prennent un faux visage, et s'adressent à mon amour du bien pour me détourner du souverain Bien.

« Gardez et augmentez en moi, ô mon Dieu, la foi que je tiens de votre libéralité. Eclairez-moi de cette lumière surnaturelle qui me fasse connaître les mystères révélés et me donne une intelligence plus parfaite de vous et de votre Fils. Accordez-moi une espérance inébranlable pour oublier toutes mes préoccupations, pour les cacher dans le sein de votre miséricorde, pour

attendre de votre bonté la vie éternelle et tous les moyens d'y arriver. Accordez-moi la charité dans cette perfection qui me fasse vous aimer et aimer tous mes proches d'un amour ardent. Donnez-moi une résignation véritable et la conformité à votre volonté. Réjouissez mon âme par le sentiment de votre présence ; faites le calme, la paix au plus profond de mon cœur. Enflammez-moi de zèle pour votre gloire et pour le salut de mes frères, et versez en moi cet esprit de compassion qui sympathise aux peines, aux souffrances du prochain, et qui les soulage dans toute la mesure du possible.

« Vous qui avez créé mon intelligence, ornez-la de cette prudence, de cette discrétion qui lui fasse en toutes choses éviter les excès. Faites-moi un cœur docile qui ait en horreur l'opiniâtreté, fille de l'orgueil. Remplissez-moi d'une sainte ardeur, afin que je vous serve, non plus avec tiédeur, non plus avec négligence, mais avec amour. Donnez à mon âme la circonspection, la prévoyance qui me sauveront de dangers sans cesse renaissants, et m'empêcheront de rien faire qui puisse vous déplaire.

« Mettez dans ma volonté la vertu de justice, qui me fasse rendre spontanément à chacun ce qui lui est dû. Attachez-moi à vous par la vertu de religion et donnez-moi le don d'oraison, afin qu'en toutes choses je ne cherche que votre gloire, et que je m'acquitte dignement envers vous du devoir de l'adoration. Faites-moi un cœur repentant de mes péchés, pieux à l'égard de mes parents, soumis à mes supérieurs, reconnaissant envers mes bienfaiteurs, affable pour mes amis, simple

dans les actions, vrai dans les paroles, en un mot, un cœur semblable à celui de votre cher Fils.

« Donnez-moi la force qui sait supporter les revers et qui, même dans les plus mauvais jours, ne se détourne pas du droit chemin. Donnez-moi la générosité d'âme qui reste toujours joyeuse à votre service; qui, pour votre amour, fait bon marché des biens temporels; qui sait supporter la souffrance, si douloureuse et si longue qu'elle soit; et qui enfin apporte une invincible persévérance dans les œuvres qu'elle a entreprises. C'est qu'en effet, selon la parole de votre Fils, ce n'est pas celui qui entreprend, puis renonce lâchement à son entreprise, qui sera sauvé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin.

« Domptez ma concupiscence par la vertu de tempérance, qui m'inspire l'aversion de tout plaisir honteux, qui ne me laisse de désir que pour le bien, et m'empêche d'accorder au corps plus que le nécessaire! Armez-moi, Seigneur, de la sobriété et de l'abstinence qui, dans l'usage de la nourriture et de la boisson, n'excèdent jamais une juste limite; armez-moi de la chasteté qui gardera pur et sans tache mon corps, devenu votre temple; et armez-moi de la douceur, de la mansuétude, qui sauront réprimer en moi toute colère et tout emportement. Rendez-vous à mes supplications, Seigneur, et accordez-moi la vertu si excellente d'humilité; c'est grâce à elle que je deviendrai le vrai disciple de votre Fils Jésus et que je m'estimerai, comme c'est justice d'ailleurs, le plus vil des hommes. Faites que je sois modeste dans mes actions, ami du silence, passionné pour

la pauvreté, dédaigneux de toute curiosité vaine ; faites enfin qu'il n'y ait rien en moi qui déplaise à votre Majesté.

« Que les dons de votre Esprit-Saint, Seigneur, descendent sur moi : puissé-je posséder l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, l'esprit de crainte, tous ces dons qui rendent une âme docile à votre direction et qui assurent ses progrès dans toutes les vertus. Quant aux autres dons et aux grâces qui ne sont pas indispensables pour devenir un saint, ne me les accordez que si vous jugez la chose utile à mon âme et conforme à votre volonté.

« Accordez-moi, Seigneur, de vous glorifier par tout mon ministère ; et si votre gloire ne doit pas en souffrir, réservez-moi les fonctions les plus humbles, celles qui sont le moins en vue aux yeux des hommes. Que dans les dons qui me furent confiés par vous, ce ne soit pas moi que je cherche, mais votre honneur, mais votre gloire et celle de votre Fils Jésus.

« Que votre bonté infinie me fasse le don de persévérance ; qu'elle me préserve de tomber jamais dans une faute qui me sépare de vous, mais que plutôt elle m'accorde de demeurer dans votre amitié jusqu'à la mort et pendant toute l'éternité.

« C'est par la très sainte mort de Jésus que je vous supplie de m'accorder une bonne mort, cette mort des justes qui est le couronnement d'une vie vertueuse. Délivrez-moi de l'amour excessif de la vie et de la crainte exagérée de la mort. Puissé-je vivre de telle sorte que j'acquière le droit de répéter avec l'Apôtre : « Je désire être

délivré des liens du corps, je désire être avec Jésus-Christ[1]. » Rendez-moi la pensée de la mort toujours présente, afin que je sois fort contre les séductions du monde; donnez-moi le goût des choses éternelles, afin que je dise joyeusement adieu aux choses qui passent. Inspirez-moi une résignation parfaite à votre sainte volonté, afin que j'accepte de bon cœur ce que vous avez résolu concernant l'heure et les circonstances de ma mort. Enfin supprimez en moi tout ce qui pourrait m'empêcher d'atteindre à la perfection, faites-moi la grâce de vivre saintement et de mourir heureusement.

« Voilà, Seigneur, ce que j'ai à vous demander : voilà les vœux que je vous exprime pour moi et pour tous mes proches, tenant pour assuré, s'il vous plaît de les réaliser, que nous vous serons toujours agréables en cette vie et que nous aurons le bonheur de vous voir dans la vie future. Ainsi soit-il. »

C'est ainsi que ce religieux formulait durant la nuit la demande qui devait le préparer à la messe, et cette demande lui prenait ordinairement une demi-heure. Cependant on peut à volonté l'abréger ou bien lui donner plus d'étendue, pour satisfaire à une plus vive ardeur de dévotion.

La méthode de préparation que nous venons de décrire n'offre rien d'impossible. Soyez certain qu'après l'avoir pratiquée durant un certain temps, elle vous sera, non seulement fructueuse,

---

1. « Cupio dissolvi et esse cum Christo. » (Philip., 1, 2, 3.)

mais aussi, j'ose le dire, très facile. Car, lorsqu'elle vous sera devenue un peu familière, elle ne vous prendra pas beaucoup de temps et ne sera nullement incompatible avec des occupations très nombreuses. Nous ne sommes pas appelés, en effet, à vivre à la façon des solitaires; mais plutôt notre vie est vouée à l'étude et aux œuvres d'apostolat. Or ces pratiques de dévotion, loin d'entraver ou nos études ou nos œuvres de zèle, les favorisent, au contraire, d'une façon merveilleuse.

CHAPITRE VII

La célébration de la Messe.

Après vous être préparé comme je viens de le dire, vous entrerez, quand le moment de célébrer sera venu, dans la sacristie, et là, vous mettant à genoux, vous consacrerez encore quelques instants à invoquer la sainte Trinité, puis chacune des personnes divines individuellement. Le religieux dont j'ai parlé dans le chapitre précédent m'a confié de quelle façon il faisait cette dernière préparation. Ce n'étaient pas ses lèvres qui parlaient alors, c'était son âme, profondément recueillie sous le regard de Dieu, qui s'épanchait ainsi : « Sainte Trinité, mon Seigneur et mon Dieu, je vous offre le sacrifice du corps et du sang de votre Fils : 1° pour confesser le souverain domaine que vous possédez sur toutes les créatures et l'entière dépendance où nous sommes vis-à-vis de vous ; 2° en mémoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ votre Fils, comme lui-même nous l'a prescrit quand il a dit : « Toutes les fois que vous offrirez ce sacrifice, offrez-le en mémoire de moi » ; 3° en remerciement des trésors de grâces que vous avez déposés dans la sainte humanité de votre Fils Jésus, et des faveurs spéciales dont vous avez comblé la sainte Vierge,

de celles dont vous sont redevables tous les anges, tous les saints, et particulièrement le saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête ; 4° en action de grâces aussi pour les bienfaits que vous versez sans cesse sur vos prédestinés et que vous me prodiguez, à moi, votre indigne serviteur ; 5° j'offre le saint sacrifice, comme j'en ai contracté l'engagement, spécialement pour telle personne vivante ou pour tel défunt, ou pour la réussite de telle affaire ; 6° comme intention secondaire, je me propose d'obtenir, soit la rémission de tous mes péchés, soit la mortification de toutes mes passions, ou bien la liberté d'esprit et de cœur vis-à-vis de toutes les créatures, ou la possession des dons de l'Esprit-Saint ; ou encore mon désir est d'obtenir le don d'oraison et le trésor de la vraie charité.

« Père tout-puissant, je vais monter à l'autel pour votre gloire, pour la joie des anges et des saints, pour la rémission de mes péchés, pour le soulagement des âmes du purgatoire, pour le bien spirituel et temporel de toute l'Eglise. Aidez-moi à bien célébrer, je vous en conjure, ô Jésus, Fils de Dieu ! Vous qui êtes la vie, vivifiez-moi par votre grâce ; vous qui êtes la lumière, éclairez-moi ; vous qui êtes un feu ardent, enflammez-moi ; vous qui êtes la pureté, purifiez-moi ; vous qui êtes la joie et la paix, soyez ma joie et soyez ma paix. Sagesse incréée, Esprit-Saint, Esprit du Père et du Fils, que votre lumière, je vous en supplie, m'accompagne à l'autel. Soyez la force de mon âme par vos grâces de choix et par l'infusion de tous vos dons ; soyez son plus bel ornement. Je vous en conjure par votre immense cha-

rité, mettez-moi au cœur la flamme de charité nécessaire pour bien célébrer. »

Après vous être bien recueilli à l'aide de ces pensées ou de pensées analogues, vous vous efforcerez de ne rien laisser s'évaporer de votre dévotion lorsqu'il vous faudra, comme le veut l'Eglise, disposer le missel, vous laver les mains, préparer l'hostie et le calice et vous revêtir des habits sacerdotaux. Rappelez-vous en vous habillant la signification de chacun des ornements sacrés, puis dirigez-vous respectueusement vers l'autel, l'esprit libre de toute préoccupation terrestre et pénétré de la pensée que vous allez tenir la place de Jésus-Christ, le premier prêtre, le souverain prêtre.

Il faut que, durant la célébration de la messe, le profond respect de votre âme ait son reflet à l'extérieur. Celui qui a créé le corps et l'âme n'a-t-il pas droit au respect, au culte et du corps et de l'âme? Puisque l'âme doit être un jour rassasiée de la vision de Dieu, et puisque le corps lui-même doit un jour devenir glorieux, n'est-il pas juste que tous deux s'associent pour honorer le Dieu qui doit les glorifier? Puis, pourquoi le Christ, qui, le premier, offrit ce sacrifice de son corps et de son sang, a-t-il voulu souffrir dans son être tout entier? pourquoi a-t-il voulu que son corps et que son âme eussent chacun leur part dans l'œuvre de notre salut? N'est-ce pas pour nous apprendre à l'honorer aussi avec notre être tout entier, avec notre corps aussi bien qu'avec notre âme? Honorer Dieu de ce double culte, c'est lui faire l'offrande de deux pauvres oboles, une offrande bien minime en apparence,

mais qui lui est plus chère pourtant que celle de toutes les choses extérieures ; c'est faire fructifier les deux talents qui rapporteront au corps et à l'âme les splendeurs de la gloire.

Le moyen de témoigner à Dieu notre respect extérieur, c'est d'accomplir avec gravité, attention et dignité, les cérémonies prescrites par l'Église. Lorsque vous inclinez la tête, que cette marque de respect traduise votre désir de vous concilier les bonnes grâces de Dieu ; lorsque vous fléchissez le genou, que cet acte soit l'expression de votre soumission intérieure ; lorsque vous faites le signe de la croix sur l'hostie et sur le calice, que ce geste dise tout votre respect pour le sacrifice que vous bénissez; lorsque vous prononcez les paroles de la messe, que ce soit d'une façon très nette, très distincte, comme il convient de faire quand on parle à Dieu. En un mot, que tout, dans vos actes et dans vos paroles, soit digne de l'Esprit-Saint qui, par l'intermédiaire de l'Église, a réglé tout le rite extérieur de la messe. A la cour des rois et des princes, il existe des codes de politesse, d'urbanité qu'on ne violerait pas impunément. Serait-il donc interdit à l'Église, qui reçoit les inspirations de l'Esprit-Saint, d'instituer un cérémonial appelé à régler nos rapports avec Dieu et à nous enseigner de quelle façon nous devons nous comporter à son service? Nous avons souci d'user toujours vis-à-vis des grands de la terre d'une correction parfaite, et, dans nos rapports avec eux, de ne pas commettre la moindre infraction aux règles de la bienséance. Combien plus soucieux encore devons-nous être, dans nos rapports avec un Dieu si grand, de nous conformer scrupuleuse-

ment aux règles que l'Église nous a tracées ! Quoi de plus important qu'une génuflexion par laquelle nous témoignons à Dieu de notre dépendance, et lui rendons le culte de l'adoration ? quoi de plus sublime que ces signes de croix que nous traçons sur l'hostie et sur le calice qui abritent la présence d'un Dieu ? quoi de plus excellent que la prière qui monte vers Dieu au nom de toute l'Église ? quoi de plus merveilleux que l'acte d'un homme qui touche de ses mains l'hostie dans laquelle un Dieu est présent, qui brise cette hostie et la change de place à son gré ? Celui qui accomplit de tels actes avec précipitation, d'une façon distraite, inconsidérée, donne bien lieu de craindre que la lumière de la foi ne soit chez lui voilée sous le nuage d'une légèreté coupable et d'une étourderie sans excuse. Lorsque Esther entra chez Assuérus, « la reine, dit la sainte Ecriture, chancela ; elle pâlit et s'affaissa dans les bras de sa servante[1] ». Et vous, en présence de Dieu, en présence du Roi des rois, vous ne fléchiriez pas respectueusement le genou, vous n'auriez pas l'ombre d'un sentiment de crainte ! Quelle perfection d'attention, et quel sentiment de tristesse vraie, sincère, dans la prière que la même reine adressait à Assuérus pour sauver le peuple juif : « Mon seigneur, qui êtes notre seul roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis, puisque vous êtes le seul qui puissiez me secourir[2]. » Et vous, quelle attention, quelle sincé-

---

1. « Regina corruit, et in pallorem colore mutato lassum super ancillam reclinavit caput. » (Esth., xv, 10.)

2 « Domine mi, qui rex noster et salus, adjuva me solitariam et cujus præter te non est auxiliator alius. » (Esth., xv, 3.)

rité ne devez-vous pas apporter dans des prières où ce n'est pas seulement le salut temporel de tous les fidèles qui est en question, mais aussi leur salut éternel? Saint Jean-Baptiste ne touchait pas le corps de Jésus ; il ne faisait que lui verser de l'eau sur la tête, et cependant il s'arrêtait hésitant, et d'une voix tremblante s'écriait : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi[1]? » N'est-ce pas aussi avec un saint tremblement, avec une respectueuse hésitation, que vos mains devraient toucher l'hostie qui contient le Christ lui-même? Arrière donc toute considération humaine! arrière toute distraction provoquée par ceux qui vous entourent! et apportez à l'autel la même attitude respectueuse, la même absence de préoccupations que si vous étiez seul avec Dieu, et que le grand acte accompli par vous en ce moment n'eût d'autre témoin que lui.

Il est inutile, je crois, de vous recommander d'éviter une lenteur qui serait désagréable aux assistants. Nous vivons en effet à une époque où nous exagérons plutôt le scrupule à cet endroit ; et, sous prétexte de n'être pas pour le peuple une cause d'ennui, nous célébrons avec une précipitation, avec une absence de respect qui sont pour les assistants un scandale et une cause de ruine spirituelle. Prenez comme règle de ne pas consacrer moins d'une demi-heure à un acte si auguste ; dépassez même un peu cette mesure si vous voulez, En vous tenant dans ces limites, vous éviterez

---

1. « Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? » (Matth., III, 14.)

d'être à charge aux assistants et vous aurez aussi le temps suffisant pour célébrer avec dignité et dévotion, comme le veut l'Église.

Votre respect intérieur durant la messe doit être fait surtout d'humilité, c'est-à-dire du sentiment que vous avez d'être le plus vil et le plus ignorant des esclaves, aux regards du plus grand des rois et du plus sage des princes. Vous qui n'êtes que petitesse, vous vous approchez de la grandeur ; vous qui n'êtes que ténèbres, vous vous approchez de la lumière ; vous qui n'êtes que faiblesse et que péché, vous vous approchez de la puissance et de la sainteté ; pauvre créature, vous vous approchez d'un Dieu créateur. Aussi avec quelle crainte et quel tremblement, avec quelle humilité et quel sentiment de la grandeur de Dieu vous devriez aller à l'autel !

Moïse est tout tremblant lorsque Dieu lui donne sa loi récite et lorsqu'il s'entretient avec lui : « Voici, s'écrie-t-il, que le Seigneur notre Dieu nous a fait voir sa majesté et sa grandeur ; nous avons entendu sa voix au milieu du feu, et nous avons éprouvé aujourd'hui que Dieu a pu parler à un homme sans que cet homme soit mort[1]. » Entendre la voix de Dieu, ce serait peu pour nous ; nous le recevons dans notre cœur : comment n'être pas pénétré d'une sainte frayeur ? Ce n'est pas sa majesté, ô prêtre, que Dieu révèle

---

1. « Ecce ostendet nobis Dominus Deus noster majestatem et magnitudinem suam ; vocem ejus audivimus de medio ignis, probavimus hodie quod, loquente Deo cum homine, vixerit homo. » (Deuter., v. 24.)

alors, c'est sa bonté ; ce n'est pas sa grandeur qu'il dévoile à vos yeux, c'est son amour, c'est la tendresse qu'il a pour nous. Ce n'est pas le bruit de la foudre que vous entendez, et ce n'est pas la lueur des éclairs que vous apercevez ; ce que vous entendez, c'est sa parole passant par vos lèvres, lorsque vous prononcez : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang » ; ce que vous apercevez, c'est sa tendresse, lorsque, à la lumière de la foi, vous le voyez présent à vos yeux. Comment vous défendre alors de l'étonnement, comment vous défendre d'une sorte de stupeur ?

L'Église vous fait une loi de cette exacte connaissance de vous-même, lorsqu'elle vous ordonne de dire avant la communion, non une fois, non deux fois, mais trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne, » etc. Indignes de recevoir notre Dieu, nous le sommes vraiment trois fois ; notre indignité sous ce rapport est complète ; elle est absolue. Indignes parce que nous l'avons offensé et que nous avons violé sa loi sainte ; indignes parce que nous l'avons servi avec tiédeur et avec négligence ; indignes parce que nous ne l'aimons jamais pleinement de tout notre cœur ; indignes parce que nous ne sommes que poussière, boue immonde, et quelque chose de plus vil encore, si c'est possible. Tandis que lui est un Dieu tout-puissant, un Maître d'une sagesse infinie, un Rédempteur d'une sainteté consommée. Aussi, après que vous vous serez préparé avec le plus grand soin, après que vous aurez mis toute votre application à vous bien disposer, estimez-vous encore indigne de recevoir une telle Majesté, et dites à Dieu : « Est-il donc croyable qu'un Dieu

habite vraiment sur terre? Car si le ciel et si toutes les étendues célestes ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie[1]. » Ne comptez donc pas, pour célébrer dignement, sur votre effort personnel; n'espérez qu'en la grâce de Dieu qui vous appelle à cette fonction. Vous savez marquer à Dieu votre dépendance extérieure en fléchissant le genou, en courbant la tête ou en vous inclinant devant lui; témoignez-lui également votre dépendance intérieure en faisant votre âme petite devant lui par une très sincère humilité du corps et de l'âme. Pour créer en vous ce double respect du corps et de l'âme, vous pourrez recourir aux pensées que je vous ai suggérées déjà, et à d'autres considérations que vous trouverez sans peine. Vous vous approchez du Père commun des anges et des hommes : respecter un père, est-ce chose si difficile? Vous vous approchez du Maître de tout ce qui existe; respecter un maître, n'est-ce pas chose toute naturelle? Vous vous approchez du Père, du Maître que vous avez outragé dans son honneur et dans ses affections par des paroles, par des exemples qui furent si funestes à ses fils, vos frères; pourrez-vous, en sa présence, vous défendre d'une crainte respectueuse? Hugues de Saint-Victor s'efforçait d'éveiller en lui ce sentiment en se répétant à lui-même : « Je m'approche du Maître

---

1. « Ergone putandum quod vere Deus habitet super terram? Si enim cælum et cæli cælorum te capere non possunt, quanto magis domus hæc quam ædificavi? » (III Reg., VIII, 27.)

dont j'ai frappé le serviteur; je m'approche du Père dont j'ai tué le Fils. J'ai frappé par mes paroles, j'ai tué par mes exemples. Et ce Maître, je ne le redoute pas; et ce Père, je ne le crains pas[1]. » Vous vous approchez de Celui que les Dominations adorent; devant lui les Puissances tremblent; devant lui « ceux qui portent l'univers se courbent[2] », pour parler comme Job, et les séraphins si purs « se voilent de leurs ailes, ne pouvant supporter l'éclat de sa face[3] ». C'est lui que vous recevriez sans respect et sans repentir dans votre cœur, c'est-à-dire dans un réceptacle d'iniquité! Vous vous approchez de Celui que le centurion, bien qu'il ne sût pas au juste qui il était, n'osait déjà recevoir dans sa maison: « Seigneur, lui disait-il, ne vous donnez pas tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. C'est pourquoi aussi je ne me suis pas jugé digne d'aller vous trouver[4]. » Vous vous approchez de Celui à qui saint Pierre, bien qu'il ne le connût encore qu'imparfaitement, disait: « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur[5]. » Et vous vous estimeriez digne de le recevoir en vous, de lui donner l'hospitalité dans la maison souillée qui est votre cœur! Moïse construisit l'arche d'alliance avec

---

1. De claustro animæ, 23.
2. « Sub quo curvantur qui portant orbem. » (Job, IX, 24.)
3. Isa., V.
4. « Domine, noli vexari. Non enim sum dignus ut sub tectum meum intres; propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te. » (Luc., VII, 6.)
5. « Exi a me, quia homo peccator sum. » (Luc., V, 8.)

un bois incorruptible et il la revêtit de l'or le plus pur, afin d'y conserver les tables de pierre sur lesquelles avait été gravé le texte de la Loi. Salomon mit sept ans à bâtir un temple magnifique destiné à abriter cette arche d'alliance, qui n'était qu'une ombre de notre Eucharistie : et vous, c'est dans un cœur souillé par le péché, encombré par les immondices des affections impures, c'est dans un tel cœur que vous oseriez, sans même prendre la peine de vous préparer durant une demi-heure, faire descendre l'Auteur de la loi, l'Arche qui contient tous les trésors de la Divinité, ce corps du Christ, temple vivant dans lequel Dieu habite corporellement !

Rappelez-vous avec quelle sévérité Dieu sévit contre ceux qui traitent avec irrévérence les choses saintes. Pour n'avoir pas usé vis-à-vis de l'arche d'alliance de tout le respect possible, pour avoir voulu la retenir de la main à un moment où les bœufs de l'attelage regimbaient et faisaient pencher le char, Oza fut frappé de mort subite. « Le Seigneur, dit l'Écriture, s'indigna contre Oza à cause de sa témérité, et Oza tomba mort sur place devant l'arche du Seigneur[1]. » Or ce n'est pas une arche de bois ou d'or qui vous est confiée ; c'est du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est d'un mystère divin que vous avez la garde. Voyez comment vous traitez ces choses, et craignez que le manque de respect, dans la réception ou dans

---

1. « Iratusque est indignatione Dominus contra Ozam, et percussit eum super temeritate, qui mortuus est ibi juxta arcam Dei. » (Reg. VI. 7.)

l'administration de l'Eucharistie, ne transforme pour vous ce Pain de vie en une cause de mort éternelle.

Vous souvient-il du traitement qu'Héliodore eut à subir pour avoir pillé le trésor du temple? Un ange apparut, monté sur un cheval, qui heurta violemment le sacrilège et le jeta à terre; puis deux autres anges vinrent se placer à ses côtés et lui firent subir une dure flagellation, rappelant ainsi à qui serait tenté de l'oublier avec quel respect il convient de traiter les choses consacrées à Dieu[1]. Si des richesses temporelles affectées aux besoins d'un temple jouissent du privilège de ne pouvoir être touchées par une main profane, avec quel respect ne faut-il pas toucher le sacrement ineffable qui contient réellement notre Dieu? Sous les espèces sacramentelles, le Christ est présent d'une présence invisible, ainsi que lui-même l'a enseigné, et ainsi que le proclame son Église. Autour de la table qui sert au festin eucharistique les anges sont rangés, dit saint Jean Chrysostome, et adorent avec un profond respect. Dès lors se peut-il imaginer spectacle plus odieux que celui d'un pécheur qui reste tout distrait pendant que le Christ est là sous ses yeux? spectacle plus attristant que celui d'un homme qui expédie ce mystère avec une hâte irrespectueuse, pendant que les anges le contemplent avec un saint tremblement? Le Christ avec lequel vous traitez est un agneau, mais c'est aussi un lion. « J'ai vu l'agneau comme immolé, » dit saint Jean en parlant du

---

1. 2 Macch., III, 25.

Christ; mais c'est du Christ aussi qu'il a dit : « Voici que le lion de la tribu de Juda est victorieux[1]. » Il est un agneau pour ceux qui s'approchent dignement de lui ; il est un lion pour ceux qui osent traiter sans respect les mystères divins.

En quelque endroit qu'il soit, un roi demeure toujours roi ; il a droit partout et toujours aux hommages de ceux qui savent qui il est. Mais vous, ne savez-vous pas que c'est le Christ qui est dans l'Eucharistie ? Certes, vous lui prodigueriez vos adorations et vos hommages s'il se rendait visible à vos regards ; estimez-vous qu'il mérite moins pour être venu à vous d'une façon invisible, pour s'être dissimulé sous le voile eucharistique ? Que son amour appelle votre amour ; mais que sa majesté crée en vous la crainte et le respect. Sous l'empire de ce triple sentiment d'amour, de crainte et de respect, vous traiterez dignement les divins mystères, et vous recueillerez tout le fruit attaché à l'oblation d'un sacrifice si efficace, à la réception d'un sacrement si auguste.

---

1. « Agnum stantem tanquam occisum — Ecce vicit leo de tribu Juda. » (Apoc., v, 6.)

CHAPITRE VIII

De l'action de grâces après la messe.

Quand vous aurez terminé le saint sacrifice et que vous vous serez dépouillé des habits sacerdotaux, vous vous retirerez dans un endroit paisible pour y remercier Dieu du bienfait insigne qu'il vient de vous faire. Il serait déraisonnable, en effet, après avoir reçu un don si excellent, d'oublier le devoir de la reconnaissance, et de vous livrer sans plus tarder à des occupations extérieures. A la table du Seigneur, nous venons de manger la chair du Christ ; nous venons de boire son sang. Or, après un repas, ne devons-nous pas, pour nous bien porter, faire trêve à nos occupations et à nos travaux habituels ? N'est-ce pas à cette condition seulement que les sucs de notre organisme peuvent pénétrer les aliments et les convertir en notre substance ? Combien plus urgente dès lors nous apparaît la nécessité de faire trêve, au sortir du banquet eucharistique, à toutes les occupations extérieures, à tous les sujets de distraction, si nous voulons recueillir les fruits du sacrement, si nous souhaitons que sa vertu pénètre, pour les fortifier, toutes nos facultés ! Ne pas payer à un semblable bienfait le tribut de reconnaissance auquel il a droit,

ne serait-ce pas le comble de l'ingratitude? Et conçoit-on une froideur que la réception d'un Dieu tout brûlant d'amour ne parviendrait pas à échauffer? Ce serait un signe de mort spirituelle, ou tout au moins l'indice d'un engourdissement qui présage la mort. « Si, après la communion, dit saint Bonaventure, vous ne ressentez pas un peu de bien-être spirituel, c'est signe que votre âme est morte ou qu'elle est bien malade. Eh quoi! c'est du feu que vous avez dans votre cœur, et vous ne sentez aucune chaleur! c'est du miel que vous avez dans la bouche, et vous n'éprouvez aucune douceur[1]! »

Cherchons une utile leçon auprès de ceux qui, à des bienfaits beaucoup moins considérables, ont répondu par une exquise reconnaissance, et que leur exemple nous enseigne quelle doit être, pour le plus grand des sacrements, la mesure de notre estime et de notre reconnaissance. Vous savez avec quelle bonté Booz permit à Ruth de glaner les épis oubliés par ses serviteurs. « Ecoutez, ma fille, lui dit-il, n'allez pas glaner dans un autre champ et ne bougez pas de ce lieu; mais joignez-vous à mes filles et suivez-les partout où l'on aura fait la moisson, car j'ai commandé à mes gens de ne vous faire aucune peine. Et si vous avez soif, allez où sont les vases qui contiennent l'eau, et buvez de l'eau dont mes gens boivent eux-mêmes[2]. » Vous savez aussi

---

1. *Tract. de præp. ad Miss.*, c. XIV.

2. « Audi filia, ne vadas in alterum agrum ad colligendum, nec recedas ab hoc loco, sed jungere puellis meis, et

avec quelle reconnaissance Ruth accueillit cette offre généreuse. « Se prosternant le visage contre terre, elle adora et dit à Booz : D'où me vient ce bonheur que j'ai trouvé grâce devant vos yeux, et que vous daignez me traiter favorablement, moi qui ne suis qu'une pauvre étrangère[1] ? » Et vous, qui vous a invité? Ce n'est pas un riche de la terre, c'est votre Dieu, et il vous a invité, non à glaner quelques épis dans son champ, mais à manger d'un pain céleste ; il vous a invité, non à boire de l'eau qui n'a aucune valeur, mais à boire le précieux sang, le sang divin. Avec quelle humilité, avec quelle ferveur, avec quels sentiments d'amour vous devriez répondre à un semblable bienfait !

Elevée de la condition de servante à la dignité de reine, Esther invita à sa table celui à qui elle devait son bonheur. Assuérus fut si satisfait du repas que lui offrit la reine, qu'il lui dit : « Que désirez-vous, Esther? que voulez-vous que je fasse pour vous? Quand même vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous le donnerais[2]. » Eh bien ! vous avez infiniment plus de

---

ubi messuerunt, sequere ; mandavi enim pueris meis ut nemo molestus sit tibi ; sed etiam, si sitieris, vade ad sarcinulas et bibe aquas de quibus pueri bibunt. » (Ruth, II, 8, 9.)

1. « Quæ cadens in faciem suam, adorans super terram, dixit ad eum : Unde hoc mihi, ut invenirem gratiam ante oculos tuos, et nosse me dignareris, peregrinam mulierem? » (Ruth, II, 10.)

2. « Quæ est petitio tua, Esther, ut detur tibi? Et quid vis fieri? Etiamsi dimidiam partem regni mei petieris, impetrabis. » (Esther, VII, 2.)

raisons qu'Assuérus de vous montrer reconnaissant. Il fut invité par une femme, et vous êtes invité, vous, serviteur inutile, par un roi. Chez la reine, on servit des aliments matériels ; à l'autel, vous mangez le pain du ciel. Le salut temporel d'un peuple, l'écrasement de l'ennemi de ce peuple, tels devaient être les résultats du banquet offert au roi ; l'anéantissement de vos péchés, l'écrasement de vos vices, le salut éternel, tels sont pour vous les fruits de la messe. Après avoir pris place, sans rien qui justifie ce privilège, à un banquet si magnifique, n'est-ce pas justice d'offrir à Dieu, non une partie de votre cœur, mais votre cœur tout entier avec tout ce que vous possédez ?

Comment David se comporta-t-il vis-à-vis de Miphiboseth, en souvenir de Jonathas, son père, qu'il avait tant aimé ? Il lui donna l'assurance de toute son amitié ; il lui restitua ce qui avait appartenu à Saül, son aïeul, et le fit asseoir à sa table. « Tu ne mangeras jamais, lui dit-il, à une autre table qu'à la mienne[1]. » Et quel sentiment éprouva Miphiboseth en entendant David parler de la sorte ? Le sentiment d'une immense reconnaissance ; car, se prosternant aux pieds du roi, il lui dit : « Qui suis-je, moi votre serviteur, pour avoir mérité que vous regardiez un chien mort tel que je suis[2] ? » Voyez à votre tour ce que le Seigneur a fait pour vous. Le Tout-Puissant a

---

1. « Et tu comedes in mensa mea semper. » (II Reg., IX, 7.)
2. « Quis ego sum, servus tuus, quoniam respexisti super canem mortuum, similem mei. » (II Reg., IX, 8.)

fait pour vous de grandes choses ; il vous a confié la plus excellente des grâces ; il vous a ouvert le trésor qui contient toutes ses richesses ; il vous a donné sa chair à manger et son sang à boire. Que ferez-vous donc pour lui ? Oublierez-vous tant de bienfaits renfermés par lui dans un seul sacrement ? Ne saurez-vous pas le louer, lui dire merci ? Allez-vous, au sortir de cette table, vous laisser reprendre sur-le-champ par des occupations toutes mondaines ? Le Seigneur se plaignit que neuf des lépreux qu'il avait guéris ne fussent pas venus le remercier. « Est-ce que je n'en ai pas guéri dix ? Où sont donc les neuf autres[1] ? » demandait-il. Nous trouvons cette plainte bien justifiée : rien n'est plus odieux à nos yeux que l'ingratitude. Combien plus justifiée la plainte du Maître si, après l'avoir reçu dans notre âme, lui, l'Auteur de la vie surnaturelle, nous ne lui disons pas merci, ou ne le lui disons qu'avec froideur ; si nous le laissons solitaire, lui, l'Hôte auguste de notre cœur, et si nous ne prenons pas même le temps de le saluer, pour retourner en toute hâte à nos préoccupations terrestres !

Les hommes de bien, les hommes spirituels savent se montrer reconnaissants vis-à-vis d'un si grand bienfait et, sitôt qu'ils l'ont reçu, ils témoignent à Dieu une immense gratitude. Ce sont eux que David avait en vue quand il écrivait : « Tous les riches de la terre ont mangé et ils ont adoré ; tous ceux qui descendent dans la

---

1. « Nonne decem mundati sunt ? Et novem, ubi sunt ? »

terre tomberont en sa présence[1]. » Quels sont ces riches de la terre, sinon les hommes de bien, ces âmes saintes, ces âmes parfaites qui possèdent ici-bas les vraies richesses, qui se nourrissent des consolations célestes, qui goûtent les joies pures de l'esprit? Et quels sont ceux qui descendent dans la terre, sinon les humbles de cœur qui se méprisent eux-mêmes, s'abaissent jusqu'à terre et se mettent plus bas que tous les autres hommes? Ces âmes commencent par manger, c'est-à-dire qu'elles reçoivent le corps et le sang du Christ; puis aussitôt elles louent Dieu, elles disent leur reconnaissance par de ferventes adorations. J'ai le droit, il me semble, de commenter ainsi le texte sacré; d'ailleurs je ne fais qu'emprunter à saint Basile et à Théodoret leur interprétation.

Vous qui souhaitez d'être compté au nombre de ces riches de la terre et d'être associé à leur bonheur, ne séparez jamais les deux choses que l'Esprit-Saint a unies. Mangez, puis adorez : allez recevoir la plus précieuse des grâces; puis, sur-le-champ, dites à Dieu votre reconnaissance; en cette matière, vous resterez toujours, quoi que vous fassiez, bien au-dessous du bienfait reçu. Redites encore avec David : « C'est en moi, ô mon Dieu, que sont les prières et les louanges que je vous adresserai[2] ». Les vœux et les désirs

---

1. « Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ; in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram. » (Ps. XXI, 30.)

2. « In me sunt, Deus, vota tua, quæ reddam laudationes tibi. » (Ps. LV, 12.)

que vous souhaitez trouver, ô mon Dieu, dans votre créature, ne sont pas loin de moi ; je les trouverai sans peine, car je les porte en moi : ce sont les louanges et les remerciements qui jaillissent de mon cœur au souvenir d'un si grand bienfait ; et, pour répondre à votre désir, je veux recueillir mon esprit, recueillir toutes mes facultés et me mettre en état de vous remercier dignement.

Pour satisfaire à cette loi de la reconnaissance, retirez-vous donc, après la célébration de la messe, dans un endroit paisible, et là prolongez durant une demi-heure ou au moins durant un quart d'heure votre action de grâces. Je vous propose d'adopter l'une des sept méditations suivantes pour chacun des jours de la semaine : je les crois appelées à vous faire du bien, à la condition toutefois que vous ne possédiez pas une méthode meilleure, ou que vous ne soyez pas du nombre de ces privilégiés qui, subissant l'action immédiate de l'Esprit-Saint, sont dispensés de préparer ce qu'ils doivent dire à Dieu.

PREMIÈRE MÉDITATION

I. Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur sous la figure d'un roi tout-puissant ; considérez-vous comme un coupable, un criminel qui, sous le poids de la honte, s'agenouille à ses pieds, lui demande grâce et sollicite sa pitié.

II. Remerciez-le avec effusion : 1° de s'être servi de votre parole pour changer le pain et le vin en son corps et en son sang, et de s'être rendu pré-

sent sur l'autel, non sous les traits d'un juge, mais sous ceux d'un roi qui se fait petit pour aimer ; 2° d'être descendu entre les mains du plus vil des pécheurs ; 3° d'avoir écouté avec tant de bonté les prières d'un misérable couvert d'iniquités ; 4° d'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue ; 5° d'avoir daigné habiter dans une pauvre demeure bien mal préparée, dans votre cœur.

III. Dites-lui toute votre horreur des péchés dont vous vous êtes rendu coupable dans le monde et de ceux que vous avez commis depuis que vous êtes en religion ; concevez de tous ces péchés une vraie contrition, et demandez-lui humblement qu'il vous les pardonne.

IV. Aimez Dieu de tout votre cœur, c'est-à-dire ayez le désir sincère et la résolution arrêtée de ne vouloir que ce qu'il veut, de n'aimer que ce qu'il aime, de le préférer à vous-même et à toute chose créée.

V. Enfin adressez à Jésus sept demandes analogues à celles que la sainte Vierge, au témoignage de saint Bonaventure, lui adressait tous les jours. Demandez la grâce : 1° de bien accomplir le précepte de l'amour divin ; 2° d'aimer d'une façon constante le prochain et tout ce que Dieu aime ; 3° de haïr d'une haine véritable tout ce qu'il hait ; 4° demandez-lui de donner à votre âme la parure de l'humilité, de la chasteté, de l'obéissance, du mépris du siècle, la parure, en un mot, de toutes les vertus ; 5° de rendre votre corps et votre âme dignes de devenir son habitation ; 6° de vous admettre, après cette vie, au double bonheur de contempler sa sainte huma-

nité et la personne de Marie à l'aide des yeux du corps, et de contempler, à l'aide des yeux de l'âme, la Divinité elle-même ; 7° de mettre au cœur de tous les prêtres et au cœur de tous les fidèles qui entrent dans cette église et dans toutes les églises de la terre une profonde vénération pour sa sainte présence.

SECONDE MÉDITATION

I. Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur sous les traits d'un maître qui vous a racheté au prix de son sang ; présentez-vous à lui comme un serviteur qui désire avec ardeur rentrer à son service et qui veut désormais lui plaire en tout.

II. Remerciez-le de tout cœur : 1° de s'être servi de sa présence dans l'Eucharistie pour entrer en maître dans votre cœur et, par la mortification, rétablir l'ordre dans toutes vos affections ; 2° de s'être laissé toucher par les mains du plus vil des esclaves ; 3° d'avoir accueilli avec tant de mansuétude les prières de son esclave fugitif ; 4° d'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue ; 5° d'avoir daigné, lui le Roi des rois, lui que les cieux ne peuvent contenir, faire sa demeure de la masure délabrée de l'un de ses esclaves.

III. Exprimez le vœu que la présence du maître fasse régner dans votre cœur, qui est sa maison, le calme et la paix ; puis prenez à ses pieds la résolution de mortifier votre jugement, votre volonté, vos affections, vos sens, et de repousser tout ce qui lui déplaît.

IV. Aimez-le avec toute votre activité : l'aimer ainsi, c'est lui donner votre vie tout entière, c'est la consacrer à son service et orienter vos pensées, vos désirs, vos paroles, vos œuvres, vers un but unique : son bon plaisir.

V. Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

TROISIÈME MÉDITATION

I. Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur comme un précepteur qui vous enseigne le chemin du salut et qui vous offre sa grâce pour mettre votre vie en harmonie avec ses enseignements ; considérez-vous comme un disciple négligent, paresseux, qui n'a rien appris ou qui n'a appris que bien peu de chose à cette école divine.

II. Remerciez-le de tout votre cœur : 1° de s'être donné à vous dans l'Eucharistie sous les traits d'un docteur incomparable qui vous enseigne la voie de la perfection et vous révèle ce qu'il vous faut faire et ce qu'il vous faut éviter ; 2° de s'être mis entre les mains d'un disciple si indocile ; 3° d'avoir, avec tant de miséricorde, exaucé la demande de la science céleste que ce disciple vient de lui adresser ; 4° d'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue ; 5° d'avoir daigné, lui le maître de toute intelligence humaine ou angélique, tenir école dans le lieu du monde le moins préparé à cet honneur, dans votre cœur.

III. Rougissez devant lui d'être resté jusqu'à ce jour si étranger à son enseignement, et de n'être

qu'un novice encore dans l'art de l'imiter. Prenez la résolution de vous détacher d'esprit et de cœur de toutes les choses créées et de vous sevrer complètement de l'amour désordonné des créatures.

IV. Aimez-le avec toute votre intelligence. Comme gage d'un semblable amour, offrez-lui la résolution de purifier votre esprit de tout ce qui lui déplaît, et de l'orner de toutes les vertus ; de lui rester uni d'une façon continue par la mémoire, par l'entendement, par la volonté ; et de faire régner la paix dans vos facultés intellectuelles, pour retenir d'une façon durable Jésus en vous.

V. Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

QUATRIÈME MÉDITATION

I. Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur sous les traits d'un ami fidèle qui vous a élevé, vous, sa créature, vous, son esclave, jusqu'à son amitié, jusqu'à son intimité. Pour vous être assis à sa table, êtes-vous vraiment son ami ? N'êtes-vous pas plutôt un mercenaire qui sait aimer tant qu'il reçoit des consolations, mais qui, au jour de l'épreuve, sent son amour se refroidir ?

II. Remerciez-le de tout cœur : 1° de s'être rendu présent sous les espèces sacramentelles pour visiter votre âme, devenue, par l'infusion de la grâce, son amie, et pour avoir avec elle des entretiens d'une douceur qui surpasse celle du rayon de miel ; 2° de s'être mis avec toutes ses richesses entre

les mains d'un ami peu fidèle, et bien tiède dans son amour; 3° d'avoir écouté si favorablement cet ami qui lui demandait la persévérance dans son amitié; 4° d'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue; 5° d'avoir voulu, lui qui est si riche, habiter toujours par sa grâce sous le toit d'un ami réduit à une extrême indigence.

III. Ayez le sentiment douloureux de votre honteuse nudité; vous êtes en effet dénué de toute vertu, et vous n'avez pour vous couvrir que les haillons sordides du vice. Excitez en vous le désir de toutes les vertus, mais principalement de celles qui vous sont le plus nécessaires; demandez-les avec instance, et, si vous en avez le temps, faites des actes intérieurs de l'une de ces vertus.

IV. Aimez le Seigneur votre Dieu avec toutes vos puissances. Vous n'aimerez d'un pareil amour qu'à la condition de consacrer à Jésus toutes les facultés de votre âme et tous les sens de votre corps, en union avec les facultés de sa sainte âme et avec les sens de son corps adorable, à la condition aussi de ne vouloir user de tout cela que pour son service.

V. Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

CINQUIÈME MÉDITATION

I. Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur comme un frère aîné, comme le premier-né d'entre beaucoup de frères. Il est venu pour désarmer la colère de son Père irrité contre vous, et, d'ennemi de Dieu que vous

étiez, faire de vous un frère. Considérez-vous comme le plus petit de ses frères, ou plutôt estimez-vous tout à fait indigne de ce titre, puisque votre vie est si différente de la sienne.

II. Remerciez-le de tout cœur : 1° de s'être servi de sa présence dans l'Eucharistie pour vous appeler non plus son ennemi, mais son frère, et pour vous rendre votre part de l'héritage paternel ; 2° de s'être laissé toucher par les mains du plus petit de ses frères, de l'avoir pris sur ses genoux et comblé de ses caresses ; d'avoir daigné bégayer avec lui les premiers mots de la science de la vertu ; 3° d'avoir accueilli avec tant de bonté les demandes d'un frère qui lui ressemble si peu, et qui, par la tiédeur de ses sentiments, ne peut que provoquer le dégoût de son Dieu ; 4° d'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue ; 5° de n'avoir pas eu horreur de l'obscure demeure d'un frère exilé et d'avoir bien voulu habiter en un si triste lieu, lui le Fils aîné qui déjà règne dans le ciel auprès de son Père.

III. — Confessez que vous êtes loin de ce frère qui mérite tant d'amour ; déplorez votre misère ; souhaitez ardemment d'entrer avec lui, à l'aide du don d'oraison, dans des rapports d'intime familiarité ; demandez instamment ce don d'oraison, et proposez-vous de faire, de votre côté, tout ce qui est nécessaire pour l'acquérir.

IV. — Aimez-le avec toute votre énergie. L'aimer de la sorte, c'est nourrir une haine vigoureuse contre le mal, c'est avoir la ferme résolution d'être fidèle à tous les préceptes divins et à tous les conseils de l'Evangile ; c'est surtout travailler à réaliser généreusement ce programme.

V. — Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

SIXIÈME MÉDITATION

I. — Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur. C'est un tendre père qui vous a engendré, non dans les délices, mais dans les douleurs du crucifiement. Vous êtes, vous, le fils prodigue qui fut longtemps absent, et qui, après avoir dissipé dans la débauche tout son patrimoine, revient implorer la pitié de son père.

II. — Remerciez-le de tout cœur : 1° De s'être rendu présent dans l'Eucharistie pour serrer tendrement dans ses bras son fils prodigue qui, fuyant un pays désolé par la famine, c'est-à-dire se quittant lui-même, est revenu près de son père. 2° De s'être laissé toucher par les mains d'un fils si désobéissant. 3° D'avoir écouté avec tant de tendresse les prières de ce fils revenu pour implorer le pardon de son indocilité. 4° D'avoir touché vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue. 5° De ne pas s'être contenté d'accueillir chez lui le prodigue, mais, par une condescendance qui mériterait un amour infini, d'avoir bien voulu habiter dans la demeure infecte de ce fils prodigue, c'est-à-dire dans votre cœur.

III. — Agenouillé à ses pieds, dites-lui le désir ardent que vous avez de la perfection et de la vraie sainteté, je veux dire votre désir de vous garder pur de toute souillure, votre désir d'être à ses yeux paré de toutes les vertus, de lui

rester uni d'une façon continue par l'esprit et par le cœur, et d'avoir cet amour parfait qui vous fera vivre en lui et par lui.

IV. — Aimez-le avec toute votre vaillance d'âme, prêt à lui sacrifier, s'il est besoin, votre vie ou votre santé, dédaignant pour lui les richesses, les plaisirs, les honneurs, et sachant pour lui vous passer de toutes les créatures.

V. — Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

SEPTIÈME MÉDITATION

I. — Regardez le Christ votre Sauveur présent au milieu de votre cœur sous les traits du plus aimable des époux. S'il s'est épris de notre âme, ce n'est pas qu'elle l'ait mérité ; c'est parce qu'il l'a bien voulu, parce qu'il en a décidé ainsi dans sa bonté. Considérez cette âme comme une épouse qu'il s'est unie par les liens de l'état religieux, et dont il veut se faire aimer à force de bienfaits et de libéralités.

II. — Remerciez-le de tout cœur : 1° De s'être servi de sa présence sacramentelle pour s'unir à vous spirituellement, pour vous réchauffer par les embrassements de son chaste amour. 2° D'avoir permis à vos mains de toucher Celui qui porte l'univers dans ses mains, et de s'être offert au baiser amoureux de vos lèvres. 3° De s'être rendu aux prières de son épouse infidèle qui demande à revenir auprès de lui et dans ses bras. 4° D'avoir été en contact avec vos lèvres et de s'être reposé sur votre langue. 5° D'avoir choisi, pour s'y reposer à jamais, votre cœur, comme la couche qu'il aime entre toutes.

III. — Ayez au cœur un ardent désir de la gloire du ciel et exprimez le vœu d'être bientôt délivré de la misérable vie d'ici-bas. Dites à Jésus avec l'épouse des Cantiques : « O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où je puis vous trouver, où vous vous reposez vers le milieu du jour[1]. »

IV. — Dans cette action de grâces du dimanche, ramassez, pour ainsi parler, en un seul faisceau tous les sentiments d'affection que vous avez exprimés à Jésus dans le courant de la semaine. Prolongez votre prière pour dire à votre Dieu que vous l'aimez avec tout votre cœur, avec toute votre activité, avec toute votre intelligenc, avec toutes vos puissances, avec toute votre énergie, avec toute votre vaillance d'âme.

V. — Faites les sept demandes énumérées dans la première méditation.

Il en est qui aiment à suivre cette méthode pour leur action de grâces. Vous êtes libre de l'adopter ou d'en choisir une autre ; l'essentiel est que vous rendiez grâces à Dieu. C'est qu'en effet l'ingratitude qui méconnaît un bienfait de peu d'importance est déjà le pire des vices ; mais lorsqu'elle méconnaît un bienfait comme celui de la messe, elle apparaît monstrueuse, et je ne trouve pas de mots assez énergiques pour la flétrir. Si vous n'êtes pas exaucé quand vous demandez, ne serait-ce pas dans votre ingratitude pour un

---

1. « Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie. » (Cant., I, 6.)

tel bienfait, pour un bienfait si fréquemment reçu, qu'il faut en chercher la cause? Selon la judicieuse observation de saint Bernard[1], on rencontre un assez grand nombre d'âmes qui demandent avec importunité; mais fort restreint est le nombre de celles qui, ayant été exaucées, songent à remercier Dieu comme il convient. Si parfois Dieu refuse de nous entendre, ce n'est pas parce que nous lui demandons des choses dangereuses, c'est plutôt parce qu'il nous sait ingrats. C'est user de clémence vis-à-vis d'un ingrat que de lui refuser ce qu'il demande, car n'est-ce pas lui épargner la terrible responsabilité que ferait alors peser sur lui une accumulation de bienfaits? En demeurant sourd aux vœux d'un ingrat, Dieu use donc à son égard de miséricorde. Aussi nous saurons proportionner notre reconnaissance au bienfait reçu, et, après être descendus de l'autel, nous n'omettrons jamais de dire à Dieu notre amour et notre gratitude. Nous recueillerons ainsi dans la joie les fruits d'un sacrifice si agréable à Dieu le Père, et d'un sacrement où la grâce coule si abondante.

---

1. Contra vitium ingrat.

CHAPITRE IX

De l'assistance à la messe.

En parlant du sacrifice de la messe, ce sont les prêtres seuls que nous avons eus jusqu'ici en vue. Mais les religieux qui ne se destinent pas aux ordres sacrés, ou qui ne sont pas prêtres encore, ne laissent passer aucun jour sans entendre la messe, sans assister aux saints mystères. Si vous n'avez pas l'honneur d'être prêtre, vous assisterez donc à la messe tous les jours, comme c'est chez nous la coutume, et de cette assistance vous retirerez un fruit très sérieux, à la condition que vous vous conformiez aux règles que nous allons tracer.

Lorsque vous êtes désigné pour servir la messe, ne cherchez pas à vous dispenser de ce devoir, mais plutôt remplissez-le de bon cœur. Je vous dirai même plus : si vous le pouvez sans blesser la charité envers l'un de vos frères, qui peut avoir, pour remplir cette fonction,un droit antérieur au vôtre, et si vous le pouvez sans violer l'obéissance due à un supérieur qui en aurait disposé autrement, allez vous-même au-devant de

cet honneur, et proposez-vous pour servant de messe.

Toutes choses égales d'ailleurs, il y a plus de mérite en effet à servir la messe qu'à y assister seulement. Le servant ne coopère-t-il pas d'une façon plus spéciale que les autres assistants à l'oblation du sacrifice? ne tient-il pas auprès du célébrant la place de tous les assistants?

Aussi est-ce avec raison que saint Bonaventure vante l'excellence de cette fonction : « Remplissez avec joie, dit-il, l'office de servant de messe. C'est un office analogue à celui que remplissent les anges : en quelque endroit que se trouve leur Dieu, ils le servent en effet avec la plus grande dévotion.

« Nombreux sont les avantages dont cette fonction devient pour vous la source. Vous faites d'abord une action sainte par elle-même ; puis vous exercez la charité en édifiant le prochain ; en troisième lieu vous faites un acte de dévotion, puisque vous vous tenez proche de Dieu ; enfin vous vous associez aux anges pour servir avec eux notre Dieu présent sur l'autel. Et ce n'est pas seulement à la prière du prêtre, dont vous êtes le servant, que vous avez un droit spécial, mais à la prière aussi de tous les assistants dont vous tenez la place, et, j'ose dire, à la prière de l'Eglise répandue dans tout l'univers. Vous êtes en effet le représentant de tous les fidèles qui, s'ils le pouvaient, viendraient avec une immense gratitude servir leur Dieu qui descend du ciel[1]. »

---

1. De Inform. Novit., II, 11.

Si telle est l'utilité de cette fonction, comment concevoir la négligence, la tiédeur de ceux qui, pour s'y soustraire, imaginent de vaines raisons?

J'ai connu des religieux possédant quelques connaissances littéraires et appelés bientôt à recevoir les ordres, qui rougissaient de revêtir un surplis pour servir la messe ; et je ne pouvais me défendre de les plaindre, de déplorer leur peu d'esprit surnaturel. Quel aveuglement de décliner un ministère qui est celui des anges, et d'accepter volontiers des charges beaucoup moins nobles, la charge de lecteur, par exemple, ou celle d'argumentateur. Comme si répondre au prêtre à l'autel était chose moins convenable que répondre durant un cours à l'interrogatoire d'un maître ! comme si changer de place le missel, offrir les burettes, était chose plus déshonorante que servir à table ! Ceux qui ont ces sentiments me paraissent indignes des ordres sacrés auxquels ils aspirent ; ils démontrent suffisamment qu'en cultivant l'étude, c'était leur orgueil surtout qu'ils cultivaient; et, au lieu de la sagesse qui édifie, ils ont simplement acquis une facilité de parole qui les enfle. Il est probable qu'ils n'ont pas lu ce qu'on rapporte de saint Thomas d'Aquin. Prêtre déjà, déjà docteur de grand renom et entouré de considération par tous ses contemporains, il assistait tous les jours, après être descendu de l'autel, à une autre messe, et cette messe, il tenait à honneur de la servir lui-même.

Gardez-vous donc d'imiter le dédain de ces insensés; mais plutôt saisissez avec empressement toutes les occasions de vous associer au ministère des anges qui entourent l'autel. « Et, selon

la parole de saint Bernard, acceptez l'invitation qu'on vous fait de servir la messe avec la même joie que si vous voyiez le Pain des anges descendre pour vous du ciel. Que si l'on tente au contraire de vous ravir cette fonction, résistez comme vous le feriez si l'on voulait, à un moment où vous mourez de faim, vous enlever le pain que vous portez à votre bouche [1]. »

Assistez au saint sacrifice avec une grande dévotion, avec une véritable ferveur, avec un profond respect. Ce sacrifice est le même, en effet, que celui que le Christ offrit à Dieu son Père sur l'autel de la croix. Vous avez sous les yeux le Dieu devant qui et au seul nom de qui tout fléchit le genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

A vos côtés, vous avez les anges qui, pour louer et honorer leur Dieu, sont descendus du ciel avec un joyeux empressement. Combien respectueuse doit être votre attitude, et avec quel soin vous devez écarter tout ce qui pourrait troubler votre attention et refroidir votre dévotion !

Puis n'êtes-vous pas l'associé du prêtre pour offrir à Dieu ce sacrifice non sanglant, et ne solliciterez-vous pas alors de Dieu des bienfaits nombreux d'ordre temporel et d'ordre spirituel ? Eh bien, concevez-vous un sacrifice offert au Roi des rois d'une façon irrespectueuse ? Concevez-vous la demande de biens indispensables à la vie présente et à la vie future présentée à Dieu avec tiédeur ?

---

1. Bern., In quadam doctrina.

Le respect vous fait donc une loi d'éloigner, durant le saint sacrifice, toute pensée qui n'est pas pour Dieu, de ne pas prononcer une seule parole, de ne pas regarder de tous côtés, mais plutôt d'avoir les yeux ou baissés ou pieusement fixés sur l'autel, de ne pas tousser bruyamment, de ne pas vous agiter d'une manière inconvenante. Le respect consistera aussi pour vous à fléchir le genou quand il faut le faire, à vous lever et à vous tenir debout quand la rubrique l'ordonne; en un mot, à vous conformer à toutes les règles générales de l'Eglise et aux règles particulières à votre Ordre.

Pour combattre les distractions et pour exciter en vous la ferveur, faites un choix parmi les méthodes que nous allons décrire, et cherchez un aliment pour votre piété tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre de ces méthodes.

Vous pourrez, si vous le voulez, entrer dans les sentiments que rappelle chaque partie de la messe. A l'introït, par exemple, vous vous associerez aux désirs des patriarches attendant dans les limbes la venue du Messie. Par l'invocation neuf fois répétée du Kyrie eleison, vous vous adresserez en suppliant à la sainte Trinité. Au Gloria, vous vous unirez aux anges chantant la naissance du Christ et annonçant aux hommes le règne de la paix. Et ainsi des autres parties de la messe, selon l'explication qu'on trouve dans tous les manuels de piété.

Si cette méthode vous paraît trop compliquée et peu faite pour soutenir votre attention, rappelez-vous que la messe peut être utilement divisée en quatre parties.

La première, qui va jusqu'à l'offertoire, est composée des prières préparatoires, de l'épître, de l'évangile et du Credo. Ecoutez-la attentivement, et lors même que vous ne seriez pas servant de messe, répondez néanmoins au prêtre, à voix basse, quand il est nécessaire de le faire.

Dans la seconde partie, qui s'étend de l'offertoire à la consécration, songez que les anges en ce moment descendent du ciel, semblables à des courtisans qui accourent pour faire cortège à leur roi ; et, en présence de ces princes du ciel, vous, pauvre ver de terre, demeurez dans un tremblement respectueux.

Durant la troisième partie, c'est-à-dire depuis la consécration jusqu'à la communion, offrez à Dieu le Père ce sacrifice adorable ; demandez, pour vous et pour ceux que vous aimez, toutes les grâces qui vous sont nécessaires, et épanchez votre cœur en présence de votre Créateur.

Dans la quatrième partie, qui s'étend de la communion à la fin de la messe, demandez à Dieu de vous purifier de tous vos péchés et de donner à votre âme la parure de toutes les vertus ; puis dites à Jésus combien vous seriez heureux de le recevoir si cela vous était possible.

Enfin, durant ces quatre parties de la messe, méditez, si vous le voulez, une des scènes de la Passion de Notre-Seigneur ; ou encore, pendant que le prêtre prie tout bas, récitez attentivement quelques prières vocales.

En un mot, suivez les inspirations de la grâce. Que vous adoptiez, en effet, telle méthode plutôt que telle autre, voilà qui importe peu ; l'essentiel est que vous luttiez énergiquement contre

les distractions et la tiédeur qui vous raviraient, sinon tout le fruit, du moins la majeure partie du fruit de la messe, et vous laisseraient, au sortir du plus magnifique des banquets, souffrant encore de la faim et encore torturé par la soif.

CHAPITRE X

De l'amour de la cellule.

Quand vous avez assisté à la messe, qui, le plus souvent, suit immédiatement l'oraison, si la nécessité ou la charité ne vous font une loi de vous rendre ailleurs, vous gagnerez avec empressement votre cellule. Cette cellule, vous l'aimerez comme la plus agréable des amies, comme la plus chère des épouses, et vous vous garderez de la quitter sans motif sérieux.

Les Pères ont dit des choses admirables concernant la cellule ; pour vous faire entrer sous ce rapport dans leurs sentiments, je veux citer quelques pages extraites de leurs œuvres. Écoutez d'abord saint Bernard : « Le ciel et la cellule sont des demeures qui se ressemblent fort. Il y a entre ces mots une analogie grammaticale qui est évidente ; non moins évidente l'analogie de leur destination. Ce que l'on fait au ciel, on le fait dans la cellule ; et quoi donc ? On converse avec Dieu, on jouit de Dieu. C'est qu'en effet nombreuses sont les âmes qui quittent la cellule pour monter au ciel ; fort rares au contraire celles qui la quittent pour tomber en enfer. Il est inouï qu'un religieux qui a aimé sa cellule ne meure pas de la mort des prédestinés. »

Des nombreuses pages où Thomas a Kempis a vanté l'amour de la cellule, j'extrais seulement les quelques lignes qui suivent : « Il est impossible d'énumérer tous les avantages de la cellule, et impossible aussi de dire quels périls attendent ceux qui la quittent volontairement. Savoir garder sa cellule, c'est savoir garder sa langue ; c'est demeurer sourd à toutes les médisances, fermer les yeux à toutes les vanités. Celui qui garde bien sa cellule est toujours occupé à lire, à prier, à gémir, à méditer, à écrire, à faire quelque autre action méritoire. Celui qui garde bien sa cellule est un concitoyen des anges et un ami de Dieu ; il pénètre les secrets divins, il contemple les choses éternelles, il demeure vainqueur des tentations, il est plein de dédain pour le monde, il ignore les soucis, il goûte une paix complète, il vit dans une oraison continue, et a la main sur son imagination pour prévenir tous ses écarts. Vivez comme si vous étiez seul au monde avec Dieu, et votre cœur jouira d'une paix absolue. L'ange n'a pas trouvé Marie hors de chez elle, s'entretenant avec les créatures ; il l'a trouvée dans sa chambre, conversant avec Dieu. Si vous êtes désireux d'apprendre les secrets de Dieu, tenez-vous donc éloigné des hommes. Faites comme Moïse, qui, s'éloignant de la foule, demeura seul avec Dieu sur la montagne, et mérita ainsi que Dieu lui confiât sa loi[1]. »

Obligé de me restreindre, puis-je cependant

---

1. De Disc. claust., 7.

ne pas citer ces magnifiques paroles de saint Ambroise? « Jamais, écrivait-il à Sabinus, je ne suis moins seul que quand je parais être seul, ni moins oisif que quand il semble que je sois oisif. Alors j'appelle à mon gré qui je veux, je converse avec ceux que j'aime, je donne la réplique à ceux dont j'estime le talent, sans être ni gêné ni dérangé par quelque importun. C'est à toi surtout que je m'adresse alors, c'est avec toi que je discute la sainte Écriture, et nos discussions deviennent interminables. Marie était seule, et elle s'entretenait néanmoins avec l'ange. Elle était seule quand le Saint-Esprit descendit sur elle et quand la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre. Elle était seule, et cela ne l'empêcha pas de sauver le monde, de devenir la mère de celui qui devait nous racheter. Pierre était seul, et c'est dans sa solitude que lui fut révélé le mystère de la prédestination des gentils. Adam était seul, et il ne pécha pas, car il restait par son âme uni à Dieu. Lorsqu'une compagne lui fut adjointe, il ne sut pas rester attaché à la loi divine; et c'est pourquoi il se cachait pendant que Dieu se promenait dans le paradis terrestre. Eh bien, quand je parcours la sainte Écriture, Dieu se promène encore à mes côtés dans le paradis. » Quelques lignes plus bas, il ajoute: « Vous voyez donc avec évidence que, lorsque nous sommes seuls, il nous est facile de nous élever jusqu'à Dieu, de lui ouvrir notre cœur, de dépouiller en sa présence tout sentiment mauvais. Adam était seul quand il fut placé dans le paradis terrestre; il était seul aussi quand il fut créé à l'image de Dieu; mais il n'était

plus seul quand il fut chassé du paradis. Nous aussi nous restons seuls pour que Dieu reste avec nous[1]. »

Si tel est le bonheur qui nous attend dans notre cellule, et si c'est elle qui doit nous procurer tous ces avantages, que dire de l'aveuglement d'un homme qui par vocation devrait vivre d'une vie spirituelle, et qui échange tout ce bonheur contre les distractions de la place publique, et le perd dans la dissipation de visites dont il pourrait très bien se dispenser?

Voici sur ce sujet quelques conseils que vous aurez intérêt à mettre en pratique. Acceptez la cellule que votre supérieur vous assigne, et habitez-la sans vous inquiéter de l'endroit du monastère où elle est située, sans vous mettre en peine des dimensions qu'elle possède, de la façon dont elle est éclairée, non plus que des autres avantages qu'elle offre. Elle est en effet le tombeau où vous devez demeurer enseveli et mort au monde jusqu'à ce que brille pour vous l'aurore de la vie immortelle; or un mort s'inquiète-t-il de la beauté ou de la dimension de son tombeau? D'ailleurs, après un séjour de deux mois dans la cellule la plus spacieuse et la plus heureusement située, vous seriez absolument blasé sur tous ces avantages; vous ne les apercevriez même plus. L'édification de vos frères, l'esprit de pauvreté, le désir de la paix avec tous, autant de motifs encore d'accepter la première cellule venue, sans tenir compte des avantages qu'elle

---

1. Epist. ad Sabin.

peut vous offrir. Et dans la cellule qui vous aura été assignée, qu'il n'y ait place pour rien de superflu, pour aucun objet rare, pour aucun meuble de prix. Ne tolérez qu'un ameublement réduit au strict nécessaire, tel qu'on le trouve chez les pauvres : pauvre le lit, pauvre la chaise où vous vous asseyez, pauvre la lampe qui vous éclaire ; une table suffisante pour porter vos livres, mais nue et sans tapis ; en fait de livres, ceux-là seulement qui vous sont indispensables ; un crucifix et une image de la sainte Vierge, convenables, mais sans valeur. Quant aux vins, aux gâteaux et autres friandises, quant aux pendules artistiques, aux tableaux de valeur, aux sièges inutiles et aux autres choses superflues qui ressembleraient à un sacrifice fait à la vanité ou à la curiosité, que tout cela soit sévèrement banni de la cellule d'un serviteur de Dieu.

Quand votre cellule sera bien ainsi celle d'un homme pauvre et dédaigneux des vanités du siècle, accoutumez-vous à y demeurer. On l'a dit en effet avec raison : « La cellule est douce, si l'on continue à y demeurer ; elle devient ennuyeuse si on la garde mal. Si, dès le commencement de votre conversion, vous gardez la vôtre avec fidélité, elle sera dans la suite votre meilleure amie et votre plus douce consolation[1]. » Contraignez-vous donc à y demeurer ; et usez, pour faire taire vos répugnances, d'une pieuse industrie. Dites-vous : « Pourquoi quitterais-je en ce moment ma cellule sans raison ? Que puis-

1. Imitat., XX.

je rencontrer en dehors d'elle, que distractions, paroles oiseuses et contraires à la charité, à tout le moins perte sèche de temps et dissipation dangereuse? Je veux n'en pas sortir avant une ou deux heures si l'obéissance ne m'y oblige. Je veux, comme disait Job, « dans ce petit nid que je me suis fait, mourir à ma volonté propre et à ma légèreté, et multiplier mes jours comme le palmier[1]. » Que de mérites j'acquiers en restant ainsi chez moi et en me tenant éloigné de toutes les vanités du monde! » Ces pensées vous feront une douce violence pour vous retenir dans votre cellule. Et, si elles ne vous suffisaient pas à le faire, reprochez-vous votre aveuglement et tremblez sur les conséquences qu'il peut avoir. Comme le conseille saint Dorothée, profitez alors de cette tentation pour ouvrir les yeux sur votre état, et voir quel est le sentiment répréhensible qui vous pousse à sortir.

Un religieux demandait à un vieillard pourquoi il éprouvait tant de répugnance à demeurer dans sa cellule: « Parce que, lui répondit le vieillard, vous ne songez pas assez aux joies ou aux tourments de la vie future. Si vous creusiez ce sujet par de fréquentes méditations, votre cellule fût-elle le plus misérable des réduits, vous ne souhaiteriez pas d'en sortir. »

Vous n'aurez de goût à demeurer dans votre cellule, et vous n'aimerez à rester en face de vous-même qu'à la condition de vous occuper

---

1. « In hoc nidulo meo moriar, sicut palma multiplicabo dies meos. » (Job., XXIX, 18.)

utilement et de n'être ni oisif, ni désœuvré, ni somnolent. Vous prierez, vous chanterez, vous vous acquitterez de vos divers exercices de piété. Ou bien vous lirez des ouvrages de spiritualité, la vie des saints, l'histoire ecclésiastique. Puis vous étudierez la théologie, l'Écriture sainte, les saints Pères surtout, pour conserver vos connaissances acquises ou les perfectionner. Ou encore vous écrirez, vous corrigerez les pages que vous avez composées, vous copierez au besoin les écrits des autres, ou vous en ferez des résumés.

Voilà des occupations qui cadrent bien avec la vie religieuse. Lorsque l'une d'entre elles vous aura absorbé durant un temps raisonnable, vous l'interromprez, pour la reprendre ensuite; vous vous délasserez d'un travail par un autre travail. De la sorte, les heures que vous passerez dans votre cellule ne seront pas seulement des heures utilement occupées, mais aussi des heures pour vous pleines de douceur et de charme.

Mais l'exagération est ici à éviter, comme en toute autre matière. Vous souvenant que vous n'êtes pas destiné par vocation à une vie d'études seulement, mais aussi aux labeurs de la vie active dans la mesure où l'obéissance vous les imposera, vous aimerez donc votre cellule, mais sans trop d'attache pour la tranquillité que vous y goûtez, et vous vous tiendrez prêt à la quitter au premier appel de la charité ou de l'obéissance. L'amour de la cellule ne doit pas en effet avoir cet étrange résultat de stériliser votre vie, et de vous soustraire au devoir: il doit vous empêcher de faillir à votre vocation, et vous préserver de

tout engouement pour les distractions et les vaines curiosités du monde.

C'est à la cellule ainsi aimée, c'est à la vie de cellule ainsi fécondée par le travail et l'oraison que s'appliquent les magnifiques éloges de saint Basile et de saint Laurent Justinien. Vous aurez plaisir à les lire. « O cellule, s'écriait saint Basile, ô retraite toute spirituelle ! c'est toi qui rends humble le superbe, et qui de l'homme sensuel sais faire un homme mortifié ; c'est toi qui transformes la colère en douceur, et l'indifférence glaciale en ardent amour. Tu sais mettre un frein à la langue malveillante, et ceindre de chasteté les reins du luxurieux ; tu ramènes les esprits légers à la gravité ; tu arrêtes, sur les lèvres de celui qui aime la plaisanterie, toute bouffonnerie déplacée, et tu apprends à ceux qui s'épanchaient en un flux de paroles à se renfermer dans un silence absolu. L'énergie qui ne recule ni devant les jeûnes ni devant les veilles, c'est toi qui la conserves dans toute sa perfection ; la simplicité qui a horreur de toute fraude et de toute duplicité, c'est à ton école qu'on l'apprend. Tu replaces sous le joug du Christ ceux qui s'étaient éloignés de lui, et tu fais refleurir la pureté dans les cœurs dépravés. Tu as le secret d'élever les âmes jusqu'au sommet de la perfection, de les porter au faîte d'une sainteté consommée. Tu formes l'homme intègre, loyal, toujours égal à lui-même. Tu es le miroir qui renvoie à l'âme attentive son image et lui révèle les lacunes qu'elle doit combler, les écarts qu'elle doit redresser, les difformités qu'elle doit corriger. Tu es la chambre nuptiale où cette âme reçoit du Saint-

Esprit l'anneau des fiançailles et engage joyeusement sa foi à son céleste époux. Comme tu es aimée de ceux qui ont le cœur droit! Combien malheureux ceux qui te fuient, pauvres aveugles que n'éclaire plus le soleil de la vérité, et qui ne savent plus où poser le pied[1]! »

Écoutez maintenant saint Laurent Justinien: « En faisant l'éloge de la cellule, il faut se résoudre à rester toujours au-dessous de la vérité, à ne pouvoir énumérer tous les biens qu'elle procure, tous les maux qu'elle fait éviter. La cellule est le lit de repos de l'épouse, la gardienne des vertus, un port aux eaux tranquilles, le séjour préféré de la paix; elle est le remède du vice, le lieu tout désigné pour la contemplation, une chambre nuptiale, un jardin fertile, un paradis de délices, la porte du ciel, l'école de la science, le tribunal où siège la conscience, la maîtresse qui enseigne le silence, l'échelle spirituelle dont le sommet touche le ciel. Si vous l'aimez, et si vous n'y demeurez pas inoccupé, vous échapperez aux contestations, vous ne connaîtrez pas la haine, vous ne vous livrerez pas à la médisance, vous ne ferez aucun jugement téméraire, vous aurez l'oisiveté en horreur et vous ne redouterez pas la mort. Soldats du Christ qui vous êtes consacrés à Dieu et que l'amour des choses célestes a conduits dans la solitude, je vous en conjure, aimez votre cellule, demeurez dans votre cellule, tenez-la étroitement embrassée, ne

1. De laudibus eremi.

consentez à la quitter que si une raison sérieuse, raison de santé ou raison de charité, vous oblige à le faire : c'est là que vous attendent les délices de l'esprit et les consolations intérieures. S'il vous arrive d'en sortir, rentrez-y le plus tôt possible : un séjour trop prolongé au dehors ne peut que vous être préjudiciable. Rentrez-y dès que vous aurez rempli la fonction extérieure dont vous étiez chargé, ou bien dès que vous aurez pris les soins que réclamait votre santé. Si votre corps est exténué de fatigue, si votre âme est harcelée par des tentations importunes, et si elle succombe sous le poids de la tribulation, c'est dans votre cellule, je vous l'affirme, que vous trouverez la paix et le repos dont vous avez besoin[1]. »

Quitter votre cellule sans raison, c'est donc renoncer à tous ces biens. Attendez-vous à ne rapporter du dehors qu'aridités, distractions, dissipations. Je vous mets au défi de trouver un homme qui, au souci de sa perfection, n'allie pas l'amour de sa cellule, l'amour du silence, l'amour de la retraite. Si vous sortez sans nécessité, si l'on vous rencontre dans des maisons, dans des rues, sur les places publiques où vous n'avez que faire, et où vous ne cherchez certes pas un aliment à votre amour de Dieu, mais bien plutôt un aliment à votre curiosité ; si vous dépensez votre temps en visites inutiles et en conversations frivoles, jamais vous ne deviendrez un homme spirituel, et jamais vous ne monterez vers les

---

1. De vita solit., XII.

sommets de la sainteté. Vous ne récolterez la pureté que là seulement où elle peut germer : je veux dire dans votre cellule. Vous ne rencontrerez la paix que dans le seul endroit où elle puisse s'épanouir, dans le seul endroit où les bruits, les agitations du dehors ne trouvent pas d'écho : j'ai nommé encore votre cellule.

CHAPITRE XI

L'étude.

Dans votre cellule, vous éviterez l'oisiveté, qui est l'ennemie de toutes les vertus. Si nous vous exhortons à demeurer dans votre cellule, nous ne vous demandons pas d'y rester oisif et désœuvré ; nous voulons au contraire que vous y soyez plus occupé, plus actif que si vous viviez au dehors. « Ce n'est pas par l'oisiveté, dit saint Ambroise, et ce n'est pas par le sommeil qu'on achète le succès. Le sommeil est la suspension de toute activité. L'oisiveté ne récolte pas, elle dépense. C'est son indolence qui fit perdre à Esaü la bénédiction de son père : il trouva plus commode d'acheter un plat tout préparé que de le préparer lui-même. C'est son activité, au contraire, qui valut à Jacob la bénédiction de son père et de sa mère[1]. »

Nous avons dit plus haut quels sont les travaux auxquels nous devons nous livrer dans notre cellule ; mais il en est un dont je dois parler ici plus spécialement : c'est l'étude.

On sait en effet que nos plus jeunes religieux,

---

1. Epist. 42.

après avoir assisté à la messe, se retirent dans leur cellule pour y étudier. Ceux d'entre nous qui sont prêtres doivent aussi, s'ils n'en sont empêchés par leur ministère ou par la récitation du bréviaire, donner à l'étude le temps qu'ils passent dans leur cellule, afin d'être à la hauteur de leurs fonctions, qui exigent des connaissances si nombreuses.

Lorsque vous commencez une étude, rectifiez votre intention, et tenez votre regard toujours fixé sur le but élevé que la science doit sans cesse viser. N'étudiez pas pour briller aux yeux des hommes, pour mériter le nom de maître ou d'érudit, pour être réputé un grand savant, pour occuper les premières places et les plus belles chaires, pour conquérir des dignités ecclésiastiques : tout cela n'est que vanité. N'étudiez pas pour satisfaire votre désir de savoir, pour apprendre des choses nouvelles et subtiles, pour orner votre intelligence de belles connaissances : tout cela n'est que curiosité. Étudiez pour plaire à Dieu, pour faire sa volonté, pour accomplir la loi de l'obéissance, pour connaître Dieu plus parfaitement, pour l'aimer plus ardemment, pour le servir avec plus d'empressement, pour devenir un digne ministre de l'Évangile, pour être en mesure d'agir sur les âmes rachetées par le sang du Christ, sur les plus ignorantes principalement, sur celles qui ont le plus besoin d'être instruites, et pour les mener à Dieu par le chemin d'une vie chrétienne. Il n'est pas de vêtement qu'une tache ne dépare ; mais sur un vêtement tissé d'une soie précieuse ou d'un lin éblouissant de blancheur, une tache blesse davan-

tage le regard. De même, dans tout acte humain, une intention peu droite est toujours blâmable; mais s'agit-il de l'étude, le blâme doit revêtir une sévérité toute particulière.

Job a bien mis en lumière, me semble-t-il, tout le danger qui attend le vaniteux dans ses études : « Son pain sera changé dans son sein en un fiel d'aspic. Alors il regrettera les richesses qu'il avait dévorées, et Dieu les arrachera de force de ses entrailles[1]. » La science est le pain dont nous nourrissons notre esprit. Elle ressemble à un vomissement, lorsqu'elle sort d'un cœur orgueilleux et aride pour se répandre sans profit sur un auditoire. Elle est arrachée par Dieu des entrailles du vaniteux, lorsque Dieu laisse sans récompense un travail qui lui déplaît.

Quant à l'étude entreprise, non plus par vanité, mais par curiosité, Hugues de Saint-Victor la déclare stérile, nuisible même : « Je vous affirme, dit-il, qu'une telle étude demeure infructueuse; j'ose même dire qu'elle est fort dangereuse. Elle n'apporte en effet aucune lumière à l'esprit; de plus elle le frappe d'aveuglement, elle empêche la vérité d'arriver jusqu'à lui, puis elle s'empare du cœur de l'homme et le fait sortir en quelque sorte hors de lui-même : pendant qu'il est ainsi attentif à mille choses du dehors, il perd l'habitude de regarder ce qui se passe chez lui[2]. »

---

1. « Panis ejus in utero ipsius vertetur in fel aspidum intrinsecus. Divitias quas devoraverit evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus. » (Job., xx, 14-15.)

2. De vanit. mundi.

Appuyé sur ces témoignages dont l'autorité me paraît irrécusable, je demande s'il ne serait pas absurde d'orienter nos études du côté de la vanité, de la curiosité, ou vers quelque autre but moins honorable encore. Je demande s'il ne serait pas absurde de faire de la science, ce puissant instrument de vertu, une cause de ruine pour la vertu. Vous cherchez dans la science un triomphe pour votre vanité? Vous ne l'obtiendrez pas, parce que Dieu abaisse ceux qui s'élèvent, et parce qu'il refoule dans l'ombre, à l'aide de quelque grande humiliation, ceux qui veulent paraître au dehors. Vous voulez donner satisfaction à votre curiosité, à un désir exagéré de savoir? D'abord ce désir de la science pour la science est répréhensible; puis il est un obstacle à la science qui est doublée de sagesse, à la science qui possède une action sur la volonté! Que la science soit donc toujours pour vous une recherche de Dieu ; et, en poursuivant la conquête de la vérité, cherchez à plaire à Dieu, et non à un monde insensé.

Si vous apportez dans vos études cette rectitude parfaite d'intention, vous n'aurez aucune peine à allier en vous la science et la piété, ces deux sœurs que vous devez aimer, mais d'un amour inégal. C'est d'ailleurs une alliance qui s'impose ; car la science sans la vertu est bien peu de chose, et elle est bien impuissante ; et la vertu, chez vous qui avez la mission d'enseigner, n'a sa perfection que si la science l'accompagne. Que la science ne se sépare donc jamais en vous de la vertu et de la sainteté, et vous prêcherez par l'exemple plus encore que par les paroles.

Que la vertu n'aille jamais en vous sans la science, et vous ne risquerez pas d'égarer les autres en voulant leur montrer le chemin.

J'ai dit que vous ne deviez pas à ces deux sœurs un égal amour. C'est qu'en effet la vertu est la fin que la science doit se proposer ; à ce titre, elle doit tenir, dans vos affections et dans vos préoccupations, la première place. Aussi jamais l'étude ne vous dispensera d'un acte de vertu, et jamais elle ne vous autorisera à abréger le temps que vous devez donner à l'oraison, à la lecture spirituelle, à tout ce qui se rapporte au service de Dieu. Les actes de vertu font de vous un saint : l'application à l'étude fait de vous un savant. S'il est préférable d'exceller en vertu plutôt qu'en science, ne commettez pas la sottise d'opter pour celle des deux choses qui a le moins de valeur. L'étude n'est qu'un moyen d'arriver au terme ; insensé seriez-vous d'oublier pour elle le terme lui-même, je veux dire la perfection. Si après de nombreuses années d'études vous êtes devenu un grand savant, mais n'avez réalisé aucun progrès dans la vertu et l'humilité, oh ! comme je vous estime peu sage ! comme je vous vois faible ! Et que de reproches vous méritez pour avoir dépensé vos forces vives avec des courtisanes, et délaissé une épouse qui méritait tout votre amour ! Ce sont les sciences humaines, quand elles vous détournent de la vertu, que je flétris du nom de courtisanes, et c'est à la vertu que je donne le nom d'épouse. Infortuné qui avez dédaigné celle qui devait être pour vous un sujet de gloire, pour aller à une science qui, ayant divorcé d'avec la vertu, dévore

en pure perte toutes vos énergies, et empoisonne toute votre activité du venin de la vaine gloire! « Infortuné, qui n'avez pas voulu vous instruire pour faire le bien! Vous avez médité dans votre lit l'iniquité; vous vous êtes opiniâtré dans toutes les voies mauvaises, et vous n'avez eu pour le mal aucune haine[1]. » N'est-ce pas méditer l'iniquité que d'étudier les œuvres de Dieu, non par amour de la vérité, mais par vanité? N'est-ce pas s'opiniâtrer dans une mauvaise voie que d'orienter ses études dans une direction tout autre que celle du service de Dieu? N'est-ce pas adhérer au mal que de s'enorgueillir de sa science et de transformer une chose appelée à nous rendre plus humbles en un instrument de vanité criminelle? Si vous voulez que la science ne soit pas pour vous un sujet de condamnation, si vous voulez qu'elle ne vous rende pas plus pauvre et plus misérable, il faut donc l'allier en vous à une solide vertu; il faut qu'en cherchant à l'acquérir vous cherchiez surtout à devenir meilleur, et il faut que, dans la mesure où elle grandira, votre pureté d'âme aussi grandisse.

Si vous avez dépassé l'âge où l'on apprend encore dans les écoles, ne lisez et étudiez que des choses utiles, appropriées à votre état. Si vous êtes appelé à enseigner, attachez-vous à mettre en lumière aux yeux de vos élèves les leçons de la tradition. Si vous êtes encore sur les bancs

---

1. « Noluit intelligere ut bene ageret. Iniquitatem meditatus est in cubili suo; astitit omni viæ non bonæ, malitiam autem non odivit. » (Ps. xxxv, 4 et 5.)

de l'école, ayez pour vos maîtres une profonde vénération, efforcez-vous de vous bien assimiler leurs leçons, et ne vous éloignez pas, dans vos études, du programme qu'ils vous ont tracé. Il serait ridicule à vous de vouloir être maître avant d'avoir été élève, de ne consulter, dans le choix de vos études, que le caprice, et de vous insurger contre l'enseignement qui vous est donné. Le mot d'élève éveille l'idée de quelqu'un qui reçoit des leçons. Mais si les leçons de vos maîtres ne rencontrent de votre part que dédain ou résistance, et si, dans la recherche de la vérité, vous suivez une méthode opposée à la leur, peut-on vraiment vous appeler du nom d'élève?

Lorsque deux de vos maîtres soutiennent, chose assez fréquente d'ailleurs en matière théologique, des opinions opposées, accueillez avec respect chacune de ces opinions, pénétrez-vous des raisons qu'on allègue pour les justifier, et, l'occasion se présentant, soyez en mesure de les exposer et de les soutenir toutes deux. Dans les matières qui échappent à une démonstration rigoureuse et qui laissent la porte ouverte au doute, c'est le fait d'un ignorant ou d'un demi-savant de s'attacher opiniâtrément à une opinion, et d'être aveugle aux raisons qui militent en faveur de l'opinion contraire. Car lorsqu'une opinion n'est que probable et laisse place à un certain doute, vous ne possédez pas la note juste si votre conviction a toute la fermeté, toute la solidité que communiquent d'ordinaire les démonstrations véritables. Parce qu'un enfant ne parvient pas à briser la lisière qui le tient captif,

vous ne dites pas pour cela qu'il est retenu par une chaîne de fer, vous concluez simplement qu'il est bien faible encore ; de même, si une raison qui n'est que probable vous impressionne au point que vous ne puissiez lui échapper, c'est un résultat qu'il faut attribuer à votre faiblesse intellectuelle, et nullement à l'évidence de la démonstration.

La durée du temps qu'il vous faut consacrer à l'étude est déterminée par l'ordre de vos supérieurs et par la coutume : n'en dérobez pas une parcelle. Puis, quand le moment de vous mettre au travail est venu, adressez-vous à Celui qui est appelé le Dieu des sciences, à Celui qui, selon la parole du Psalmiste, prépare lui-même nos pensées[1], et demandez la grâce, la lumière dont votre intelligence a besoin pour mener son étude avec humilité. Saint Thomas d'Aquin ne commençait jamais une étude avant d'avoir prié, et telle fut la pratique constante de tous les hommes spirituels. A leur exemple, faites toujours précéder votre étude d'une prière. Tenez pour certain que rien n'est plus agréable à Dieu qu'un travail entrepris par l'obéissance et dans le désir d'être utile aux âmes ; donnez donc à ce travail tous vos soins.

Efforcez-vous de vous bien pénétrer des vérités que vos maîtres vous ont enseignées, et de celles que vous avez découvertes vous-même. Pour cela, creusez les principaux chefs de preuves, ramenez-les à leurs principes, et redites-les jusqu'à ce

---

1. Ps. CXL, 5.

qu'ils se soient bien gravés dans votre mémoire. Étudiez aussi les objections qu'on pourrait opposer à votre thèse, et cherchez-en la solution. Enfin méditez beaucoup, et écrivez peu. On a imprimé en effet tant d'excellents ouvrages, ces ouvrages sont aujourd'hui si répandus, on les trouve si facilement, que des étudiants perdraient vraiment leur temps et leur peine à écrire.

Entretenez-vous intérieurement des vérités dont la lecture, la méditation personnelle ou les leçons du maître vous ont mis en possession. Et même, si votre pureté de conscience vous autorise à en user vis-à-vis de Dieu avec une certaine familiarité, prenez pour interlocuteur ce Dieu qui aime à écouter ses fils balbutier, et établissez-le en quelque façon juge de la question.

Je sais que telle est la pratique de quelques jeunes gens pieux et vertueux de notre Compagnie ; et ce n'est pas une simplicité dont il faille rire, c'est une familiarité fort légitime et qui mérite toute notre estime. Je ne me hasarderais pas à faire un tel éloge de cette méthode, si elle n'avait été pratiquée par une des plus grandes lumières de l'Église, par saint Augustin. Très souvent en effet, comme on peut s'en convaincre en lisant ses ouvrages, il recherchait la vérité en conversant avec Dieu, en l'interrogeant, en lui arrachant à force de prières une réponse à ses questions. Dans un chapitre de ses *Confessions*, par exemple[1], recherchant quelle est la nature du temps, il s'exprimait ainsi : « Mon esprit

1. Lib. II, cap. XXI.

brûle de connaître cette énigme profonde. Je vous en conjure, Seigneur mon Dieu, mon bon Père, je vous en conjure au nom du Christ, rendez-vous à mes désirs, laissez-moi pénétrer dans les replis de cette question qui se pose si souvent à moi et dont le mystère est si profond. A qui m'adresser? A quel autre confesser plus utilement mon ignorance qu'à vous, ô mon Dieu, qui ne désapprouvez pas l'ardeur que j'apporte à l'étude de vos Écritures? Donnez-moi de connaître cette vérité que je poursuis. C'est une porte fermée, et tous mes efforts pour entrer resteront vains, si vous ne m'ouvrez vous-même. Au nom du Christ, au nom du Saint des saints, que personne ne me trouble. Je crois, « et ma « foi inspire ma parole[1] »; j'espère, et je ne vis que de l'espérance de contempler les délices du Seigneur. « Et vous avez fait mes jours périssa- « bles, et ils passent[2]. » Et comment? Je l'ignore. Et nous avons sans cesse à la bouche ces mots: époque et temps. Combien de temps, disons-nous, a-t-il mis à ce discours, à cette œuvre? Qu'il y a longtemps que je n'ai vu cela! Et cette syllabe longue est le double de cette brève. Nous parlons, et on nous parle tous les jours ainsi; nous comprenons, et nous sommes compris. Rien de plus clair et de plus usité; rien en même temps de plus caché, rien jusqu'ici de plus impénétrable. »

Si cette méthode est à votre portée, suivez-la,

---

1. Ps. CXX. 1.
2. Ps. XXXVIII, 6.

et considérez-vous comme favorisé d'un bienfait insigne de Dieu, d'un bienfait qui mérite toute votre reconnaissance.

Enfin, si vous êtes doué d'une intelligence remarquable, si votre supériorité s'accuse incontestable sur tous vos rivaux; si la science, s'alliant chez vous à un heureux caractère, vous mérite les sympathies de tous, grands et petits, le souvenir de votre néant ne s'impose alors à vous que plus impérieux, et il y aurait un très grand danger pour vous à déserter la voie de l'humilité. Etes-vous au contraire peu favorisé des dons de l'esprit, inhabile à manier la parole, coté, dans l'opinion, comme inférieur à tous vos compagnons d'étude, ou à la plupart d'entre eux : ne vous laissez pas pour cela dominer par la tristesse, et ne croyez pas que cette infériorité soit chose qu'il faille regretter. Cherchez plutôt à vous distinguer par votre pureté d'âme, par votre droiture de caractère, par votre entière résignation à la volonté de Dieu. Si vous réalisez ce programme, on n'aura aucune raison de vous estimer inférieur aux autres ou plus inutile qu'eux.

CHAPITRE XII

Du soin qu'on doit apporter aux emplois.

Vous n'êtes plus sur les bancs de l'école, vous êtes prêtre déjà et vous avez un ministère à exercer. Voilà l'unique cause qui vous autorise à sortir de votre cellule : c'est l'obéissance qui doit vous la faire quitter. Quelle que soit la fonction qui vous fut confiée, mettez donc tous vos soins à vous en bien acquitter. Mais si vous avez charge d'âmes, si vous êtes appelé à confesser ou à prêcher, c'est un redoublement de vigilance et de générosité que l'éminence d'une telle fonction vous impose. L'Eglise a besoin aujourd'hui d'ouvriers intègres qui aillent à l'encontre de ceux qui « cherchent leurs intérêts, et non ceux de Jésus-Christ[1] ».

Nombreux en effet, même parmi nous religieux, trop nombreux ceux qui, dans l'exercice de ces fonctions, ne songent qu'à leur réputation, à leur gloire, et n'ont nul souci de la gloire du Christ. Le Christ a besoin aujourd'hui de ministres au cœur loyal, lui gardant une fidélité

---

1. Philipp., II, 21.

inviolable, le consolant de la défection de tous ceux qui se passionnent pour le plaisir, pour les richesses, pour les honneurs, et qui n'apportent à leurs fonctions auprès des âmes que tiédeur, inattention, hâte irrespectueuse. Si leur fortune s'arrondit et si leur maison s'embellit, s'ils ont autour d'eux de nombreux domestiques, si leur table est bien servie, peu importe alors que les âmes périssent, peu importe que les pauvres meurent de faim et que le lieu saint soit d'une malpropreté répugnante ; ils estiment que tout est pour le mieux.

Je n'ai pas connu le siècle de saint Bernard, mais je constate avec douleur qu'on peut appliquer à notre siècle ces paroles qui seraient capables de toucher les pierres elles-mêmes, et de leur arracher des sanglots : « Chose à peine croyable, disait-il, ce sont ceux qu'on appelle du nom de chrétiens qui aujourd'hui persécutent le Christ. O mon Dieu, ce sont vos amis et vos proches qui vous ont entouré et se sont dressés contre vous. Il semble que le peuple chrétien tout entier, il semble que tous, petits et grands, soient entrés dans ce complot ; depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a plus chez ce peuple une place qui soit saine. Mais c'est de la tête qu'est venu le mal, c'est de ceux qui tiennent votre place et qui gouvernent en votre nom. Seigneur mon Dieu, se peut-il que les premiers à vous persécuter soient ceux qui occupent dans votre Eglise les premières places ! Maîtres de la citadelle de Sion et maîtres des remparts, ils promènent librement l'incendie par toute la ville. Leur façon de vivre devient pour votre peuple

une cause de ruine. Et plût au ciel que le mal ne dépassât pas ces limites ! Peut-être se trouverait-il des âmes qui, au lieu de les imiter, songeraient à observer les commandements, se souvenant que le Maître les a prémunies d'avance contre ce scandale quand il a dit : « Faites ce « qu'ils disent et ne regardez pas ce qu'ils font [1]. » Mais, hélas ! des degrés de la hiérarchie sacrée, on fait des occasions de honteuses spéculations, et l'on n'estime la piété que pour les profits qu'elle rapporte. On sait prendre le masque de la piété quand il s'agit d'obtenir charge d'âmes ; mais l'intérêt des âmes, mais leur salut, c'est de quoi l'on ne se préoccupe guère. Le Sauveur des âmes peut-il subir persécution qui lui soit plus douloureuse? Il y en a bien d'autres qui le maltraitent, et notre siècle compte certes de nombreux antechrists. Mais se voir persécuté pour les bienfaits dont il a été prodigue, et par les ministres à qui il a confié sa puissance, lui semble chose particulièrement cruelle. Voilà les atrocités dont le Christ est témoin ; cependant il garde le silence. Voilà le traitement qu'il subit, et rien ne trahit sa colère [2]. »

Vous mettre peu en peine du salut des âmes, aller à elles comme à regret lorsqu'elles négligent de vous appeler, demeurer inactif ou gaspiller votre temps dans des occupations frivoles, tout cela témoigne d'un amour bien faible pour

---

1. Matth., XXIII, 3.
2. Serm. I, In convers. S. Pauli.

le Christ et d'une connaissance bien imparfaite de la valeur des âmes, de la valeur du sang que le Christ a versé pour elles. Vous êtes apôtre par état et vous vous faites gloire d'être de la lignée des Apôtres ; mais, par votre négligence au service des âmes, par votre lenteur à courir après elles, vous n'êtes plus qu'un fils dégénéré de tels pères. Affranchis de tout désir humain, ils s'étaient faits, eux, comme saint Paul, « serviteurs de tous leurs frères, afin de les gagner tous à Jésus-Christ [1] ». Et vous, prenez garde de ressembler à un maître efféminé qui dispose d'abord toutes choses en vue de ses commodités et qui ensuite n'a plus à donner aux âmes qu'un temps fort restreint et quelques heures mal choisies. Pour mener à bien la guerre qu'il a entreprise, ce n'est pas de jeunes efféminés que le Christ a besoin : il lui faut des soldats vigoureux, braves, qui aillent à l'ennemi résolument et lui arrachent les âmes de force.

Le temps est venu pour l'Eglise d'user du conseil que les serviteurs de Benadad, roi de Syrie, donnaient à leur maître : « Voici ce que vous avez à faire : renvoyez tous les rois de votre armée et mettez à leur place vos principaux officiers ; reconstituez votre armée en comblant tous les vides que la guerre y a faits, en lui donnant autant de chevaux et autant de chariots qu'elle en avait auparavant ; et nous combattrons contre eux en rase campagne et vous verrez que nous

---

1. I Cor., IX, 19.

les vaincrons [1]. » Telles sont aussi les intentions de l'Eglise. Elle veut chasser de sa vaillante armée d'ecclésiastiques et de religieux ces rois efféminés qui veulent bien qu'on les serve, mais qui se refusent à servir ; et elle réserve leur place aux principaux officiers de l'armée, c'est-à-dire à des hommes énergiques et ne respirant que le zèle des âmes. Elle cherche des soldats qui puissent tenir la place des hommes apostoliques tombés au champ d'honneur, et qui, à l'exemple de ces derniers, sachent vaincre le démon et soumettre les âmes rachetées par le Christ au joug de la vertu. Si vous n'êtes pas un de ces soldats de l'Eglise primitive, qui luttaient vaillamment et et sans se lasser jamais ; si, au lieu d'entraîner de force les âmes vers le ciel, vous attendez qu'elles veuillent bien vous suivre, vous n'êtes pas fait pour ce genre de guerre.

Aussi, lorsque vous êtes appelé à recevoir une confession ou à faire le calme dans une conscience à l'aide d'un bon conseil, ou à exercer quelque autre fonction analogue d'apostolat, rendez-vous à cet appel avec empressement. Votre lenteur permettrait peut-être à l'âme qui vous attend de s'en aller, d'échapper au filet dans lequel vous voulez, pour son plus grand bien,

---

1. « Tu ergo verbum hoc fac : amove reges singulos de exercitu tuo, et pone principes pro eis, et instaura numerum militum qui ceciderunt de tuis, et equos secundum equos pristinos, et currus secundum currus quos antea habuisti, et pugnabimus contra eos in campestribus, et videbis quod obtinebimus illos. » (3 Reg., xx, 24, 25.)

l'enlacer. Les séculiers ont, en effet, tant de peine à se laisser prendre au filet qui doit les sauver! tandis qu'ils vont se jeter tête baissée et de gaîté de cœur dans tous les filets où ils doivent trouver la mort. Si l'oiseau s'est envolé et si c'est votre négligence qui en est cause, vous serez malmené comme mérite de l'être un serviteur négligent et maladroit.

Ne demandez jamais rien aux personnes qui vous confient la conduite de leur âme; ne leur demandez ni pour vous, ni pour votre famille religieuse, ni pour le monastère que vous habitez. On s'éloigne avec répugnance d'un ministre de l'Evangile qui, au lieu d'une noble passion pour les âmes, laisse percer une basse cupidité.

Que votre désintéressement effectif vous acquière donc le droit de dire à ceux que vous dirigez la parole de saint Paul : « C'est vous, et non pas vos biens que je cherche. Est-ce, en effet, le rôle d'un fils de thésauriser pour son père? N'est-ce pas le père plutôt qui doit faire des largesses à ses fils [1]? »

Ayez, pour ceux qui viennent à vous, un bon sourire; accueillez-les avec des paroles aimables qui témoignent de la compassion et de la charité que vous avez pour eux. Ce sera imiter saint Paul, qui disait aux Corinthiens : « Je ne vous ai pas été à charge, mais j'ai usé d'un artifice pour vous surprendre[2]. » Artifice fort légitime,

---

1. 2 Cor., XII, 14.

2. « Ego non vos gravavi; sed cum essem astutus, dolo vos cepi. » (2 Cor., XII, 16.)

en effet, chez un ministre de l'Évangile, que la bonté et l'affabilité dont il use vis-à-vis d'un pécheur pour que ce pécheur n'ait pas peur de mettre devant lui ses plaies à nu.

Quelle que soit la rusticité du malade qui est devant vous, de quelques inepties qu'il assaisonne ses trop longues explications, écoutez-le sans jamais témoigner d'impatience. Rappelez-vous avec quelle bonté votre Dieu supporte les inepties, les puérilités dont vos prières sont semées; et que son exemple vous enseigne de quelle façon vous devez vous-même écouter votre frère. Vous dites: Mais je perds mon temps! Le croyez-vous? Regardez-vous comme perdu du temps employé à pratiquer l'abnégation, à condescendre à l'ignorance d'un frère, à vous faire petit avec les petits? N'est-ce pas au contraire du temps fructueusement employé?

Lorsque enfin votre pénitent a terminé sa confession, ne cherchez pas à le terrifier, mais plutôt remettez-lui successivement sous les yeux et l'énormité de ses péchés et la bonté du Sauveur Jésus : en même temps que vous le relevez par l'espérance, inspirez-lui la détestation de ses péchés et le ferme propos de changer de vie. Ne vous contentez pas de rendre à cette âme la grâce pour le moment présent; travaillez aussi à assurer sa persévérance, à affermir en elle la vie chrétienne, à lui faire aimer les sacrements.

Quant aux besoins d'ordre matériel de vos pénitents, ne les soulagez que très rarement, pour ne pas dire jamais; et ne vous mêlez pas de gérer leurs affaires temporelles. Il faut toujours prendre garde que la parole du Sauveur ne

puisse être ici appliquée : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous me recherchez, ce n'est pas à cause des prodiges que vous avez vus ; c'est à cause du pain que vous avez mangé et dont je vous ai donné à satiété[1] ! » Ne permettez donc pas qu'on aille à vous à cause du pain que vous donnez, mais à cause du Christ. A ceux qui viennent à vous guidés non par un intérêt spirituel, mais par un intérêt matériel, soyez sûr que vous ne ferez aucun bien, et que bientôt vous cesserez de vous occuper avec eux des choses spirituelles, pour ne plus songer qu'aux choses de la terre.

Si vous voulez être un sauveur d'âmes, préparez-vous par l'oraison et les austérités corporelles ; armez-vous d'humilité et de patience, soyez tout brûlant de zèle pour la gloire de Dieu ; alors vous mettrez un égal empressement, sinon un empressement plus grand encore, à vous occuper des pauvres plutôt que des riches, des petits plutôt que des grands. Et ce sera justice ; car les grands et les riches, quand ils veulent se sauver, n'ont pas de peine à trouver un ministre de l'Evangile ; tandis que les petits, je l'ai constaté plus d'une fois, ne trouvent personne à qui s'adresser.

Lorsque personne ne frappe à votre porte, faites en sorte qu'on puisse vous appliquer ce que le Maître a dit de lui-même : « Ceux qui

1. « Amen, amen dico vobis, quæritis me, non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis. » (Joan., VI, 26.)

ne me cherchaient pas m'ont rencontré ; je me suis montré à ceux qui ne m'adressaient pas la parole [1]. » Vous qui n'êtes qu'un serviteur, faites en sorte que ceux qui ne vous cherchent pas vous rencontrent, et montrez-vous à ceux qui oublient leur salut. Cependant, en allant à leur recherche, ne vous perdez pas vous-même, et réservez pour votre usage personnel une part de votre temps.

Votre ministère vous appelle aussi à faire du bien aux femmes ; elles ont été, aussi bien que les hommes, rachetées par le Christ, et, comme eux, elles ont des âmes faites à l'image de Dieu et destinées au bonheur éternel. Mais vous userez, dans vos rapports avec elles, de beaucoup de prudence et de réserve. Vous n'écouterez que ce qu'il est nécessaire qu'elles vous disent, vous couperez court à toute digression superflue, et vous aurez hâte de vous délivrer d'elles. Je ne tolère qu'à grand'peine les visites des femmes et les politesses échangées avec elles ; quant aux petits présents qu'on leur fait ou qu'on reçoit d'elles, je les condamne absolument, et j'estime qu'il nous faut, en pareille matière, nous en tenir aux règles de prudence qui ont été tracées par saint Basile : « Evitons, dit-il, de nous rencontrer avec des femmes et de nous entretenir avec elles ; ne consentons à le faire que contraints par la nécessité et placés dans l'impossibilité d'agir autrement. En dehors du

---

1. « Inventus sum a non quærentibus me ; palam apparui iis qui me non interrogabant. »

cas de nécessité, gardons-nous d'elles comme du feu, et débarrassons-nous d'elles le plus tôt que nous pourrons. Rappelez-vous ce que dit à ce propos la Sagesse : « Qui peut se flatter de « tenir du feu caché dans son sein sans brûler ses « vêtements ? Qui peut se flatter de marcher sur « des charbons ardents sans se brûler les pieds[1] ? »

« A celui qui prétendrait que ces entretiens fréquents et ces rapports assidus avec les femmes ne lui sont nullement nuisibles, j'oppose ce dilemme : Ou bien vous êtes affranchi des lois de l'humaine nature, et du coup vous passez au rang de phénomène ; ou bien vous restez soumis à ces lois, et alors vous n'avez pas conscience des ravages que la passion opère en vous ; vous ressemblez à un homme que l'ivresse ou la folie ont rendu inconscient.

« Mais je veux fermer l'oreille aux protestations de la raison et vous faire une concession : j'admets qu'il puisse se trouver un homme qui ne sente pas l'aiguillon de la passion. Mais lui serait-il si facile de le faire croire aux autres ? Ne risque-t-il pas dès lors de scandaliser inutilement une foule d'âmes ? Puis j'ai une autre raison encore à faire valoir. En supposant que l'homme n'ait à se débattre contre aucune pensée mauvaise et qui lui puisse nuire, avez-vous l'assurance qu'il en soit de même pour la femme, et qu'il n'y ait en elle aucun mouvement désordonné produit par la passion[2] ? »

---

1. Prov., IV, 27.
2. Const. monast, IV.

Il parlait d'or, à mon avis, le vieillard à qui Jean Evirate prête ce discours : « Mes chers fils, au contact de l'eau, le sel se dissout, et bientôt il n'est plus ; de même, au contact de la femme, le religieux se dissout, et bientôt il n'est plus religieux[1]. »

Dans vos prédications, ce n'est pas vous qu'il faut prêcher, mais Jésus, et Jésus crucifié, vous souvenant qu'un jugement très sévère attend les prédicateurs vaniteux. Or, vous vous prêchez vous-même lorsque vous êtes à l'affût des louanges, lorsque vous recherchez les honneurs, les dignités, les applaudissements, lorsque vous dissertez sur des sujets frivoles et profanes, lorsque vous ne flétrissez pas le mal, lorsque vous parlez de choses que vous devriez taire, de ce qui peut, par exemple, piquer la curiosité et ne peut être utile aux âmes, enfin lorsque vous taisez les choses dont vous devriez parler, les considérations qui sont de nature à toucher le cœur et à provoquer son repentir. Si vous vous reconnaissez à l'un de ces traits, écoutez avec quelle sévérité saint Bernard traite ceux qui prêchent pour s'attirer les louanges des hommes : « Malheur, s'écrie-t-il, à ceux qui ont reçu, avec le don de la science des choses de Dieu, le don de la parole, si la piété se confond pour eux avec l'intérêt personnel, s'ils mettent au service de la vaine gloire ce qui leur fut confié pour le service de Dieu ; si, dans l'enivrement de leur savoir, ils tournent le dos à l'humilité. Qu'ils tremblent au

1. Prat. spirit., 127.

souvenir des paroles que le prophète a mises sur les lèvres de Dieu : « Je leur ai donné mon or « et mon argent ; et eux, avec mon or et mon ar- « gent, ont élevé une statue à Baal [1]. »

Prêcher d'une façon profane, c'est imiter ceux dont il est question au livre d'Esdras : « En même temps, je vis des Juifs qui épousaient des femmes d'Azot, d'Ammon et de Moab. Et leurs enfants parlaient à demi la langue d'Azot et ne pouvaient parler d'une façon correcte la langue juive, en sorte que leur langage tenait de la langue de ces deux peuples [2]. » Vous vous unissez à une femme d'Azot, d'Ammon ou de Moab, lorsque vous faites une étude des poètes, des fabulistes, en un mot, des écrivains profanes. Vos fils, c'est-à-dire vos sermons, seront composés en partie dans la langue d'Azot, en partie dans la langue juive ; j'entends que vous y mêlerez le profane au divin, et que, dans le même discours, vous serez tantôt un prédicateur et tantôt un orateur profane, tantôt un homme spirituel et tantôt un enfant qui déclame dans une classe de rhétorique. « Je les ai réprimandés avec vigueur, ajoute Dieu, je les ai maudits ; j'ai frappé plusieurs d'entre eux et je les ai, par dérision, privés de leur chevelure [3]. » Voilà comment

---

1. S. Bern., In Cant., 41.

2. « Sed et in illis diebus vidi Judæos ducentes uxores Azotidas, Ammonitidas et Moabitidas. Et filii eorum ex media parte loquebantur azotice et nesciebant loqui judaice, et loquebantur juxta linguam populi et populi. » (2 Esdræ, XIII, 23, 24.)

3. « Et objurgavi eos, et maledixi, et cecidi ex eis viros, et decalvavi. » (2 Esdræ, XIII, 25.)

méritent d'être traités ceux qui, dans leurs discours, mélangent le divin avec le profane et qui imposent à la parole de Dieu cette alliance sacrilège. « La conclusion, dit saint Prosper, c'est qu'un docteur de l'Eglise doit se soucier fort peu de l'éloge que peut lui mériter l'élégance de sa diction, sinon il témoigne du désir de faire montre d'érudition plus que du désir de bâtir pour Dieu. Que le prédicateur mette donc sa confiance dans la force de son exemple plus que dans l'éclat de sa parole ; qu'il se plaise à voir couler les larmes de ses auditeurs, et non à recueillir leurs acclamations : qu'il aime à entendre leurs gémissements plutôt que le bruit de leurs applaudissements[1]. »

Enfin, si vous ne flétrissez pas le mal, si vous vous taisez quand il faudrait parler, Dieu, lui, ne se taira pas, et voici ce qu'il vous dira par les lèvres d'Ezéchiel : « Malheur aux femmes qui préparent des coussins pour les mettre sous tous les coudes et qui placent des oreillers sous la tête des personnes de tout âge, afin de surprendre ainsi les âmes ; et aux âmes de mon peuple qu'elles ont ainsi surprises, ces femmes donnent l'assurance qu'elles sont pleines de vie[2]. » Le prophète ne dit pas : « Malheur aux hommes ! » mais : « Malheur aux femmes ! » flétrissant ainsi

---

1. De vita contemplat., I, XXIII

2. « Væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manus et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis, ad capiendas animas ; et cum caperent animas populi mei, vivificabunt animas eorum. » (XIII, 18.)

ces discoureurs qui n'ont rien de viril et qui parlent comme des femmes, avec la même afféterie, la même élégance maniérée. Ils mettent des coussins sous les coudes et glissent des oreillers sous les têtes, lorsque, au lieu de choses utiles à leurs auditeurs et pouvant les guérir, ils leur disent des choses qui leur plaisent. A les entendre parler ainsi, on croirait vraiment que le salut des âmes est entre leurs mains et qu'il ne dépend que d'eux de les perdre ou de les sauver. Vous avez donc votre part de cette malédiction du prophète, lorsque vous ne vous servez de l'Ecriture sainte et des saints Pères que pour leur enlever toute leur force ; lorsque, par votre faute, vous n'arrachez pas le mal de l'âme de vos auditeurs et n'y implantez pas le bien : lorsque, en leur répétant sans cesse et à contretemps de se tenir en paix, vous créez chez eux de dangereuses illusions.

Avez-vous, au contraire, l'ambition de prêcher Jésus-Christ ? Il faut alors vous préparer non seulement par l'étude, mais aussi par la méditation et par l'oraison ; il vous faut engendrer vos fils spirituels dans les larmes et la souffrance, chercher la gloire de Dieu et non la vôtre, flétrir le péché, enseigner la vertu, faire de votre vie un commentaire impeccable de l'Evangile.

Méditez ce portrait que saint Grégoire nous a tracé du prédicateur de Jésus-Christ : « Un prédicateur de la sainte Eglise doit se prémunir avec un soin jaloux contre toute vaine gloire à l'heure du succès ; il doit se garder d'infliger par sa conduite un démenti à son enseignement et ne pas se résigner à perdre pour lui-même, dans

une vie peu édifiante, la paix qu'il apporte à l'église quand sa main s'étend pour bénir. Il faut qu'il puisse toujours opposer au mal la vigueur indomptable de sa parole et la pureté irréprochable de sa vie. Et, en tout cela, ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, mais celle de son Créateur ; et toutes les grâces de sagesse qu'il a reçues pour parler dignement, il estime qu'il en est redevable, non à son mérite personnel, mais à l'intercession de ceux dont il plaide la cause. C'est ainsi qu'en s'abaissant il s'élève. Aussi, malgré la conscience qu'il a de sa sagesse, il voudrait, tout en demeurant sage, ne pas le paraître. Il redoute la considération que sa parole peut lui valoir, et il souhaiterait qu'il lui fût permis de se taire, tant il est convaincu que le silence serait pour lui la sécurité. C'est de l'envie qu'il éprouve pour ceux que leur situation inférieure dans l'Eglise autorise à se taire ; et cependant il cède à son amour pour l'Eglise et ne se dérobe jamais au devoir d'élever la voix pour sa défense. Mais c'est le silence qui a toujours ses secrètes préférences, c'est dans le silence qu'il s'enferme toujours, quand il le peut sans trahir son devoir[1]. »

Etre appelé de Dieu à sauver les âmes, c'est donc une grâce insigne ; mais ce serait un crime que d'abuser de cette grâce et d'exercer une fonction d'une telle importance ou avec négligence ou avec des vues intéressées.

---

1. Moral., XXIII, 1.

CHAPITRE XIII

Du soin qu'il faut apporter aux emplois inférieurs.

Tous ne sont pas appelés à un ministère spirituel. Il est des religieux qui ont à remplir des fonctions matérielles. C'était la part de Marthe : si c'est aussi la vôtre, aimez votre vocation, vous rappelant que vous la tenez de Dieu, et qu'elle vous offre une sécurité plus grande et plus de facilité peut-être pour atteindre à la perfection. Que vous teniez cette vocation de Dieu, cela ne doit pas faire pour vous l'ombre d'un doute : Dieu, voulant constituer chacun des Ordres religieux sous la forme d'un corps parfait, dut prédestiner certains d'entre nous à des fonctions spirituelles, et réserver à certains autres des fonctions matérielles, afin que de l'union de tous ces membres si différents, mais également nécessaires, résultât un organisme complet. Que cette voie soit pour vous la plus sûre, voilà qui est au moins certain : c'est son humilité qui est la garantie de sa sécurité, qui diminue pour vous les dangers de chute, qui vous préserve du souffle de la vaine gloire. Que cette voie enfin vous mène plus rapidement que toute autre à la perfection, n'hésitez pas à le croire : ne voyez-

vous pas en effet que les affections de la volonté servent plus ici que les actes de l'intelligence, et qu'un homme s'achemine vers la perfection d'autant plus rapidement que sa volonté va à Dieu par un mouvement plus libre et plus affectueux?

Or, chez les religieux voués aux fonctions matérielles, la volonté est plus libre dans son amour, parce que l'intelligence ne vient pas la distraire par ses raisonnements subtils, et parce que, affranchie des graves préoccupations auxquelles les fonctions ecclésiastiques donnent naissance, elle peut s'adonner, sans l'interrompre jamais, à la méditation amoureuse des mystères du Christ.

Lorsque des fonctions matérielles vous sont confiées, acquittez-vous de votre charge avec dévotion, avec affabilité, avec empressement. La dévotion consistera à vous rappeler que c'est votre Sauveur, que c'est Jésus lui-même que vous servez dans la personne de ses membres vivants. N'est-ce pas lui qui a dit : « En vérité je vous le dis, ce que vous avez fait pour le plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait[1] »? Tenez pour assuré que rendre service, à cause de Jésus-Christ, aux petits et aux humbles, c'est lui rendre service à lui-même. Vous remplirez vos fonctions avec affabilité, si vous êtes bien convaincu que les religieux sont vos frères et les fils bien-aimés de votre Dieu. La fraternité naturelle est chose très

---

1. « Amen dico vobis, quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. » (Matth., xxv, 40.)

douce déjà ; mais combien plus douce la fraternité spirituelle ! Si vous êtes capable d'en goûter les joies, si vous estimez, comme c'est votre droit, que votre place, dans la famille, est celle d'un frère et non d'un serviteur, comme vous serez heureux de servir ! comme vous éprouverez du bonheur à être agréable à vos frères !

Si vous voulez enfin vous exciter à les servir avec empressement, rappelez-vous la récompense qui vous est réservée. Au service des grands de ce monde, on apporte d'autant plus d'exactitude et d'empressement qu'on espère une récompense plus considérable. Or, ce n'est pas une chose périssable qui vous fut promise, ce n'est ni de l'or ni de l'argent ; c'est un bonheur éternel, c'est la possession de Dieu même. Il serait absurde, vous le concevez sans peine, de compter sur une semblable récompense, si vous remplissiez vos fonctions avec négligence, si vous apportiez au service de vos frères un esprit chagrin, irritable, qui s'épanche en plaintes et en murmures. Vos fonctions, mon frère, sont celles que le Christ a choisies pour lui-même : « Je suis au milieu de vous, a-t-il dit, comme quelqu'un qui sert [1]. » « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir [2]. » Le Maître de toutes choses se proclame un serviteur : dédaignerez-vous de l'imiter, et n'apporterez-vous pas au

---

1. « Ego in medio vestrum sum sicut qui ministrat. » (Luc., XXII, 27.)

2. « Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. » (Matth., XX, 28.)

service de vos frères un saint empressement?

Cette considération agissait sur un saint personnage nommé Joseph Hermann d'une façon si efficace qu'on eût dit, à le voir servir ses frères avec un si joyeux empressement, que cette fonction était honorifique entre toutes : « Quand il servait ses frères, il avait à cœur de copier le Maître, qui se fit lui-même serviteur ; et il était si heureux qu'il semblait alors non plus marcher, non plus courir, mais voler : la joie de l'âme avait ainsi sa répercussion dans le corps [1]. »

Après avoir fait d'Hermann cet éloge, voici en quels termes son biographe s'élève contre l'orgueil et la négligence de certains religieux servants : « Que cette sainteté ressemble peu à l'orgueil ou à la paresse de tant de religieux qui n'éprouvent aucune joie spirituelle à servir leurs frères, et qui ne savent pas que s'abaisser devant ses frères, c'est se faire petit devant Dieu! Qu'à l'exemple de ce saint, ils apprennent à servir, non seulement sans murmure, mais avec une joyeuse humilité ; qu'à son exemple, ils apprennent à glorifier Dieu, à glorifier Jésus-Christ, qui fut comme eux serviteur, et dont ils sont les images vivantes. » C'est donc Jésus-Christ qu'il vous faut copier quand vous servez vos frères, Jésus-Christ, qui se fait votre serviteur et le serviteur de tous.

Ne détachez pas vos yeux de ce modèle, et

---

1. Surius, in vita ejus, VII.

vous vivrez heureux dans votre vocation, et vous vous acquitterez d'une façon parfaite de vos emplois. Puis, après le travail, ce sera pour vous le repos ; après avoir servi, vous régnerez ; après vous être abaissé, vous triompherez dans la gloire.

CHAPITRE XIV

De l'examen de conscience avant le repas.

Avant le repas de midi, nous consacrons un quart d'heure à l'examen de conscience.

La nécessité de cet examen, ses nombreux avantages, la façon de le faire, autant de questions que nous réservons pour le moment où il nous faudra traiter de l'examen de conscience qui précède le coucher. De fait, ce que l'on peut dire de l'un de ces deux examens s'applique à l'autre ; ou, plus justement encore, il n'existe qu'un seul examen que nous répétons deux fois par jour, afin d'acquérir une pureté de conscience plus parfaite. En effet, plus on lave le linge, plus il devient blanc ; ainsi en est-il de la conscience, qui devient d'autant plus pure qu'elle est lavée plus souvent par un examen sérieux. Notons néanmoins une différence : c'est que de fréquents lavages usent le linge, tandis que la fréquence des examens fortifie la conscience et l'embellit. Aussi est-ce avec raison que saint Bonaventure disait : « Examinez-vous très souvent, et rendez-vous compte de vos défaillances, de vos progrès, des obstacles qui s'opposent en vous au règne du bien, et de la façon dont vous pouvez triompher de ces obstacles en les tournant

ou en les abordant de front, en les emportant de vive force ou en les usant par la patience[1]. »

Pour faire toucher du doigt l'utilité de ces examens répétés, j'ajouterai au témoignage de saint Bonaventure celui de plusieurs autres maîtres ; ces citations prépareront le lecteur à mieux goûter ce que je dirai plus loin de l'examen du soir. Un des plus excellents maîtres de la vie spirituelle, saint Dorothée, s'exprime de la sorte : « Vous savez de quelle façon nos pères nous ont enseignés à purifier chaque jour notre conscience. Ils veulent que, le soir, nous examinions comment nous avons passé la journée, et qu'au matin nous examinions comment nous avons passé la nuit ; puis que nous demandions pardon à Dieu des fautes que Dieu nous reproche. Il est certain que nous tombons bien souvent, soit dans des imperfections, soit dans de véritables péchés, et non moins certain que nous oublions facilement et ces imperfections et ces péchés. Nous avons donc besoin de nous demander d'heure en heure où en est notre conscience et en quoi nous avons pu offenser Dieu. Chacun de nous devrait se faire son propre juge, s'interroger sur les mobiles de chacun de ses actes, se poser à lui-même ces questions : « Pourquoi ai-je eu le malheur de dire à l'un de mes frères des choses mordantes et qui l'ont contristé ? Pourquoi me suis-je permis de juger ce frère ? Pourquoi ai-je murmuré contre lui ou en ai-je dit du mal ? Pourquoi ai-je fait des reproches au

---

1. De Inform. Novit., II, XIII.

cuisinier et pourquoi l'ai-je humilié? Pourquoi ces murmures intérieurs pour certains aliments mal cuits ou mal apprêtés? Le maître de cérémonies ou quelque autre de mes frères m'a dit un mot qui m'a froissé, et sur-le-champ je me suis plaint de lui. » C'est ainsi qu'il nous faudrait à chaque instant du jour nous interroger, nous demander sans cesse dans quelle voie nous marchons. Il n'est pas jusqu'à la façon dont il a passé la nuit qui ne doive être, de la part du religieux, l'objet d'un examen. Il doit rechercher s'il s'est levé avec promptitude pour les matines, s'il n'a pas négligé de répondre à l'excitateur ou ne s'est pas intérieurement irrité contre lui [1]. »

Les instructions adressées à un religieux par Denis Richelieu contiennent le même conseil : « Qu'il examine dès le matin comment il a passé la nuit et avec quel soin diligent il s'est acquitté de ses saintes fonctions, puis qu'il prévoie de quelle façon il pourra employer fructueusement le jour présent. Le soir venu, il devra rechercher comment il a passé la journée, les omissions qu'il a commises, les actes condamnables dont il s'est rendu coupable, ses lenteurs voulues à progresser dans le bien. Qui ne sait que telle fut toujours la méthode suivie par Arsène? Le religieux qui consentira aussi à la suivre ira de vertu en vertu et jouira un jour de son Dieu sur la montagne de Sion [2]. »

Pesez les paroles suivantes de saint Bernard,

---

1. Doctr., II.
2. De Vita solit., art. 24.

et vous reconnaîtrez qu'il renchérit encore sur tous ceux dont nous avons invoqué le témoignage : « Scrutons nos voies, comme le prophète nous le conseille ; scrutons nos intentions, et croyons qu'il est pour nous du plus haut intérêt, non de découvrir en nous quelque chose de blâmable, mais plutôt d'être fâchés quand nous n'y découvrons rien de semblable. Vous ne vous êtes pas examiné en vain si vous jugez que vous avez besoin d'un nouvel examen, et votre examen atteint son but toutes les fois que vous estimez qu'il vous faut recommencer[1]. »

Avec ces maîtres de la vie spirituelle, soyons heureux de faire notre examen de conscience le matin et le soir, et considérons cette pratique non comme quelque chose de superflu, mais d'absolument nécessaire.

L'examen de midi, dont nous nous occupons en ce moment, n'a pas d'ennemi plus dangereux que les occupations extérieures ; c'est l'heure en effet où les gens du monde viennent surtout nous trouver. Pour n'être pas frustré du fruit de cet examen et ne pas laisser subsister dans votre vie spirituelle une lacune très regrettable, faites-vous une loi d'interrompre alors toute occupation qui n'est pas nécessaire et qui peut être remise à un autre moment. Quant aux occupations nécessaires et auxquelles vous ne pouvez vous dérober, subissez-les, mais avec la résolution de ne pas omettre pour cela votre examen, et de saisir, pour le faire, les premiers moments de liberté dont vous disposerez.

---

1. Serm. 58 in Cant.

CHAPITRE XV

Le repas.

Les repas sont, pour les hommes spirituels, des occasions de dangers multiples et très sérieux. Trop souvent en effet nous sacrifions à la sensualité; trop souvent nous n'apportons pas à table une intention assez pure, et, en surchargeant l'estomac plus qu'il n'est besoin, nous hébétons l'esprit. Aussi cet acte réclame-t-il de nous une vigilance toute particulière, si nous voulons donner au corps sa réfection sans ravir à l'âme sa beauté et sa dignité. Je rappellerai donc brièvement l'enseignement des maîtres spirituels sur ce sujet, et de quelle façon l'on peut, en se conformant à cet enseignement, donner satisfaction aux besoins du corps et accroître en même temps les vertus et les mérites de l'âme.

Au premier signal, cessez de vous examiner, levez-vous sur-le-champ et dirigez-vous modestement et sans précipitation vers le réfectoire commun. A moins de n'être pas bien portant, à moins d'y être contraint par la nécessité, ne prenez jamais vos repas seul et hors du réfectoire commun. Vous êtes membre d'une communauté; ne vous éloignez donc jamais des autres membres pour manger à l'écart, comme si vous

aviez votre pleine indépendance. « Usez toujours, dit Thomas a Kempis, du réfectoire commun ; vous y trouverez plus de grâces que partout ailleurs, et vous en sortirez avec une conscience plus pure, avec un cœur plus reconnaissant. C'est l'endroit où la règle est le mieux observée, où la nature reçoit, dans une plus juste mesure, ce qui lui est nécessaire, mais se voit refuser le superflu. C'est l'endroit où l'on n'entend jamais de mots chuchotés à l'oreille, et où Dieu seul parle dans le silence. Quand on prend sans nécessité ses repas en particulier, c'est ou pour échapper à la règle ou pour satisfaire la gourmandise[1]. »

En allant au réfectoire, demandez-vous donc si vous méritez ce repas que vous allez prendre, si vous méritez d'avoir place à table à côté de saints religieux, vous qui venez de constater dans votre examen tant de défaillances, vous qui vivez de façon si tiède, si négligente, et êtes sans cesse hors du chemin de la perfection. Surnaturalisez votre intention et répétez-vous à vous-même : « En prenant ce repas, je ne veux pas satisfaire ma sensualité ; ce que je veux, c'est accomplir la volonté de Dieu, puisque c'est lui qui a créé chez l'homme le besoin de manger ; ce que je veux, c'est témoigner à Dieu mon amour, puisque la provision de forces que je vais faire, je la dépenserai à son service et au service des âmes. » Ajoutez une courte prière pour demander à Dieu de garder, durant tout le

---

1. De discip. claustr., II, VI.

temps du repas, cette rectitude d'intention. Ce sera vous conformer aux préceptes de saint Paul : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu[1]. » Saint Augustin commentait ainsi ce texte : « Si vous mangez et si vous buvez pour réparer vos forces, rendant grâces à Celui qui assura ces secours à votre fragilité, votre repas sera comme un chant de louange en l'honneur de Dieu[2]. »

Lorsque vous êtes arrivé au réfectoire, ne vous accoudez pas sur la table d'une façon peu séante ou ne vous adossez pas au mur, regardant de tous côtés ceux qui entrent, mais restez debout et attendez, les yeux baissés, la bénédiction habituelle. Si c'est vous qui devez bénir la table, faites-le avec attention, avec dévotion, et d'une voix distincte. Si c'est un autre qui le fait, répondez avec respect sans rien omettre des réponses prescrites. Que telle a été la pratique des fidèles au berceau même de l'Eglise, nous le savons par la description que Philon nous a laissée de la communauté chrétienne à cette époque : « Avant de se mettre à table, les chrétiens debout, et chacun occupant la place qui lui fut assignée, élèvent vers le ciel des mains et des regards suppliants. Cette pratique a pour elle une antiquité qui la préserve contre toute tentative de suppression ; aussi nous la gar-

---

1. « Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. (1 Cor., x, 30.)
2. In ps. 146.

derons pieusement et nous apporterons à la bien observer toute notre dévotion[1]. »

Après la bénédiction de la table, vous vous assoirez à la place qui vous fut désignée, et vous mettrez en pratique les quelques conseils que je vais vous donner. Avant de commencer le repas, considérez les aliments qui sont devant vous comme un don purement gratuit, comme une aumône qui vous est faite, et adressez à Dieu une courte prière pour les bienfaiteurs à qui vous êtes redevables de ces aliments, et pour ceux qui vous les dispensent. Tenez les yeux modestement baissés, et ne regardez vos voisins que pour voir si rien ne leur manque. Demeurez en présence du Christ ; mangez sous son regard, et prêtez toute votre attention à la lecture pieuse qui vous est faite. « Lorsque vous mangez, dit saint Bernard, ne soyez pas tout entier à l'action de manger ; que votre esprit soit à la lecture si on vous en fait une. Et si l'on n'en fait pas, entretenez-vous de la pensée de Dieu, afin que les deux hommes qui sont en vous reçoivent chacun leur nourriture. » Gardez un silence absolu ; ne demandez rien pour vous-même, et si vous avez quelque chose à demander pour un autre, contentez-vous de le faire par signes.

De deux pains qui sont devant vous, saint Bonaventure[2] vous conseille, si vous êtes en bonne santé, de choisir toujours le plus dur et le moins savoureux, afin de pratiquer la mortifica-

---

1. De Vita contempl.
2. Reg. novit., v.

tion, et de donner à ceux qui vous entourent le bon exemple. Contraignez-vous à manger les mets que l'on sert à toute la communauté, encore qu'ils soient peu agréables et qu'ils vous semblent peu fortifiants ; ne désirez et surtout ne demandez jamais qu'il soit fait pour vous une exception. La singularité est toujours regrettable ; mais elle devient très nuisible quand elle est occasion de scandale, et qu'elle permet aux imparfaits d'énerver peu à peu la discipline religieuse.

Quels que soient les mets qu'on vous sert, acceptez-les sans dédain, mais plutôt avec reconnaissance, et gardez-vous de toute irritation intérieure et plus encore de toute plainte, lorsqu'un aliment a été mal préparé ou qu'on vous laisse manquer de quelque chose. C'est le fait d'un enfant ou d'un homme grossier de se plaindre de la nourriture, ou de récriminer à propos d'un plat mal réussi. Estimez-vous indigne des bienfaits de Dieu, et je suis sûr que vous supporterez sans peine ces légères contrariétés. Songez aussi, c'est encore le conseil de saint Bonaventure, que beaucoup de personnes qui valent mieux que vous se contentent d'une nourriture plus grossière et moins abondante que la vôtre, et qu'elles feraient leurs délices de ce que vous dédaignez.

Ne mangez jamais tout ce qu'on vous sert, mais laissez à Jésus-Christ sa part. Les rois laissent toujours à leurs serviteurs de quoi manger après eux. Serviteur de Dieu, vous êtes roi, puisque servir Dieu c'est régner ; tenez donc à honneur de prélever toujours quelque chose sur

ce qui vous est servi. Réservez pour Jésus-Christ ce que vous avez de meilleur ; à ce prix seulement votre offrande lui sera agréable ; n'a-t-il pas autrefois rejeté le sacrifice de Caïn, parce que Caïn ne lui offrait pas ses meilleurs fruits ?

Enfin ne recherchez pas les mets délicats ou savamment apprêtés ; s'ils paraissent sur la table, tâchez de vous en abstenir sans que personne ne s'en aperçoive, et laissez cela aux séculiers et aux gens qui vivent pour la gourmandise.

En quittant la table, remerciez de tout votre cœur le Dieu dont la bonté, sans se laisser arrêter par votre indignité, vous a ménagé une nourriture si abondante. Ecoutez saint Ambroise vous dire avec beaucoup d'à-propos : « Chrétiens, il est de votre intérêt de vous souvenir de celui dont vous venez de manger le pain, et de l'en remercier. Dites-moi : n'attendez-vous pas de celui que vous avez obligé qu'il vous dise merci ? Et, s'il néglige de le faire, ne le flétrissez-vous pas du nom d'ingrat ? Le Dieu qui nous nourrit a bien le droit d'attendre de nous que nous le remerciions de la nourriture qu'il nous a donnée, que nous le bénissions pour ce bienfait. Confesser que c'est à Dieu que nous devons les biens dont nous sommes comblés, c'est notre manière à nous de lui témoigner notre reconnaissance. Si, après avoir reçu ses bienfaits, nous restons devant lui sans une parole et sans un souvenir de reconnaissance, il estimera que nous sommes des ingrats qui ne méritent aucune faveur nouvelle, et alors c'est l'adversité qui nous jettera dans les bras de ce Dieu que nous n'avons pas voulu connaître dans la prospérité ; c'est l'épreuve

qui mettra sur nos lèvres la prière que Dieu n'y a pas rencontrée quand nous étions heureux[1]. »

Une pieuse considération de Thomas a Kempis nous aidera très efficacement à mettre tous ces conseils en pratique : « Durant le repas, ayez présent à l'esprit le souvenir de la cène ; rappelez-vous ce que fit Jésus ; rappelez-vous les paroles qu'il dit à ses apôtres. Que votre supérieur vous apparaisse au milieu de vos frères comme le représentant du Christ ; et dans ceux qui sont à table avec vous, voyez les apôtres qui entouraient le Sauveur. La famille religieuse où vous vivez est en effet une copie du collège apostolique[2]. » Si vous vous entretenez, durant le repas, dans ces saintes pensées, il vous en coûtera peu d'être fidèle aux règles que je viens de tracer, et vous donnerez au corps les soins qu'il réclame, sans courir le risque de dépasser la limite fixée par la nécessité et par l'ordre de Dieu.

---

1. Serm. 42.
2. De Discip. claustr, II, 6.

CHAPITRE XVI

De la récréation qui suit le repas.

Peut-on tolérer que trois ou quatre religieux se retirent, après le repas, dans la cellule de l'un d'entre eux, dans un coin de la maison, dans le jardin, pour causer et prendre leur recréation loin des autres? Non ; la chose est toujours dangereuse, mais plus dangereuse encore s'il s'agit de jeunes gens, auxquels on ne peut, en raison de leur âge, accorder pleine confiance. Il peut très bien se faire que, dans la gaieté qui suit le repas, et dans le feu d'une conversation que ne modère la présence d'aucune personne qui mérite leur déférence, ils perdent tout le profit que les saints exercices de la matinée leur avaient procuré. Ces apartés sentent d'ailleurs la singularité et sont l'indice d'amitiés particulières. Saint Basile les dénonce à ses religieux comme le plus dangereux des fléaux : « La charité qui doit régner entre frères doit empêcher aussi que deux ou trois religieux s'isolent pour faire un groupe à part des autres. Ce ne serait plus de la charité, ce serait faire schisme, et il y aurait là un indice de mauvais esprit : pour peu en effet qu'il ait l'amour de ses règles, le religieux nourrit à l'égard de tous ses frères une

égale affection. Ceux qui se séparent des autres pour faire une communauté dans la communauté donnent lieu de croire que leur affection a quelque chose de répréhensible ; et leur conduite est en opposition avec nos règles ; elle constitue, à l'encontre de ces règles, une dangereuse innovation[1]. » Je n'ajouterai rien à ces paroles du grand docteur ; elles flétrissent avec assez de sévérité ecs groupements particuliers dans la communauté.

Renvoyer dans leurs cellules, après le repas, tous les religieux d'une communauté nombreuse, les astreindre alors au silence, et combattre d'une façon efficace toutes les fréquentations particulières, l'entreprise offrait bien des difficultés. C'est en raison de ces difficultés que, dans sa sagesse, notre Père saint Ignace voulut qu'après les repas tous les religieux se rendissent, avec leur supérieur, dans un endroit public, où il leur fût permis, sans plus redouter les inconvénients signalés tout à l'heure, de goûter un peu de repos et de prendre quelque récréation. Le temps qui suit les repas n'est guère propice en effet aux occupations sérieuses : mieux que tout autre, par conséquent, il peut être utilisé pour la récréation, qui a sa place dans toute vie laborieuse. Ce n'est pas un temps perdu pour la vie spirituelle, car après avoir déposé pendant quelques instants le fardeau de nos soucis et de nos labeurs, nous nous sentons plus forts, plus vigoureux pour reprendre ce

---

1. Const. monast., xxx.

fardeau et le porter à nouveau. La charité fraternelle, cet amour dont nous nous aimons dans le Christ, trouve aussi son compte dans ces conversations : une conversation entre amis n'a-t-elle pas les mêmes effets qu'un échange de présents ? ne fait-elle pas grandir l'amitié ? Notre facilité de monter vers les choses célestes en deviendra aussi plus grande ; car le thème, souvent tout spirituel, de ces conversations ne peut qu'accroître dans notre âme l'amour des choses de Dieu.

A mon avis, la récréation qui suit le repas n'offre aucun inconvénient pour nous qui vivons d'une vie si sobre, et qui n'accordons au corps que le nécessaire. D'ailleurs, si quelqu'un s'oubliait jusqu'à faire une chose qui ne convînt pas à un religieux, son supérieur, ou celui qui tient sa place, est là pour le réprimander et le rappeler à la modestie. Les avantages attachés à cette récréation prise en commun, le privilège qu'elle possède de faire avorter les liaisons particulières, lui ont valu les éloges des anciens Pères du désert, si austères pourtant. Le témoignage de saint Jérôme est formel à cet égard : « Chaque décurie, sous la présidence de son chef, se dirige vers le lieu du repas, et tous font à tour de rôle durant une semaine le service de la table. On évite de faire pendant le repas aucun bruit, on reste silencieux, on se contente de pain, de légumes et d'herbes assaisonnés seulement de sel. Le vin n'est toléré que pour les vieillards dont il doit soutenir les forces, et pour les jeunes gens qui, à l'âge de la croissance, ont besoin d'être ménagés. Tous se lèvent de table

en même temps, et après avoir remercié Dieu, retournent dans la salle commune, où ils demeurent jusqu'à l'heure des vêpres, s'entretenant tous ensemble, et disant : « Avez-vous remarqué « la piété de tel de nos frères ? Quel amour du « silence chez cet autre ! Et chez ce troisième, « quelle modestie dans la démarche ! » On s'empresse autour de ceux qui souffrent, pour les consoler ; et, si l'on parle de ceux dont la ferveur paraît plus grande, c'est pour s'exciter à les imiter[1]. »

Les choses se passent, en partie du moins, de la même façon chez les Chartreux ; car, les jours fériés, ils cessent d'être anachorètes pour se rapprocher de la vie des cénobites. Richelieu dit que, « les jours fériés, après le repas pris au réfectoire, ils tiennent chapitre et s'entretiennent ensemble depuis none jusqu'à vêpres[2] ». Mais lors même qu'on ne trouverait pas trace de cette pratique dans les siècles qui nous ont précédés, c'en serait assez de notre expérience, longue déjà, pour nous convaincre que cette heure de récréation est fort utile pour conserver la paix et la charité parmi nous, pour nous aider à supporter les épreuves de la vie spirituelle, et pour tuer dans son germe toute fréquentation particulière.

Vous qui faites partie de notre Société, observez donc avec fidélité les règles que nos fondateurs nous ont tracées sur ce sujet. Après la récitation des grâces, vous vous dirigerez en

---

1. Epist. 22, ad Ethym.
2. De laude vitæ solit., art. 2.

silence vers le lieu destiné à la récréation, vous tenant sous le regard de Dieu, et vous efforçant d'apporter à l'acte que vous allez faire une intention droite. Méditez ces conseils de saint Pacôme : « Au sortir de la table, gardez le silence tant que vous n'êtes pas arrivé au lieu de la récréation. Ne cherchez pas un compagnon avec qui vous ayez plaisir à causer, mais acceptez celui que le sort a placé auprès de vous, ignorant ou lettré. Si votre voisin est plus âgé que vous ou s'il vous est supérieur en dignité, attendez qu'il parle, ou s'il se tait, interrogez-le avec la modestie qui convient à un inférieur. S'il est votre égal ou votre inférieur, vous pourrez sans indiscrétion faire les premiers frais de la conversation[1]. »

Souvenez-vous qu'il est certaines choses qu'il faut taire en récréation, et certaines autres dont il faut parler. Il vous faut taire tout ce qui serait déplacé dans la bouche d'un religieux et offensant pour le Dieu qui vous regarde. Abstenez-vous de toute médisance, ne prononcez aucune parole qui puisse être blessante pour quelqu'un, évitez les discussions, ne vous faites pas l'écho des bruits et des nouvelles qui courent dans le monde, ne riez pas d'une façon inconvenante, n'enflez pas la voix ; en un mot, évitez tous les défauts de la langue.

Il vous faut parler de ce qui peut procurer à la nature un peu de délassement, sans compromettre pour cela la paix de l'âme. Evitez par

---

1. In Reg., 14.

conséquent les sujets trop graves et trop sérieux; et si, au cours de la conversation, il vous faut aborder un de ces sujets, que ce soit toujours sur un ton plaisant et aimable. Vous rappellerez quelque trait de la lecture entendue à table, vous citerez un exemple édifiant emprunté à l'histoire ancienne ou à une époque plus rapprochée ; vous discuterez sur la façon de traduire en langue vulgaire quelque passage de l'Ecriture, vous louerez chez les supérieurs ou les vieillards, à la condition qu'ils ne puissent vous entendre, les vertus que vous jugez dignes d'être imitées ; et même vous ne vous ferez pas scrupule de parler de choses indifférentes. Mais quelque tour que prenne la conversation, n'ayez jamais l'air d'un faiseur de harangue ou de dissertation ; gardez toujours le ton enjoué et plaisant.

C'est ainsi que la nature se délasse de la fatigue qu'elle a trouvée dans l'oraison, dans un recueillement continu, dans une étude prolongée, dans un ministère extérieur très chargé ; et c'est ainsi qu'elle se retrempe pour porter sans faiblir le poids de fatigues nouvelles.

Au signal annonçant la fin de la récréation, vous interromprez toute conversation, et vous vous dirigerez en silence vers l'église pour y visiter notre Dieu présent sous les espèces sacramentelles. Pourquoi en effet la récréation a-t-elle été faite, sinon pour ces hommes spirituels qui savent, quand rien ne les oblige à parler, s'enfermer dans le silence durant toute une journée, et qui sont des travailleurs énergiques ? Mais si, au cours de la matinée et de la soirée vous vous répandez en conversations inutiles, et si

vous dépensez votre temps à des bagatelles, vous perdez tout droit à la récréation. C'est donc en silence que vous vous acheminerez vers l'église : vous y adorerez votre Dieu avec toute la ferveur possible, et si votre conscience vous reproche quelque faute commise pendant le repas ou la récréation, vous en demanderez humblement pardon à Dieu, et vous solliciterez de lui la grâce de passer saintement et d'occuper fructueusement la seconde partie de la journée.

DEUXIÈME PARTIE

LA SOIRÉE

CHAPITRE PREMIER

La lecture spirituelle

La lecture spirituelle que nous faisons tous les jours mérite d'être estimée par nous à l'égal des meilleurs instruments de perfection. Nous donnons ce nom à toute lecture faite dans des ouvrages mystiques et dans des traités de spiritualité auxquels nous venons demander le goût et l'amour des choses spirituelles plus encore que la connaissance spéculative de ces choses. Notre règle et une coutume que son antiquité rend infiniment respectable nous font une loi de faire chaque jour cette lecture, dont la place est généralement marquée dans la soirée. Nous ne sommes certes pas les seuls religieux auxquels elle soit prescrite ; il n'est aucune famille religieuse où elle ne soit en honneur. Voici en quels termes saint Benoît en parle dans sa Règle : « Que tous les jours, au sortir du réfectoire, les religieux se réunissent et qu'ils écoutent aussi la lecture que l'un d'entre eux fera dans un livre de spiritualité, dans la Vie des Saints ou dans tout autre ouvrage édifiant. Et si quelqu'un de nous est alors occupé à une charge, qu'il la quitte

pour venir écouter cette lecture[1]. » Le grand saint Bonaventure en parle aussi avec éloge à ses frères dans son *Miroir de la Discipline* : « Cherchez tous les jours dans la lecture un aliment que votre esprit puisse s'assimiler, dont il puisse plus tard goûter à nouveau, par le souvenir, la saveur agréable, et qui, purifiant ses intentions et fixant sa volonté, le préserve de divagations inutiles[2]. » Il n'est pas un seul religieux, je pense, qui, après avoir pesé de semblables témoignages, se refuse encore à faire une part dans sa vie à la lecture spirituelle.

Gardons-nous de croire que cette lecture n'ait d'utilité que pour les ignorants et les imparfaits : elle s'impose à tous, même aux plus savants et aux plus parfaits. Les savants en ont besoin, sinon pour apprendre, du moins pour se déterminer à mettre leur vie en harmonie avec leur science. Que de choses, en effet, nous savons d'une connaissance qui reste stérile ! Or, la lecture parle à la volonté : elle nous fait sortir de la spéculation et elle nous incite à l'action. Les parfaits n'en ont pas moins besoin, car il n'est pas de perfection dont les limites ne puissent être reculées. Or, c'est la lecture spirituelle qui fait grandir notre désir de perfection et qui nous ouvre des horizons toujours plus vastes. C'est aux savants et c'est aux parfaits que Salomon s'adresse pour vanter les avantages de la lecture quand il dit « qu'à cette école le savant devien-

---

1. Reg. B. Bened., XIV.
2. P. II, c. VII.

dra plus savant et l'homme intelligent apprendra à tenir d'une main plus ferme le gouvernail[1]. »

Personne ne s'avisera de mettre en doute la science et la sainteté d'un Thomas d'Aquin : n'est-il pas pour nous le maître des maîtres, le modèle d'une perfection accomplie ? Or, voici ce qu'on lit dans sa Vie : « Chose remarquable ! toutes les fois que notre saint pouvait disposer de quelques moments de liberté, il les consacrait à lire les ouvrages spirituels des saints Pères, voulant, au milieu d'études toutes spéculatives, garder dans toute son intégrité son amour pour Dieu et désireux de ne rien perdre de son recueillement ni de sa facilité à monter jusqu'aux hauteurs de la contemplation[2]. » En cela, ajoute l'auteur de sa Vie, il ne faisait que suivre l'exemple de saint Dominique, qui aimait, lui aussi, ces sortes de livres, et qui cherchait dans leur lecture un précieux stimulant pour la perfection. Oseriez-vous maintenant invoquer votre science, invoquer votre sainteté pour vous exempter de la lecture spirituelle ? L'exemple de ce saint, qui était en même temps un prodige de science, démontre qu'elle garde toute son utilité et pour les saints et pour les savants.

Consacrez donc tous les jours une heure, ou au moins une demi-heure, à la lecture de livres d'ascétisme ou de mystique. C'est dans cette lecture que vous trouverez le sens des saintes Écri-

---

1. « Audiens sapiens, sapientior erit, et intelligens gubernacula possidebit. » (Prov., I, 5.)
2. In ejus vita apud Surium.

tures, elle est la lampe, ou plutôt l'astre dont les clartés illuminent votre intelligence ; elle est le feu qui allume en vous les chastes embrasements de l'amour divin, la source où vous puisez un recueillement qui vous garde contre les distractions et les pensées frivoles. Aussi est-ce avec raison que saint Bonaventure a pu dire : « Lisez la vie et les écrits des saints, et, en vous comparant à eux, vous trouverez toujours de nouveaux motifs de vous humilier ; vous sentirez votre dévotion et votre ardeur pour l'étude se réveiller ; puis vous vous formerez à l'intelligence de la sainte lecture, et votre foi s'illuminera de précieuses clartés ; enfin vous apprendrez à discerner le vrai d'avec le faux, le bien d'avec le mal, le vice d'avec la vertu, et à opposer aux défauts et aux tentations des remèdes opportuns[1]. »

Si vous voulez que cette lecture vous soit profitable, n'allez pas changer de livre tous les jours, mais attachez-vous pendant assez longtemps au même auteur. Saint Bonaventure affirme que des lectures faites au hasard et sans suite, loin de pouvoir édifier, ne font que rendre l'esprit plus mobile[2].

Quant à la façon dont vous devez lire, c'est saint Jérôme qui va nous l'enseigner. « En lisant l'Écriture sainte, souvenez-vous qu'elle est la parole d'un Dieu qui ne veut pas qu'on sache seulement sa loi, mais qui veut surtout qu'on l'accomplisse. A quoi bon en effet savoir ce qu'il faut faire, si on ne le fait pas ? Le meilleur service que peut

1. De Inform. novit., XIV.
2. In Spec., II, VII.

rendre la lecture, c'est de faire l'office d'un miroir dans lequel l'âme se contemple pour se réformer quand elle se voit laide, ou pour donner plus de fini à sa perfection. Interrompez fréquemment votre lecture pour prier; et que votre âme, par cette heureuse alliance de la prière et de l'étude, demeure sans interruption attachée à Dieu et s'éprenne pour lui d'un amour toujours grandissant. Tantôt c'est un fait historique qui vous édifiera, tantôt c'est un psaume de David qui vous fera goûter des joies délicates; ou bien vous irez à l'école de Salomon apprendre la sagesse, vous demanderez aux prophètes la crainte du Seigneur, vous vous modèlerez sur les exemples du Christ et sur ceux de ses apôtres pour réaliser en vous l'idéal de la perfection.

« Mais que le temps de cette lecture soit limité par une sage discrétion : n'attendez pas, pour poser le livre, que la fatigue vous y contraigne. On blâme les jeûnes excessifs, l'abstinence trop sévère, les veilles prolongées, et ce n'est pas sans raison, car de pareilles exagérations aboutissent à rendre impossible la pratique, même modérée, de la mortification. Il en va de même pour la lecture; prise à dose raisonnable, elle est fort utile, tandis que, prolongée outre mesure, elle ne peut que nuire. Elle n'échappe pas à la loi générale, qui a été ainsi formulée : Même pour les plus excellentes choses, l'excès est un défaut[1]. »

Ces paroles se passent de commentaire. Mais cependant qu'on nous permette de redire les

---

1. Epistol. I ad Demetr.

mêmes choses en termes plus simples et qui soient à la portée de toutes les intelligences.

Ne laissons passer aucun jour sans faire une lecture spirituelle, et que cette pratique nous soit chère à l'égal de notre oraison de chaque jour. Avant d'ouvrir le livre, faisons une courte prière pour demander à Dieu que la lecture profite et à notre intelligence et à notre cœur. Voici comment saint Ephrem veut qu'on prie alors : « Seigneur Jésus, ouvrez mon cœur à votre parole : faites que je la comprenne, que je la goûte et que je la mette en pratique. Je suis, en effet, un étranger sur la terre. Ne me cachez donc pas vos commandements ; ôtez le voile qui est sur mes yeux et je considérerai les merveilles de votre loi. C'est sur vous que je compte, ô mon Dieu, pour illuminer mon esprit. »

Il est bon d'interrompre notre lecture pour prier ; écoutons Dieu nous parler, et faisons écho à sa voix en précisant sur sa parole nos convictions concernant le bien que nous devons faire et le mal que nous devons éviter. Prions encore après la lecture pour remercier Dieu des enseignements qu'il nous a donnés et pour obtenir la grâce de les mettre en pratique.

Choisissons une lecture qui nous soit utile plutôt qu'une lecture qui satisfasse notre curiosité ; et au lieu de ce qui flatte l'oreille, cherchons ce qui peut soutenir et alimenter notre piété. Ne nous mettons pas en peine de la science et restons tournés vers l'action. Il n'est pas expédient de lire beaucoup : mieux vaut réfléchir beaucoup, prendre de fortes résolutions et examiner les moyens de les faire passer jus-

qu'à la pratique. Si ce que vous avez lu ne reste pas profondément gravé dans votre mémoire, n'en soyez pas inquiet : la lecture ne laisse pas pour cela d'être utile à votre âme et, malgré le peu de précision de vos souvenirs, elle garde le secret de vous faire du bien. Le moine Dacrian explique ce phénomène à l'aide d'une comparaison ingénieuse : « Ne vous troublez pas, dit-il, si vous ne parvenez pas à vous souvenir de tout ce que vous lisez et de tout ce que vous entendez. Un vase dans lequel on verse fréquemment de l'eau garde, en effet, sa propreté, même quand l'eau ne fait qu'y passer et n'y séjourne pas. Il en est de même de l'âme qui reçoit fréquemment un enseignement spirituel : cet enseignement a beau n'y pas séjourner, c'est grâce à lui néanmoins que l'âme se garde pure et agréable à Dieu. Conserver dans votre mémoire le texte précis que vous venez de lire, à quoi bon ? N'êtes-vous pas bien plus intéressé à conserver votre pureté d'âme et une résolution arrêtée d'accomplir la volonté de Dieu[1] ? »

Contraignez-vous pendant un certain temps à faire tous les jours votre lecture spirituelle selon la méthode que je viens d'indiquer, et votre âme sentira la bienfaisante influence d'une alimentation si fortifiante ; elle aura conscience d'être mieux armée pour faire le bien et pour résister au mal ; et souvent ce sera pour elle le meilleur moyen de remédier aux défauts de son oraison, qui fut peut-être un peu tiède ou encombrée de distractions.

---

1. Spec. monach., II, 5.

CHAPITRE II

De l'invocation toute spéciale de la sainte Vierge.

Honorer Marie par la prière vocale ne doit pas nous suffire ; nous devons aussi converser tous les jours avec elle par l'oraison mentale. Aussi, à une heure déterminée de la journée, nous venons, comme c'est chez nous l'usage, lui exposer nos misères, lui confier nos besoins, et nous espérons que cette prière donnera à nos désirs plus de sincérité, plus de générosité à nos affections, et qu'ainsi elle nous rendra moins indignes des dons de Dieu.

Que Marie, que les anges et les saints entendent nos prières, même quand nous leur parlons sans aucun bruit de paroles ; qu'ils aient connaissance de nos désirs quand nous les appelons à notre aide, c'est la doctrine constante de l'Eglise catholique. S'ils doivent cette connaissance à des révélations particulières que Dieu leur fait, ou, selon une opinion plus vraisemblable, à l'acte de vision par lequel ils contemplent Dieu, c'est une discussion qui serait déplacée dans un ouvrage pratique comme celui que nous écrivons.

Cependant écoutez ce que saint Bernard dit à

ce propos : « Quand on est assis sur un trône, a-t-on encore besoin des marches qui donnent accès à ce trône ? Une créature, par le seul fait qu'elle est au ciel, a un moyen de connaissance tout trouvé. Elle voit le Verbe, et dans le Verbe, elle voit tout ce qu'il a fait ; elle n'a donc plus besoin de mendier aux créatures une connaissance du Créateur. Et, pour connaître les créatures elles-mêmes, elle n'a plus besoin de s'abaisser jusqu'à elles : elle les voit en Dieu beaucoup plus clairement qu'elle ne les verrait en elles-mêmes[1]. » Saint Grégoire, parlant des anges et des saints, s'exprime ainsi : « Puisque tous voient Dieu dans une commune lumière, que peuvent-ils ignorer, eux qui connaissent Celui qui connaît tout[2] ? » « Quelle différence, dit à son tour saint Augustin, entre connaître une chose dans le Verbe de Dieu et la connaître en elle-même ! Le premier mode de connaissance représente la pleine clarté du jour ; le second, un pâle crépuscule[3]. »

Un argument tiré de l'état des bienheureux dans le ciel confirme ces témoignages de la tradition. On s'accorde en effet à ne rien refuser aux saints de ce qui peut contribuer à les rendre heureux. Eh bien ! leur bonheur serait-il complet s'ils étaient condamnés à ne pas entendre les prières que nous leur adressons, et s'ils restaient impuissants à nous faire du bien ?

---

1. De Consid.
2. Moral., II.
3. De Gen. ad litt., XXIII.

La sainte Vierge entend donc nos prières, elle voit nos larmes, elle accueille les vœux et les désirs que nous lui exprimons. Pouvons-nous dès lors nous dispenser de fléchir le genou devant elle, de lui payer le tribut de notre vénération, de lui demander avec notre cœur plus encore qu'avec nos lèvres un remède à toutes nos misères et la victoire sur nos tentations? Vous qui aimez la sainte Vierge, vous qui lui êtes attachés par les liens de la reconnaissance, choisissez donc un moment dans la soirée pour entrer dans le sanctuaire de votre âme ; et, là, fermant la porte à toutes les pensées ou préoccupations terrestres, priez votre Mère ; et votre Mère, qui sait lire dans le secret de votre cœur, exaucera son enfant.

Voici comment vous pourrez l'invoquer. Commencez par lui décerner les titres magnifiques auxquels elle a droit. Appelez-la la plus sainte, la plus pure, la plus sage des créatures. Rappelez-lui qu'elle est la Reine des anges, la Reine des hommes, la Reine de l'univers entier, la vraie Mère de Dieu, et une Mère pleine de tendresse pour les pécheurs. Vous lui direz ensuite combien vous êtes pauvre, dénué de vertus, faible, pusillanime ; vous mettrez à nu devant elle vos blessures et vos plaies, et vous la supplierez d'avoir pour vous un regard de compassion. Puis vous vous réjouirez de tous les privilèges dont Dieu la combla, vous souvenant qu'il l'a choisie pour être sa Mère, qu'il la préserva de tout péché, même du péché originel, qu'il l'enrichit de vertus et de dons magnifiques, lui prodigua ses révélations et ses consolations, et l'éleva au-dessus de

tous les chœurs des anges. Enfin vous présenterez vos demandes à cette Mère de miséricorde dans l'ordre que je vais vous tracer.

Vous lui demanderez en premier lieu qu'elle vous obtienne de son Fils une dévotion toute particulière pour elle-même, une dévotion qui vous permette d'appeler Marie votre Mère et votre Reine, et qui lui fasse reconnaître en vous un serviteur et un fils.

Secondement, qu'elle vous obtienne la pleine rémission de vos péchés, leur détestation sincère, de dignes fruits de pénitence et une satisfaction véritable.

Troisièmement, une sévère mortification du jugement, de la volonté, des sens, des passions; la liberté pour l'intelligence et le cœur vis-à-vis de toutes les choses créées, et la victoire sur les tentations suscitées par le monde, par le démon et par la chair.

Quatrièmement, un accroissement de la foi, une espérance ferme, une charité parfaite, une résignation véritable à la volonté de Dieu, la paix du cœur et la gratitude pour les bienfaits de Dieu.

Cinquièmement, la ferveur dans le service divin, la rectitude d'intention, et la prudence dans toutes vos démarches.

Sixièmement, le don d'oraison et celui d'un recueillement continu en la présence de Dieu, l'obéissance à vos supérieurs, l'affabilité et la bonté vis-à-vis de vos égaux.

Septièmement, la force et la patience dans les adversités, la douceur au milieu des injures, la persévérance dans les bonnes résolutions.

Huitièmement, la pauvreté, la chasteté, l'humilité, en même temps que la modestie et le silence qui les accompagnent toujours.

Neuvièmement, la fidélité à n'user que pour Dieu, pour sa gloire et pour le salut du prochain, des talents qui vous ont été départis, tels que l'intelligence et la science.

Dixièmement, le respect, la dévotion, l'amour, pour dire la messe avec fruit et pour bien communier ; la grâce de remplir dignement nos fonctions actuelles, et d'accepter à l'avenir toute autre fonction qu'il plaira à Dieu de vous confier.

Onzièmement enfin, le don de la persévérance, une sainte et heureuse mort, et une assistance particulière quand sonnera l'heure redoutable du jugement.

Cette façon de parler à Marie, s'il vous plaît de l'adopter, suffira pour vous retenir à ses pieds durant quelques instants.

Vous pourrez abréger ou prolonger votre prière selon que vous vous sentirez vis-à-vis d'elle disposé à une affection plus ou moins confiante. Croyez- moi, ô mon frère : rien n'est plus utile que cet exercice ; et sous cette simplicité de paroles se cache un fruit très précieux. Car notre bonne Mère du ciel épie toutes les occasions d'enrichir notre âme et de la porter jusqu'à une haute vertu. Eh bien ! nous lui fournissons une excellente occasion de donner libre cours à sa libéralité chaque fois que nous nous présentons devant elle, comme de pauvres mendiants, pour lui confesser nos misères et solliciter avec confiance ses faveurs.

CHAPITRE III

La prière à l'Ange gardien et aux Saints.

Au ciel nous avons une Mère, Marie : c'est le nom que nous avons la hardiesse de lui donner depuis que Jésus, attaché à la croix, nous a dit à tous, dans la personne de saint Jean : « Voilà votre Mère. » Au ciel, nous avons aussi des avocats : ce sont les anges et les saints, qui plaident notre cause et prennent en main nos intérêts. Mais c'est à notre ange gardien surtout que ce rôle de protecteur fut dévolu; il nous conduit par la main, comme fait un précepteur avec son élève. C'est dans son amour pour nous qu'il puise ses inspirations, lorsqu'il nous prodigue ses leçons, lorsqu'il nous arrête sur la pente du mal et nous pousse du côté du bien. C'est lui qui, aux jours heureux, mêle une ombre à nos joies pour nous préserver de l'orgueil; et qui, aux jours mauvais, soutient notre énergie et nous sauve du désespoir; lui qui nous garde durant notre vie, nous protège à l'heure de la mort, et nous accompagne au tribunal de Dieu.

Il est aussi des saints particulièrement bien disposés en notre faveur : ce sont ceux dont nous célébrons la fête, dont nous implorons

spécialement le secours ou qui nous ont été donnés pour patrons.

Invoquons donc tous les jours notre ange gardien, les saints dont c'est la fête, et ceux que nous avons pour patrons ; invoquons-les séparément ou tous à la fois. Sous leur direction nous irons alors à la perfection par le chemin le plus court et le plus facile.

Réservez chacun des jours de la semaine à une catégorie déterminée de saints. Il n'y en a pas un seul qui ne puisse vous être utile ; qu'il n'y en ait donc pas un seul dont vous ne sollicitiez l'intervention. Consacrez, par exemple, le dimanche aux neuf chœurs des anges ; le lundi, aux apôtres, aux patriarches, aux prophètes ; le mardi, aux martyrs ; le mercredi, aux pontifes ; le jeudi, aux docteurs ; le vendredi, aux confesseurs et aux anachorètes ; le samedi, aux vierges et aux autres saintes.

Un mot de réponse maintenant à cette question : De quelle façon faut-il invoquer les anges et les saints ? Adressons-leur des prières vocales, des invocations spécialement composées en leur honneur ; ils ont droit en effet à notre culte extérieur. Mais prions-les aussi avec notre cœur : c'est de ce culte surtout qu'ils sont jaloux. Nous pourrons suivre la méthode qui a été indiquée quand il s'est agi de la sainte Vierge : il suffira de substituer aux titres de Marie ceux auxquels les saints ont droit. Nous les appellerons les amis de Dieu, les princes de la cour céleste, les colonnes de l'Eglise, nos pères dans la foi ; ces titres sont autant de motifs que nous aurons de nous tenir respectueux et attentifs en leur pré-

sence, et de les prier avec ferveur. Puis vous les féliciterez d'avoir mené une vie si sainte et d'avoir eu une mort si heureuse. Enfin vous leur demanderez les vertus et les grâces dont vous avez besoin.

Je m'en tiens à cette énumération qui, je l'avoue, est un peu sèche. Mais je ne puis, sans excéder les limites de cet ouvrage, composer un formulaire de prières; je dois simplement indiquer à l'âme le chemin qui mène à Dieu, et chercher à lui rendre plus facile l'amour de son Dieu.

CHAPITRE IV

De la visite fréquente au Saint-Sacrement

Si nous invoquons tous les jours les saints, c'est parce que nous nous sentons appelés par état à la sainteté et que nous espérons partager un jour leur bonheur. Quelle raison plus puissante encore n'avons-nous pas de faire visite à Celui que les saints appellent leur Roi, et qui n'habite plus au ciel seulement, mais sur la terre, tout près de nous, sous notre toit ? Quelle condescendance de la part du Sauveur! Il reste auprès de nous, sous le voile eucharistique, comme un père de famille reste auprès de ses enfants dans la salle principale de sa maison ! Il est avec nous dans nos églises comme un supérieur qui se tient, dans une vaste salle du couvent, à la disposition de tous ses religieux, pour les protéger, les diriger, les consoler. C'est bien la réalisation de sa parole : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles[1]. » Il est avec nous déjà d'une présence de protection lorsqu'il nous secourt dans

---

1. « Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi. » (Matth., ult. cap., 20.)

les dangers et qu'il nous sauve du mal; mais il est avec nous aussi d'une présence réelle, puisqu'il demeure auprès de nous sous les espèces sacramentelles et se fait le compagnon de notre vie. Lorsque Dieu arracha le patriarche Joseph à sa prison, l'écrivain sacré a pu dire : « Le Seigneur est descendu avec lui dans son cachot, et il ne l'a pas abandonné dans les fers[1]. » Ne fait-il pas mieux encore avec nous? Il ne se contente pas d'exercer en notre faveur son action providentielle; il vient, avec la nature humaine dont il s'est revêtu, habiter auprès de nous, dans les pauvres demeures que nous lui avons bâties.

C'était ce souvenir toujours présent au cœur des saints qui leur faisait multiplier leurs visites au Saint-Sacrement, et leur faisait considérer nos églises comme des endroits où ils étaient chez eux et d'où ils auraient voulu ne sortir jamais. Le fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, saint Dominique, n'avait guère d'autre demeure que l'église. C'est là qu'il se retirait, après avoir travaillé si fructueusement au bien des âmes, et c'est là qu'il lisait, là qu'il priait avec des soupirs et des gémissements[2]. Nombreux sont les hommes spirituels qui s'efforcent de se rapprocher de ce modèle, et qui entrent à l'église sitôt que leurs occupations le leur permettent, comme de bons serviteurs entrent, quand ils le peuvent, chez leur maître. Et, dans l'église, ils demeurent agenouillés

---

1. « Descenditque cum illo in foveam et in vinculis non dereliquit illum. » (Sap., x, 13, 14.)
2. Lib. III vitæ ejus, c. XII.

ou restent debout aussi longtemps qu'ils peuvent; et quand leurs forces les trahissent, c'est le siège le plus modeste qu'ils choisissent pour s'asseoir. Ils estiment, et avec raison, que la parole de David se vérifie pleinement pour nos temples chrétiens : « Un million d'anges le servaient, et mille millions se tenaient devant lui[1]. » Aussi est-ce avec joie qu'ils s'unissent, pour adorer l'Eucharistie, à ces anges auxquels ils voudraient tant ressembler.

Vous donc qui jouissez de ce bienfait de la présence de votre Dieu, vous qui savez qu'il habite sous le même toit que vous, témoignez-lui votre reconnaissance en déterminant certains moments de la journée où vous viendrez à l'église pour le saluer. Et si, pour ces visites au Saint-Sacrement, vous désirez avoir quelque pratique spéciale, je vous proposerai celle de François de Borgia, qui, après avoir été duc de Candie et grand d'Espagne, se fit serviteur de Jésus-Christ et devint le troisième Général de notre Société. J'ai entendu raconter, lorsque j'étais novice, qu'il allait trouver Notre-Seigneur à l'église sept fois par jour, et que, pour obtenir les sept dons du Saint-Esprit, il priait de la façon que je vais dire.

Après avoir adoré Notre-Seigneur, il récitait un *Pater* et un *Ave* en l'honneur du sang que Jésus avait répandu dans sept circonstances différentes :

1° En l'honneur du sang répandu à la circon-

---

1. « Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. » (Dan. VII, 10.)

cision; et il demandait le don de sagesse et la vertu de chasteté.

2° En l'honneur du sang qui coula au jardin des Oliviers; et il demandait le don d'intelligence et la vertu de mortification.

3° En l'honneur du sang versé à la colonne de la flagellation; et il demandait le don de science et la vertu de charité.

4° En l'honneur du sang répandu dans le couronnement d'épines; et il demandait le don de crainte et la vertu d'humilité.

5° En l'honneur du sang qui coula de ses mains attachées à la croix; et il demandait le don de conseil et la vertu de miséricorde.

6° En l'honneur du sang qui s'échappa de ses pieds percés par les clous du crucifiement; et il demandait le don de force et la vertu de persévérance.

7° En l'honneur du sang qui sortit de son côté ouvert; et il demandait le don de piété et la vertu de patience.

Pour peu que vous sachiez choisir des moments opportuns dans la journée, vous concilierez sans peine ces visites fréquentes au Saint-Sacrement avec la règle qui vous prescrit de ne pas quitter votre cellule. Vous sera-t-il difficile de placer l'une de ces visites le matin par exemple, dès votre lever? une autre quand vous venez à l'église pour entendre la messe? une autre encore lorsqu'une de vos fonctions vous appelle au dehors, ou lorsque vous rentrez dans votre cellule après la récréation qui a suivi chacun de vos repas? De même, avant de commencer un exercice de piété, ne pouvez-vous accourir

auprès de votre Sauveur? ne pouvez-vous venir présenter vos hommages à l'Hôte auguste de nos églises? C'est un Roi plein de tendresse, c'est le Dieu des miséricordes; il élève ceux qui l'honorent, il fait bon accueil à tous ceux qui le cherchent, et il ne permet pas qu'après avoir fait appel à sa bonté, on s'en aille les mains vides.

CHAPITRE V

Examen de conscience du soir, sa nécessité.

Nous devons employer les après-midis à nos différents exercices de piété, à l'étude, à des œuvres d'apostolat.

Vers le soir, nous récitons l'office divin et nous faisons oraison ; puis, après un repas frugal suivi d'une courte récréation, le moment est venu d'examiner pour la seconde fois notre conscience. En raison de la place si importante qu'il occupe dans notre vie spirituelle, nous consacrerons à cet examen d'assez longs développements, et nous étudierons successivement sa nécessité, ses nombreux avantages et la façon de le faire.

L'examen de conscience est un exercice dans lequel nous pesons, avec un soin délicat et attentif, nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actions ; c'est la revision du bien et du mal que nous avons faits. Cette revision s'impose à nous si nous avons souci de plaire à Dieu. Il est, en effet, attentif à ce que pensent et à ce que font tous les hommes, attentif surtout à ce que pensent ses justes et à ce qu'ils font : au bien il décerne la louange, et au mal il inflige une

flétrissure. Cependant il se montre plein de clémence pour les fautes qu'on a découvertes dans l'examen de conscience, et qu'on a lavées dans les larmes du repentir. Il reste au contraire armé pour sévir, s'il ne voit en nous ni repentir, ni désir de nous corriger, ni volonté de faire mieux à l'avenir. Mais nous n'aurons le repentir de nos fautes, nous ne sentirons le désir de les éviter et nous ne formulerons la résolution de nous en corriger, que si l'examen de conscience nous les fait connaître et nous montre combien elles sont odieuses à Dieu. C'est l'examen, en effet, qui détermine quelle fut, dans ces fautes, la part de l'ignorance, de la faiblesse, de la malice, et qui les replace sous nos yeux pour que nos larmes, en tombant sur elles, puissent les effacer. Voici en quels termes Richard de Saint-Victor apprécie ce rôle de l'examen de conscience : « L'âme, quand elle se recueille dans l'oraison, se reproche bien des choses que sa légèreté, sa précipitation, lui avaient présentées comme légitimes ; par contre, elle reconnaît qu'elle s'est trop hâtée de se condamner en bien des circonstances où elle ne le méritait pas. Nous devons donc reviser après coup des jugements précipités auxquels la prudence n'a pas présidé, et rechercher attentivement si en réalité nous avons fait œuvre bonne ou mauvaise, utile ou nuisible[1]. »

La conclusion évidente de ce qui précède, c'est qu'il n'est guère possible de prétendre à une droiture de vie parfaite si l'on ne pratique

---

1. L. I. De erud. inter hom.,

fréquemment l'examen de conscience. On peut, en effet, tracer une ligne très défectueuse, et ne pas s'en apercevoir tant qu'on ne l'a pas mesurée à l'aide d'une règle. Sitôt, au contraire, qu'on approche d'elle une règle, le défaut de son tracé saute aux yeux. Or, dans l'examen de conscience, nous usons d'une règle à laquelle nous comparons nos actions, pour découvrir si elles se rapprochent ou s'éloignent de la ligne droite, si elles sont agréables ou odieuses à Dieu. Un ouvrier ne peut se dispenser d'avoir souvent la règle en main s'il veut produire un travail sérieux ; cette nécessité s'impose plus encore à l'homme spirituel, s'il veut produire des œuvres belles dans l'ordre surnaturel.

Pour nettoyer un appartement, on commence par amasser toute la poussière qu'il renferme, pour en faire un seul tas, puis on la pousse dehors. Telle doit être la façon de nettoyer notre appartement intérieur : l'examen amasse les fautes, puis le repentir les pousse au dehors. Il faut donc commencer par connaître nos fautes et nos défauts, par en faire comme un amas dans notre mémoire, afin de pouvoir ensuite les pleurer, les confesser, les rejeter, c'est-à-dire en débarrasser notre âme.

Un auteur a comparé très justement l'examen de conscience au médicament qui met nos humeurs en mouvement. Quand une première potion a produit ce résultat, le médecin en administre une seconde, destinée à expulser du corps tous les éléments impurs. C'est ainsi que l'examen met en mouvement nos péchés, les détache, pour ainsi dire, de l'endroit auquel ils adhéraient,

puis les expulse à l'aide de la contrition et de la confession.

Il me semble que Jérémie avait en vue ce résultat de l'examen de conscience, lorsqu'il disait : « Scrutons nos voies, discutons-les, et revenons au Seigneur[1]. » *Scrutons nos voies*, qu'est-ce à dire? N'est-ce pas rechercher quelles sont nos habitudes, nos affections, nos œuvres, nos paroles, nos pensées? Et *discuter nos voies*, cela ne signifie-t-il pas étudier la valeur de tous ces produits de notre activité, leur degré de bonté ou de malice, de perfection ou d'imperfection, et, partant, le plaisir ou le déplaisir qu'ils causent à Dieu?

Enumérons maintenant les raisons que nous avons de recourir fréquemment à cet exercice.

Tout d'abord c'est l'examen qui nous dévoile nos péchés, qui nous dispense la lumière et la sagesse nécessaires pour les bien connaître. En effet, lorsque nous nous plaçons en face de nous-mêmes, et que nous nous efforçons de discerner en nous le bien d'avec le mal, Dieu se fait alors lui-même notre précepteur pour nous enseigner quel est le bien que nous devons faire, et quel est le mal que nous devons éviter. S'examiner et se juger soi-même, c'est donc provoquer une irradiation de la lumière divine.

Quand viendra le dernier jour, Dieu, avant de juger les hommes, commencera par passer en revue leurs actes, par faire leur examen de cons-

---

1. « Scrutemur vias nostras et quæramus ; et revertamur ad Dominum. » (Lam., IV, 40.)

cience ; alors seulement, il décernera aux bons une récompense magnifique, et il prononcera contre les méchants une sentence terrible. Le bon sens exige en effet qu'avant de prononcer sa sentence, avant de déclarer un accusé coupable ou innocent, un juge instruise la cause. Aussi Dieu dit au pécheur par la bouche de David : « Tu as cru, dans ton impiété, que je te serai semblable. Mais je te convaincrai, et te forcerai à te voir tel que tu es[1]. » Tu as entassé crimes sur crimes, et je me suis tu pour un temps ; j'ai dissimulé ma colère et j'ai laissé tes forfaits impunis. Mais je ne me tairai pas toujours, et, à la façon dont je sévirai contre toi, tu reconnaîtras que tu étais dans l'erreur, que je ne partage nullement tes sentiments, et que tes péchés, loin de me laisser indifférent, m'inspiraient une horreur profonde. Avant de t'infliger le châtiment que tu mérites, j'évoquerai tous tes péchés et les ferai passer sous tes yeux ; avec le pinceau de ma sagesse infinie, je retracerai sous ses vraies couleurs ta vie criminelle ; et tu confesseras que si la sentence qui t'atteint est sévère, elle ne laisse pas d'être juste.

Telle doit être aussi notre façon de procéder vis-à-vis de nous-mêmes, si nous voulons nous juger avec équité. Avant de nous condamner ou de nous absoudre, soumettons nos pensées et nos actes à un examen rigoureux. Richard de Saint-Victor dit excellemment à ce sujet : « C'est

---

1. « Existimasti inique quod ero tui similis : arguam te, et statuam contra faciem tuam. » (Ps. XLIX, 21.)

Dieu lui-même qui se fait notre juge, et c'est lui qui touche notre âme de son inspiration, lorsqu'elle entend dans sa conscience une voix accusatrice. L'âme coupable se voit comme en un miroir lorsqu'elle arrête ses regards sur ses difformités, et se condamne elle-même sévèrement. Aussi l'habitude que nous prenons de nous étudier et de nous placer en face des obscurités de notre conscience a pour effet de percer toutes les ténèbres et de déchirer pour nous tous les voiles. Pour peu que vous ayez souci de votre perfection, rentrez donc en vous-même, efforcez-vous de voir, de surprendre les secrets mobiles de vos pensées et de vos actes, leur valeur morale, et fiez-vous à la Bonté divine du soin de vous dispenser la lumière dans la mesure voulue pour arriver à cette connaissance si utile de vous-même. Dans cette lumière, vous vous verrez tel que vous êtes, et, si parfait que vous soyez, vous vous mépriserez, parce que, à moins d'être aveuglé par l'amour-propre, on trouve toujours dans son pauvre cœur d'homme matière à humilité et à componction[1]. »

Le second motif qui rend nécessaire l'examen de conscience, c'est que sans lui personne ne peut concevoir la détestation de ses fautes. Le moyen, dites-moi, de s'affliger de sa pauvreté quand on ne sait pas qu'on est pauvre? Le moyen aussi de ressentir douloureusement le déshonneur quand on ignore qu'on l'a encouru?

---

1. De somnio Nabuch., XXII.

On peut dire, avec non moins de raison, que rester dans l'ignorance volontaire de ses défauts et de ses misères, c'est se mettre dans l'impossibilité de les pleurer et de s'en corriger jamais. Or ne veut-il pas ignorer ses défauts, celui qui ne s'examine jamais, qui jamais ne discute ni ses sentiments intimes ni ses actes extérieurs? L'examen de conscience est donc le point de départ d'une douleur salutaire, la condition d'une vraie componction, parce que la seule vue de nos chutes suffit à provoquer chez nous la tristesse et le repentir.

Quand Dieu le frappa, Job ne se connaissait pas encore; aussi ne rougissait-il aucunement de lui-même. Fier au contraire de sa prétendue innocence, il s'en vantait à tout venant et se plaignait du traitement que Dieu lui faisait subir. Mais à peine s'est-il connu par une révélation nouvelle, tout intime, à peine a-t-il sondé l'abîme de sa misère, qu'il cesse de se plaindre et prend l'attitude d'un pénitent : « Par ce qu'on m'enseignait de vous, dit-il à Dieu, je vous ai connu, mais d'une connaissance bien imparfaite; je vous connais bien plus parfaitement maintenant que je vous vois[1] », c'est-à-dire je perçois maintenant les raisons qui ont déterminé votre sagesse à me frapper et à m'accabler. Aussi je me reproche de m'être, avec tant d'assurance, proclamé innocent; je me reproche d'avoir affirmé que je souffrais sans raison, et je fais pénitence dans

1. « Auditu auris audivi te, et quasi a longe cognovi; nunc autem oculus meus videt te. » (Cap. XLII, 5.)

la cendre et la poussière. Nous aussi, tant que nous ne regardons pas en nous-mêmes, nous nous vantons d'être justes, d'être bien supérieurs aux autres; mais quand nous nous sommes passés au crible de l'examen, nous nous estimons pécheurs et misérables. « Moins on se connaît, dit saint Grégoire, plus on se juge avec indulgence. La lumière de la grâce devient-elle plus vive : notre sévérité vis-à-vis de nous-mêmes grandit dans les mêmes proportions. C'est qu'en effet, quand il est sous l'influence du surnaturel, l'homme s'efforce de conformer toutes les puissances de son être à une règle qui le domine et qu'il découvre au-dessus de lui. Et, pour peu qu'il s'écarte de cette règle idéale, il s'en aperçoit vite; et le moindre écart devient pour lui la cause d'une vive souffrance[1]. »

Ce rôle bienfaisant de l'examen de conscience n'a pas échappé à saint Jean Chrysostome. Aussi exhorte-t-il ses fidèles à le pratiquer régulièrement : « Vous avez, leur dit-il, un registre où chaque jour vous notez vos dépenses : que votre conscience soit le registre où chaque jour aussi vous notiez vos péchés. Lorsque vous êtes couché et libre de tout souci, ne vous endormez pas avant d'avoir appelé à votre barre votre conscience, avant d'avoir évoqué le souvenir des fautes qui ont pu se glisser dans vos paroles, dans vos pensées ou dans vos actions. Le Prophète n'a-t-il pas dit : « Excitez en vous « la componction lorsque vous reposez sur votre

---

1. Moral., v.

« lit[1] »? Pendant le jour, le temps vous a manqué : vos occupations journalières, les visites de vos amis, les soins que réclamaient vos affaires, ceux que vous deviez à votre femme et à vos enfants et mille autres choses encore vous ont absorbé. Au lit, vous êtes à l'abri de tous les fâcheux, à l'abri de tous les importuns. C'est le moment d'entrer en conversation avec votre âme, de lui dire : « Voici, ô mon âme, une journée que nous venons de passer; quel bien avons-nous fait, et quel mal avons-nous commis? Si vous avez fait quelque bien, remerciez-en Dieu; et si vous avez fait le mal, prenez la résolution de l'éviter à l'avenir. Au souvenir de vos péchés, laissez couler vos larmes, et ces larmes suffiront à les effacer. Priez Dieu, et vous retrouverez la paix. Vous est-il si pénible, vous est-il si difficile de pleurer ainsi au lit vos péchés de chaque jour? Vis-à-vis de vous-même, montrez-vous donc juge impitoyable, et vous vous ménagerez pour le dernier jour une sentence de miséricorde[2]. » L'examen de conscience a donc la vertu d'exciter dans une âme la componction, et de ramener dans cette âme, naguère encore déchirée par les remords, la sérénité et la joie.

Il est une troisième raison qui démontre la nécessité de l'examen de conscience : c'est que sans lui nous ne pouvons ordinairement obtenir le pardon de nos fautes. J'ai dit ordinairement; car il peut arriver qu'une personne oublie un

---

1. « In cubilibus vestris compungimini. » (Ps. IV, 5.)
2. In Psalm. IV.

péché et qu'elle en reçoive néanmoins le pardon : il suffit pour cela qu'elle s'approche du sacrement de pénitence avec le repentir de ses autres fautes. Il est à présumer que si le souvenir de ce péché s'était présenté à elle, elle l'aurait englobé avec les autres dans un même repentir. Mais, à ne considérer que la loi générale, Dieu, pour nous pardonner un péché, exige que nous détestions ce péché, et nous ne le détesterons qu'à la condition de savoir qu'il a été commis par nous, qu'à la condition de l'avoir surpris, à l'aide d'un examen attentif, dans les replis de notre conscience où il se cache. Marie-Madeleine commença par se mettre en face de son âme, qui lui apparut alors dans toute sa hideuse laideur, pnis elle pleura et gémit aux pieds du Maître ; enfin elle obtint son pardon, et elle eut le bonheur d'en recueillir l'assurance de la bouche même de Jésus, qui lui dit ces paroles plus douces qu'un rayon de miel : « Tes péchés te sont remis[1]. » « C'est, dit saint Grégoire, parce qu'elle se vit souillée qu'elle courut à la fontaine de miséricorde pour s'y laver[2]. » Si elle n'avait eu conscience de ses souillures, jamais elle ne fût venue à ce bain des miséricordes divines pour lui redemander la pureté.

Voulez-vous donc, ô âme pieuse, obtenir chaque jour le pardon de vos fautes? Détestez-les ; et pour les détester, commencez par les rechercher à l'aide de l'examen. Il est impossible, en effet,

---

1. Luc., VII.
2. Hom. XXXIII in Evang.

d'aimer le bien qu'on ne connaît pas; de même il est impossible de détester le mal qu'on ignore. Moïse mit sa main dans son sein, et la retira couverte de lèpre; pour nous, mettre la main dans notre sein, c'est examiner notre conscience, c'est amener en pleine lumière la lèpre de nos fautes. Moïse, dit le texte sacré, mit à nouveau la main dans son sein, et, quand il l'en retira, la lèpre avait disparu. Ainsi de la lèpre de nos péchés; la soumettre à la lumière de l'examen, c'en est assez pour la faire disparaître. Il n'est donc personne qui ne comprenne maintenant le rôle de l'examen de conscience dans l'œuvre de notre purification; c'est lui qui met nos péchés en pleine lumière; c'est lui qui, après nous les avoir révélés, nous les fait pleurer; et à peine les avons-nous pleurés que Dieu nous ouvre les bras pour nous pardonner.

CHAPITRE VI

Des nombreux avantages de l'examen

Lorsqu'une chose est d'une absolue nécessité pour l'entretien de la vie, nous sommes assurés de rencontrer aussi, attachés à cette chose, de nombreux avantages qui nous déterminent à faire d'elle un fréquent usage. L'examen de conscience occupant, comme nous l'avons reconnu, une place nécessaire dans l'entretien de notre vie surnaturelle, sa nécessité doit se doubler d'avantages nombreux que les hommes spirituels sont heureux de recueillir, comme on aime à recueillir les fruits d'un arbre excellent.

De fait, la nécessité de cette pratique et son utilité apparaîtront à qui veut creuser le sujet également incontestables. Qu'elle soit nécessaire, la chose est évidente s'il s'agit des péchés mortels : n'est-elle pas la condition même de leur pardon? n'exhortons-nous pas les pécheurs à rechercher soigneusement leurs fautes, à examiner diligemment leur conscience ? Et pourquoi ? Parce qu'ils détesteront leurs fautes quand ils en percevront la gravité, et qu'ils s'empresseront d'aller au prêtre pour les confesser et solliciter

de lui le pardon. S'agit-il maintenant de péchés véniels à effacer, ou de petits défauts à corriger? La nécessité de l'examen de conscience apparaît non moins évidente; car pour détester une chose et pour l'éviter, il faut que nous sachions qu'elle est mauvaise et en contradiction avec l'idéal de perfection que nous ambitionnons.

Quant à l'utilité de l'examen de conscience, ce serait peu qu'elle eût été proclamée par de saints personnages, par des hommes qui avaient, pour se conduire, les lumières de la foi chrétienne; elle a été vantée aussi par des philosophes païens qui n'avaient d'autre guide que leur raison. Je ne citerai ni Sénèque ni Plutarque, et je me contenterai de rappeler que Pythagore fit en fort bons vers une description de cet examen; et la pensée qu'il s'efforce de traduire dans ces vers est que chacun de nous doit, avant de s'abandonner au sommeil, passer en revue tous ses actes de la journée et se poser à lui-même ces trois questions : « Quelles fautes ai-je commises? Quelles imperfections ai-je tolérées? A côté de quelles occasions de perfection ai-je passé? »

Il faut que l'utilité de l'examen de conscience soit vraiment bien évidente pour avoir fait impression sur des aveugles; je veux dire pour avoir inspiré à des païens, qui vivaient sous la seule loi de nature, des analyses si minutieusement fouillées. Essayons donc de dire après eux quelle est l'utilité de cette pratique, et combien doux en seront pour nous les fruits.

La pratique quotidienne de l'examen de conscience contribue efficacement à la destruction des vices. Cet examen nous révèle en effet les

vices qui sont en nous ; il nous les fait détester et nous détermine à lutter contre eux ; et la lutte nous rend maître de ces ennemis qui nous tyrannisaient : « Je poursuivrai mes ennemis, je les saisirai, et ne les lâcherai que lorsqu'ils seront vaincus. Je les briserai, et ils ne pourront plus se relever ; car je les tiendrai sous mes pieds[1]. » Mais si je n'avais commencé par les connaître à l'aide de l'examen, est-ce que j'aurais jamais songé à les combattre? est-ce que je les aurais poursuivis jusqu'à ce qu'ils fussent anéantis?

Une autre utilité de cette pratique est de favoriser en nous l'épanouissement des vertus. Celui qui apprend un métier examine fréquemment l'ouvrage qu'il a produit, pour se rendre compte des imperfections qu'il y a laissées subsister ; et, de simple apprenti qu'il était, il devient bientôt, grâce à cette habitude, un maître consommé. Telle est aussi la règle que vous devez suivre dans l'apprentissage de la vertu. Soumettez chaque jour vos actions à un examen, condamnant celle-ci comme mauvaise, confessant que celle-là n'a pas eu le cachet de perfection qu'elle pouvait avoir, reconnaissant que cette troisième n'a pas été faite quand il le fallait, et je vous promets qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que vous n'ayez atteint les sommets de la vertu. Saint Bonaventure affirme que, de tous les moyens de créer en nous la vertu, c'est

---

1. « Persequar inimicos meos et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant. Confringam illos, nec poterunt stare : cadent subtus pedes meos. » (Ps. XVII, 38.)

le plus excellent : « La science qui nous est nécessaire pour bien vivre nous vient, dit-il, de plusieurs sources : de la raison, de l'enseignement, de l'exemple, de la méditation des saintes Ecritures, de l'examen fréquent de nos actes et de nos penchants. Cette dernière source a plus d'importance peut-être que toutes les autres. Quoi de plus important en effet que cette circonspection qu'une âme apporte dans toutes ses actions, et que ce jugement qu'elle prononce chaque jour sur toutes ses pensées, sur toutes ses paroles et sur tous ses actes? C'est l'action qui devient alors pour nous le principe de la connaissance, et c'est le principe de la vertu qui chaque jour nous fait progresser dans la science du bien. L'expérience du passé nous est une garantie de sagesse pour l'avenir[1]. »

L'examen de conscience contribue aussi efficacement à procurer la paix de l'âme. Pleurer nos péchés et ne rien laisser dans notre conscience qui soit pour elle une cause de remords ou d'agitation, n'est-ce pas en effet assurer le règne de la paix et de la tranquillité? Il est certain que ceux qui pratiquent consciencieusement cette revue de leur intérieur vivent dans une sécurité absolue, ne tolérant rien en eux qui puisse compromettre cette sécurité. On dort en sûreté lorsque, avant de se mettre au lit, on a parcouru toute sa maison, et qu'on n'y a trouvé ni ennemi, ni voleur, ou qu'on a fait un mauvais parti à ceux qu'on y a rencontrés. De même

---

1. In Spec., II, 1.

vous serez certain de passer une nuit paisible, de jouir d'une paix absolue, lorsque, avant de chercher le sommeil, vous aurez pénétré dans tous les replis de votre cœur pour en bannir, à l'aide des larmes et du repentir, toutes les souillures et toutes les imperfections. Le moyen, au contraire, de reposer en paix sous la menace continue d'une agression? Tant que nous n'aurons pas triomphé de nos ennemis, tant que nous ne les aurons pas terrassés, ne nous faudra-t-il pas faire face à des attaques incessantes?

Enfin l'examen de conscience est d'une grande utilité pour nous faire acquérir la prudence. Nous placer en face de nous-mêmes pour rechercher les motifs déterminants de nos actes, leur fin, leurs circonstances, c'est bien en effet apprendre la prudence, apprendre à régler notre vie pour l'avenir. Il est écrit au Livre des Proverbes : « La voie de l'insensé paraît droite à ses yeux, tandis que celui qui est sage accueille les conseils[1]. » Insensé, par conséquent, celui qui reste sourd à tous les conseils, qui refuse d'écouter les avertissements de sa conscience, et se contente de l'extérieur de la vertu. Sage, au contraire, celui qui est attentif, non seulement aux conseils de ses amis, mais à ceux de sa conscience, et qui soumet tous ses actes à l'approbation de ce juge intérieur.

Que cette voie soit bien celle de la prudence, c'est ce que saint Laurent Justinien proclame en

---

1. « Via stulti recta in oculis ejus ; qui autem sapiens est, audit consilia. » (Prov., XII, 15.)

ces termes : « Qui que vous soyez, rentrez en vous-même par l'examen, si vous êtes désireux d'acquérir la sagesse et la prudence. Jugez-vous vous-même attentivement, considérant d'où vous venez, où vous allez, comment vous vivez, quels progrès vous réalisez chaque jour, quelles défaites vous subissez, de quelles passions vous êtes surtout agité, à quelles tentations il vous faut faire face. Votre marche vers la perfection sera d'autant plus assurée et plus rapide que vous aurez acquis, à l'aide de cet examen, une connaissance plus parfaite de vous-même[1]. » C'est bien vrai : car cette pratique donne à la prudence de l'esprit son plein développement, et elle enseigne l'art de diriger les autres aussi bien que de se gouverner soi-même.

Concluons donc que l'examen de conscience est l'ennemi de tout péché et de toute imperfection, la source de toute vertu et de tout bien spirituel. Aussi celui qui aspire aux sommets de la perfection doit-il chercher dans cette pratique une purification toujours renouvelée de son âme.

---

1. In Ligno vitæ, tit., de Prud., 6.

CHAPITRE VII

Sur quels points doit porter l'examen

Après avoir exposé la nécessité et l'utilité de l'examen de conscience, il nous faut rechercher quel doit être son objet, c'est-à-dire quelles sont les causes qui ressortissent à ce tribunal intérieur.

On peut comparer l'examen de conscience à un filet qu'on jette dans la mer, et dans lequel on ramène des poissons de toute espèce. Par lui en effet nous ramassons, pour ainsi parler, nos actes, qui auparavant erraient à l'aventure affranchis de toute direction; nous remettons la main sur eux, et nous les classons, comme un pêcheur ses poissons, en deux catégories : ceux qu'il faut conserver, et ceux qu'il convient de rejeter. Ce sont donc tous vos actes, bons et mauvais, qu'il faut soumettre à l'examen de conscience : les bons pour les ratifier, les mauvais pour les désavouer ou les corriger.

L'examen de conscience peut encore être comparé à un chapitre intérieur auquel l'âme convoque tous les habitants de la maison, je veux dire tous les actes, pour remplir vis-à-vis d'eux l'office de la correction. Or dans le chapitre, tel qu'il se tient dans nos couvents, on n'appelle

pas seulement les plus jeunes religieux et les plus imparfaits, mais aussi les plus anciens et les plus parfaits. C'est ainsi qu'à ce chapitre intérieur il faut appeler tous nos actes sans exception, les imparfaits pour les condamner, les parfaits pour leur donner encore plus de perfection.

Hugues de Saint-Victor a développé en termes heureux cette dernière comparaison : « Dans ce chapitre intérieur, dit-il, c'est la raison qui tient la place de l'abbé ; et alors la conscience dénonce les fautes, tandis que la perversité les excuse ; l'orgueil plaide en leur faveur, pendant que l'innocence les avoue ; l'humilité se fait son propre juge, et l'arrogance s'érige en juge des autres.

« Semblables à de mauvais religieux, les vices refusent de s'incliner devant les préceptes ; à l'exemple des bons religieux, les vertus au contraire sont souples et obéissantes. Parfois cependant les vertus s'accusent mutuellement. Ainsi la miséricorde reproche à la justice d'avoir eu la main lourde jusqu'à en paraître cruelle ; elle lui reproche d'avoir prononcé des paroles de colère, et d'avoir dépouillé toute douceur extérieure. La justice, à son tour, se fait accusatrice de la miséricorde : Vous n'avez pas su, dit-elle, prendre un air assez sévère ; vous avez laissé telle faute impunie ; vous n'avez pas élevé la voix pour reprocher à un coupable sa conduite. Puis c'est l'humilité qui reproche à la décence d'excéder la mesure, de sacrifier à la vanité et au plaisir. Enfin c'est la décence qui admoneste l'humilité ; à son avis, elle va trop loin dans son amour de la pauvreté, elle ne fait pas au corps la part à laquelle il a droit ;

elle exagère, en ne lui donnant pas de quoi se couvrir ou en ne le couvrant que de haillons sordides.

« Parfois en effet la miséricorde a procédé avec trop de mollesse, et la justice avec trop de rudesse ; parfois, sous l'habit de l'humilité, perce la parcimonie ; et, sous les dehors de la décence, c'est une recherche de luxe qui parfois se dissimule. Ces vertus, pour imparfaites qu'elles soient alors, n'en restent pas moins des vertus. Pendant qu'elles subissent ces accusations, elles ressemblent au religieux qui, en plein chapitre, se met les épaules à nu pour recevoir la discipline. Mais qui peut ainsi mettre à nu les défauts qui entachent ces vertus ? C'est la confession, qui fouille dans les replis de la conscience, et qui en met au grand jour toutes les tares[1]. »

Nous avons plus d'un motif de faire l'examen de nos bonnes actions elles-mêmes. Souvent en effet l'amour-propre engendre, en pareille matière, l'illusion, et nous en arrivons à estimer bon un acte qui en réalité est mauvais. Il faut donc que l'examen intervienne pour redresser nos jugements, pour prononcer si tel acte fut bon, imparfait ou mauvais. La négligence à examiner nos bonnes actions ou nos bonnes pensées nous expose au danger de pécher, au danger d'accueillir à titre de pensée utile la plus vaine des imaginations, et de décorer du nom d'œuvre bonne un acte mauvais. Isboseth fut tué parce qu'au lieu de faire garder sa porte par un homme

1. Hugues de Saint-Victor, De claustro anim., VI.

courageux et vigilant, il en commit la garde à une faible femme qui ne sut résister au sommeil. « Que son exemple, dit saint Grégoire, nous détermine à placer à la porte de notre âme un gardien vigilant qui dévisage tous ceux qui demanderont à entrer, et qui, pour nous sauver de toute illusion et de tout danger, sache faire la différence du bien d'avec le mal. » Le gardien de notre âme, ce sera donc l'examen auquel nous soumettrons les actes qui ont tous les dehors de la vertu, lui laissant le soin de décider si la réalité répond vraiment aux apparences.

Puis ces actions bonnes seront un jour passées par Dieu au crible de l'examen. Il est donc de notre intérêt de prévenir le jugement de Dieu, de procéder nous-mêmes à cet examen, dans la crainte que bien des choses que nous estimions excellentes ne nous méritent les sévérités de ce juge équitable. Loin de moi, certes, la pensée de croire que tous les actes des justes soient des péchés : un hérétique seul pourrait avancer une proposition aussi insensée. Je veux dire seulement que la négligence, le défaut de rectitude dans l'intention, ou d'autres circonstances, viennent souvent entacher la bonté de nos différentes actions. La sagesse nous commande donc de surveiller ces actions, de les discuter, de rechercher les moyens de faire mieux quand viendra une occasion semblable, et d'arriver ainsi à produire des actes exempts d'imperfections, capables de désarmer la critique la plus sévère. J'affirme que des actes examinés et discutés avec cette attention scrupuleuse n'ont plus rien à redouter des sévérités divines, et que nous

pouvons, en toute confiance, les apporter au tribunal de Dieu.

Si l'examen de conscience doit porter sur nos bonnes œuvres, à plus forte raison doit-il embrasser aussi celles qui sont mauvaises. Chercher, dans cet examen, à connaître nos fautes et nos défauts, ce serait peu ; il nous faut nous rendre compte surtout de l'étendue du mal que nous avons commis. C'est cette exacte connaissance, en effet, qui produit chez nous la contrition ; et c'est cette contrition véritable, procédant du secours de la grâce, qui touche le cœur de Dieu et le détermine à pardonner. Ecoutez ce que dit Ezéchias pour fléchir Dieu : « Je repasserai toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon âme[1]. » Je ferai revivre, semble-t-il dire, le souvenir des fautes que j'ai commises dans tout le cours de ma vie, et ce souvenir sera chez moi accompagné d'une profonde tristesse. En songeant que j'ai offensé votre majesté, je m'abîmerai dans la douleur ; je répéterai : « Seigneur, si telle devait être ma vie et tel l'usage que j'en dois faire ; si je devais voir sombrer mon âme dans un si triste naufrage, pourquoi m'avoir appelé à l'existence ? Dans le temps même que je parle ainsi, et que je m'abîme ainsi dans la douleur, je renais à la vie que votre miséricorde m'a préparée. Je vois alors clairement que l'amertume se dissimulait sous la fausse paix que j'entretenais avec mes péchés et avec mes défauts.

---

1. « Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. » (Isaie, XXXVIII, 15.)

Pendant que je fais cette constatation et que je déplore mon égarement, vous, Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion, vous avez arraché mon âme à ce malheureux état, et vous avez jeté loin derrière vous tous mes péchés. »

Tels sont les avantages que procura à Ezéchias le souvenir de ses péchés, et tels sont les fruits de grâce qui sortiront pour nous, soyons-en sûrs, du souvenir et de l'examen douloureux de nos fautes.

Concluons donc qu'il nous faut appeler au tribunal de la conscience tout le bien que nous avons fait et tout le mal que nous avons commis : le bien, pour le purifier des imperfections que notre faiblesse y a mêlées ; le mal, pour l'effacer par le repentir et par une sanction qui lui soit proportionnée.

CHAPITRE VIII

De la façon de faire l'examen de conscience

Puisque l'examen de conscience est une sorte de jugement spirituel, il nous faut, si nous voulons le bien faire et le faire fructueusement, observer les formes usitées dans les jugements ordinaires. Or, lorsque la faute dont un accusé doit répondre est doublée chez lui d'une ingratitude, on commence par rappeler les bienfaits dont il fut comblé ; puis on fait la preuve de la faute qu'il a commise ; enfin le juge prononce son arrêt et impose au coupable le châtiment qu'il a mérité. Telle doit être, à notre avis, la procédure dont il faut user dans l'examen de conscience. Par conséquent, ne nous contentons pas de nous accuser auprès de Dieu de nos fautes et de nos défauts ; accusons-nous auprès de lui de nos ingratitudes, et punissons-nous dans la mesure où nous l'avons mérité. Une étoffe noire, si on la place en regard d'une étoffe blanche, prend une teinte plus sombre, plus foncée. Ainsi en est-il de nos fautes : placées en regard des bienfaits divins, elles nous apparaissent plus sombres de malice, plus noires d'ingratitude.

C'est dans cet ordre que Dieu nous engage à faire nos examens, quand il place sur les lèvres

du prophète Michée ces paroles : « O mon peuple, que t'ai-je donc fait, et en quoi ai-je pu te contrister? Réponds-moi[1]. » C'est du souvenir de ses bienfaits qu'il se sert ici pour révéler à son peuple la laideur de son ingratitude et lui inspirer en même temps le désir de la conversion. « Nous qui voulons, dit saint Jérôme, voir un jour Dieu face à face, nous qui sommes les vrais fils d'Abraham, écoutons Dieu nous faisant notre procès quand nous avons péché, et se faisant une arme contre nous de la grandeur de ses bienfaits. Gardons-nous, dans la conscience où nous sommes d'être de vrais coupables, de discuter avec lui, mais plutôt fléchissons-le par nos prières[2]. »

Choisissons tout d'abord, pour faire notre examen, un moment propice. Le quart d'heure qui précède le coucher me paraît indiqué pour cela : nous n'avons plus alors ni occupation qui nous appelle ni affaire qui nous distraie.

Cinq éléments différents donneront à notre examen sa perfection : le premier est le souvenir des bienfaits de Dieu, et l'humble et ardente reconnaissance que nous lui exprimerons. Le second est la demande de la grâce qui nous est nécessaire pour découvrir nos fautes et nos défauts. Le troisième est la recherche de ces défauts, de ces fautes. Le quatrième est la détestation des péchés que nous avons commis, et

---

1. « Popule meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi? responde mihi. » (Mich., VI, 3)

2. In comment. Mich.

le ferme propos de ne les plus commettre. Le cinquième est la sanction que nous nous imposons pour ces péchés.

Vous commencerez donc votre examen par rendre grâces à Dieu des innombrables bienfaits et des glorieux privilèges dont vous êtes redevable à sa libéralité. Ce souvenir reconnaissant vous rendra plus facile la contrition de vos fautes, et inclinera vers vous le cœur de Dieu. D'ailleurs, saint Basile affirme que toutes nos prières doivent débuter par un acte de remerciement. Voici ses paroles : Lorsque vous voulez prier, quittez votre femme et vos enfants, quittez-vous vous-même, élevez-vous au-dessus de la terre, montez par delà la voûte céleste, par delà toutes les créatures visibles et invisibles, et commencez par rendre grâces à Celui qui a tout créé. Parlez-lui en ces termes : « Merci, ô mon Dieu, pour votre facilité à nous pardonner, merci pour votre patience à nous supporter. Si vous vous taisez, Seigneur, et si vous nous supportez, n'est-ce pas pour mériter notre reconnaissance? N'êtes-vous pas Celui qui, pour nous sauver, tantôt fit appel à la crainte et tantôt nous sollicita par l'amour; le Dieu qui, après s'être servi des Prophètes pour nous effrayer, vint avec tendresse nous visiter par son Christ[1]? »

Si toute prière doit débuter par l'action de grâces, cela est vrai surtout de la prière dans laquelle nous sollicitons et la lumière pour nous connaître et le pardon de nos péchés. Mais

---

1. Const. Monast. II.

l'action de grâces générale, qui renferme sous un seul titre les bienfaits divins, n'est pas fort utile; d'autre part, l'action de grâces spéciale, qui comprend la revue détaillée de tous ces bienfaits, n'est pas possible. Qui peut se flatter en effet de faire une énumération exacte des innombrables bienfaits dont il est redevable à Dieu? Il nous faut donc tenir, entre ces deux extrêmes, un juste milieu et évoquer d'abord le souvenir des bienfaits généraux de Dieu, puis le souvenir de quelques bienfaits particuliers à ce jour. Et cet acte de remerciement doit être fait assez rapidement pour ne pas empiéter sur le temps destiné à l'examen proprement dit. Vous pourrez lui donner la forme suivante :

Seigneur mon Dieu, je vous ai une immense reconnaissance : 1° parce que vous m'avez vu et aimé de toute éternité; parce que, dans votre infinie miséricorde, vous m'avez prédestiné à la gloire, et m'avez assuré tous les moyens d'y parvenir; 2° parce que vous m'avez, par la création, tiré du néant, pour me faire à votre image et à votre ressemblance, pour me doter de bienfaits innombrables et dans mon corps et dans mon âme; 3° parce que vous me conservez, et conservez toutes choses à cause de moi, à l'aide de votre concours, sans lequel nous retournerions sur-le-champ au néant et ne pourrions subsister un seul instant; 4° parce que vous me gouvernez et que vous gouvernez toutes choses pour mon plus grand bien, par votre providence toute sage et toute paternelle; 5° parce que vous m'avez racheté par le précieux sang qui coula de vos plaies, et que vous m'avez délivré de

l'esclavage du péché par les mérites de votre Passion; 6° parce que vous êtes venu à moi sous les traits d'un docteur, d'un médecin, d'un père, d'un modèle de toute sainteté; 7° parce que vous m'avez choisi pour faire partie de votre Eglise, pour vous connaître et vous servir; 8° parce que votre miséricorde m'a fait l'un des privilégiés que vous appelez à l'état religieux; 9° parce qu'à l'aide de vos sacrements, à l'aide de vos inspirations, des exemples des saints, des livres inspirés et de tant d'autres moyens, vous m'avez soutenu et ne cessez de me soutenir dans la voie du bien; 10° parce que votre bonté me permet d'espérer que, du misérable état d'ennemi, j'ai été élevé par vous à la dignité d'ami et justifié par votre grâce; 11° parce que vous m'avez délivré des dangers sans nombre où j'étais de perdre la grâce; 12° parce que vous m'avez fait riche des dons de la nature et de ceux de la grâce; 13° parce que, de toute éternité, vous avez, comme j'en ai l'espérance, préparé d'une façon efficace les moyens qui doivent me conduire à un degré déterminé de gloire; 14° parce que, après m'avoir admis aujourd'hui à converser avec vous dans l'oraison, vous m'avez nourri de votre corps et de votre sang, et m'avez gardé à votre service; 15° parce que vous m'avez toujours poursuivi de vos bienfaits, et que votre bonté, après s'être exercée vis-à-vis de moi durant toute ma vie, ne cessera de me suivre pendant toute l'éternité.

Après vous être ainsi rappelé les bienfaits de Dieu et lui avoir exprimé votre reconnaissance, vous demanderez la grâce de vous bien examiner

et de vous bien connaître. C'est qu'en effet, pour parler comme Jérémie, « le cœur de l'homme est mauvais et impénétrable. Qui pourra le connaître? — Moi, répond Dieu, moi qui suis le Seigneur, qui scrute les cœurs et éprouve les reins[1]. »

C'est donc à Dieu qu'il nous faut demander de nous placer en face de notre propre cœur, de nous dévoiler ses ruses et ses dissimulations, de nous donner une claire révélation de nous-mêmes. Cette demande doit être courte pour ne pas empiéter sur le temps consacré aux autres parties de l'examen. Vous pourrez la présenter à Dieu en ces termes : « O Dieu si libéral, à tous vos bienfaits passés, daignez en ajouter un nouveau : envoyez pour moi du ciel en ce moment un rayon de votre lumière; accordez-moi la grâce de connaître mes péchés, la grâce de me souvenir, pour les pleurer et en faire pénitence, de toutes les offenses dont je me suis rendu coupable envers votre majesté. »

Ce sont là les préludes de l'examen plutôt que l'examen lui-même; celui-ci consistera à examiner et à peser tous nos actes. Pour plus de clarté, nous ferons successivement la lumière sur quatre points distincts : sur nos pensées, sur nos affections, sur nos paroles et sur nos actions. Voici comment Hugues de Saint-Victor veut qu'on s'examine sur trois de ces points,

---

1. « Pravum est cor hominis et inscrutabile. Quis cognoscet illud ? Ego Dominus, scrutans corda et probans renes. » (Jer., XVII, 8.)

c'est-à-dire sur les affections, sur les pensées et sur les actions : « Relativement aux affections, il faut rechercher si elles ont été droites et pures, c'est-à-dire si rien ne fut répréhensible ni dans leur objet ni dans leur mode. En effet, aimer ce qu'on ne doit pas aimer constitue une faute; aimer autrement qu'on ne doit aimer est aussi une faute. Vos affections ne sont donc bonnes que si vous aimez ce qu'il faut et comme il le faut. Aimer ce qu'il faut, c'est aimer avec rectitude. Aimer comme il le faut, c'est aimer avec pureté.

« S'agit-il des pensées : examinez si elles sont pures et bien réglées. Elles sont pures quand elles ne proviennent d'aucune affection mauvaise, et qu'elles n'engendrent aucune affection suspecte. Elles sont bien réglées quand elles sont produites en temps opportun. Avoir de bonnes pensées, mais à contre-temps, penser par exemple à la lecture durant l'oraison, ou penser à l'oraison durant la lecture, serait chose condamnable.

« Quant aux actions, la première question à examiner est celle-ci : Dans quelle intention ai-je agi? Pour être bonne, l'intention doit être simple et droite : simple, c'est-à-dire exempte de malice ; droite, c'est-à-dire éclairée. Une seconde question se pose ensuite : Dans cette action que j'ai bien commencée, que j'ai commencée pour Dieu, ai-je soutenu jusqu'au bout mon intention, et n'ai-je laissé fléchir ni ma bonne volonté ni mon amour[1]? »

---

1. De Medit.

Hugues de Saint-Victor, comme on le voit, ne parle pas ici de l'examen des paroles. Pour suppléer à son silence, déterminons les points sur lesquels notre examen devra porter : Nos paroles n'ont-elles blessé ni la vérité ni la charité? N'avons-nous rien dit qui fût inutile? Avons-nous toujours parlé quand il fallait, où il fallait, et sur le ton qui convenait?

Parmi nos actions, il en est qui appellent un examen plus sérieux, plus approfondi : ce sont celles qui forment la trame de notre vie de religieux et dans lesquelles, si nous n'y prenons garde, les imperfections se glisseront innombrables. Ces imperfections ont été mises en lumière par Thomas A Kempis avec un tel bonheur d'expression que tout commentaire ne ferait que déflorer sa pensée. Voici donc sous quelle forme il veut qu'on fasse cet examen :

« Pour vous prémunir contre une détestable négligence dans l'examen de votre conscience, appelez à votre barre, en temps opportun, toutes vos paroles et tous vos actes, et exigez de vous-même un compte sévère de votre gestion : Viens, serviteur négligent et paresseux, viens dire comment tu as passé cette journée. Quand tu as entendu le signal du réveil, j'ai remarqué que tu ne t'étais pas levé sur-le-champ, que tu t'étais attardé au lit, attendant que le dernier son de la cloche se fût éteint; et pour cela tu es arrivé en retard. Au chœur, tu n'as pas chanté à pleine voix, tu as laissé ton esprit s'égarer dans mille distractions, tu t'es même laissé aller au sommeil. Vers la fin de l'office, tu as précipité ta récitation : tu avais hâte de regagner ton lit.

Grave sujet d'inquiétude pour moi ! après être entré au chœur sans préparation, je t'en vis sortir sans dévotion. Dans la journée, je t'ai entendu prononcer beaucoup de paroles ; mais quel fruit en as-tu retiré ? Tu parlais de choses inutiles, tu interrogeais avec curiosité, tu jugeais avec précipitation, tu faisais des rapports défavorables au prochain, tu te livrais à la médisance. Tu prêtais une oreille complaisante aux bruits venus du monde, et tu n'écoutais qu'avec répugnance les paroles de Notre-Seigneur et des saints. Tu t'es aussi préoccupé du boire et du manger, et tu as apporté à table une sensualité coupable. Ne t'es-tu pas réjoui quand on te servait bien ? n'as-tu pas désiré qu'on te servît mieux ? et n'as-tu pas murmuré quand le menu n'était pas à ton goût ? Tu as recherché dans tes frères des bagatelles, et tu as fait pour toi bon marché de choses d'importance capitale, de la fidélité et de la charité. Puis tu as lu ton office sans piété, sans dévotion, et même sans l'attention prescrite et sans prendre le soin de prononcer distinctement les paroles. Vois jusqu'où tu es descendu, et cesse de t'enorgueillir, de tirer vanité des biens que tu as reçus de Dieu ; mais plutôt déplore que l'homme intérieur ait à se débattre contre tant de passions. Poursuis, dans les replis les plus cachés de ton cœur, la colère, la jalousie, l'avarice, l'impatience, la tristesse, tous les sentiments suspects qui s'y tiennent blottis. Que ton examen ne soit pas limité au mal que tu as fait, mais qu'il s'étende aussi au bien que tu aurais pu faire. Recherche donc si tu as été assez reconnaissant envers Dieu

de ses bienfaits; si tu as prié pour tes amis et pour tes ennemis; si tu as été respectueux pour tes supérieurs et plein d'égards pour tes inférieurs; si tu as eu compassion des infirmes et des âmes troublées; si tu t'es dépensé au service des faibles, et si tu as été prodigue de consolations pour les affligés. As-tu aussi cherché purement et simplement en toutes choses la gloire de Dieu? As-tu tourné le dos avec énergie à la gloire humaine? As-tu renoncé avec empressement à ta volonté propre? Ne t'es-tu pas préféré à personne? Est-ce avec déférence que tu as reçu les réprimandes, et avec humilité que tu as accepté une pénitence imposée? Avec quelle dévotion as-tu célébré les saints mystères? Avec quel empressement t'es-tu porté aux œuvres qui t'humiliaient? Lorsqu'on t'a dédaigné, ne t'es-tu pas révolté? N'as-tu pas rêvé de rendre le mal pour le mal, plutôt que de triompher du mal par le bien[1]? » La réponse à toutes ces questions suffira à amener sur notre front la rougeur de la honte, à nous convaincre que des œuvres qui devraient nous rendre plus saints tous les jours deviennent pour nous des occasions d'imperfections, et, au lieu de faire notre joie, ne nous apportent que tristesse.

Toutes ces imperfections et toutes ces fautes, réunissez-les comme en un faisceau, et mettez-les en regard des bienfaits de Dieu que nous avons rappelés tout à l'heure. Voyez comment vous avez répondu à sa tendresse et reconnu sa libé-

---

1. L. III de Discip. Claust., 10.

ralité; confessez qu'une telle ingratitude mérite bien qu'on la flétrisse. Pleurez, ô mon frère, versez des larmes amères : comment ne pas pleurer, lorsque chaque jour, dans votre examen, vous vous trouvez en face des mêmes fautes, des mêmes ingratitudes, du même oubli de votre Créateur? Au regard de l'homme charnel, ces fautes ne sont peut-être que des vétilles. Il n'importe; détestez-les de toute votre âme, et ayez pour elle une haine énergique; aux regards de l'âme fidèle que la lumière d'en haut éclaire, dès qu'il s'agit d'une offense à la majesté divine, rien n'est petit, rien n'est à dédaigner.

Que de cette mise en regard des bienfaits de Dieu et de vos imperfections, jaillisse la haine du péché, mais une haine qui n'entame en rien votre confiance. Je dis plus : c'est précisément la vue des imperfections dont votre âme est toute souillée, et c'est le souvenir de la patience avec laquelle Dieu vous a attendu, qui doivent faire votre confiance, vous donner l'assurance qu'il ne vous repoussera jamais, et que, semblable au plus miséricordieux des pères, il aura les bras toujours ouverts pour accueillir son fils repentant. Dites-lui donc votre amour; il le mérite bien pour tant de bonté, pour tant de longanimité. Dites-lui la joie que vous cause sa patience à vous supporter, la joie que vous avez de recevoir ce témoignage d'une bonté infinie, d'une tendresse qui a besoin de déborder sur sa pauvre créature.

Tous ces sentiments concourront à fortifier en vous la résolution de vous corriger. La correction successive de toutes vos imperfections,

tel est en effet le fruit que doit vous procurer l'examen.

Enfin vous vous imposerez, pour vos défaillances habituelles, une pénitence qui consistera à accomplir quelque mortification ou à réciter quelque courte prière. Si vous avez eu à constater une faute plus grave, la sanction ordinaire deviendrait insuffisante, et il faudrait sévir contre vous-même avec plus de sévérité, vous imposer un châtiment proportionné à votre culpabilité.

Telle est la méthode d'examen dont je vous conseille d'user et qui vous vaudra, s'il vous plaît de l'adopter, de rapides progrès dans la perfection.

CHAPITRE IX

Résumé de la doctrine concernant l'examen

En cinq endroits différents de cet ouvrage, si j'ai bonne mémoire, j'ai parlé de l'examen.

J'ai dit d'abord qu'il fallait soumettre à l'examen la façon dont on avait fait l'oraison mentale; puis j'ai recommandé de faire deux fois par jour un examen particulier concernant un vice à déraciner ou une vertu à pratiquer ; enfin j'ai conseillé de faire aussi deux fois par jour, avant le repas de midi et avant le coucher, l'examen général de tous nos actes.

On objectera peut-être qu'il est tyrannique de contraindre des hommes spirituels à d'aussi fréquents retours sur eux-mêmes, de leur faire dépenser dans ces exercices un temps qui serait mieux employé à d'autres actes de vertu plus excellents. Je réponds que personne n'a le droit de parler de la sorte, et de considérer comme perdu un temps consacré à des examens qui rendent une âme plus pure, plus belle aux yeux de Dieu, et lui assurent des grâces de choix. Qu'on veuille bien aussi se souvenir que les saints, renchérissant sur la règle que nous

avons tracée, ont usé de l'examen avec exagération, s'il est permis de parler de la sorte, qu'ils se sont examinés non cinq fois par jour, non six fois, mais un nombre de fois beaucoup plus considérable encore.

Puis, quand on a bien saisi le mécanisme de notre méthode, on voit bientôt toute difficulté s'évanouir : car en réalité nous ne prescrivons que deux examens. N'avons-nous pas dit qu'après un certain apprentissage de la vie spirituelle, on pouvait réserver la revue de l'oraison pour le moment de l'examen particulier, ou faire cette revue d'une façon très rapide et qui ne nous prît qu'un temps insignifiant ? Quant aux deux examens particuliers, ils se confondent avec les deux examens qui se font avant le repas de midi et avant le coucher. Après avoir examiné nos pensées, nos affections, nos paroles, nos actes, nous pouvons avoir quelques minutes d'attention pour le défaut ou pour la vertu qui doivent faire l'objet de votre examen particulier, et noter alors nos défaillances ou nos progrès en ce point. Est-il si difficile de faire ainsi deux fois par jour la revue de notre conscience ?

Et pour en finir avec ce sujet, rappelez-vous que vous avez un double avantage à retirer de cette pratique. Le premier est une purification toujours plus parfaite de votre conscience, et un désir plus vrai de vous corriger. Le second est une connaissance non plus superficielle, mais approfondie de vous-même. Le jour en effet où vous ne vous contenterez plus de regarder les branches de l'arbre, et où vous creuserez pour en mettre à nu la racine, je veux dire le jour où

vous rechercherez, en même temps que vos imperfections, les sources où elles s'alimentent, ce jour-là, je vous l'affirme, vous apercevrez vos défauts dans une lumière si crue, et vous vous verrez si vide de vertus, que, bien loin de vous enorgueillir, vous ne pourrez vous défendre de vous mépriser.

CHAPITRE X

Le coucher et le repos de la nuit

Après l'examen de conscience, le moment est venu pour vous de goûter un sommeil paisible, qui soit lui aussi un acte de religion, et qui vous permette de dire avec le Prophète : « Je dormirai et me reposerai dans la paix[1]. » Pour rendre fructueuses et méritoires ces heures de la nuit, conformez-vous aux quelques recommandations qui suivent.

Tout d'abord efforcez-vous d'avoir une intention bien pure. Allez vous reposer pour obéir à Dieu, qui vous le prescrit par l'organe de votre règle, et pour trouver dans le sommeil un renouveau de forces que vous puissiez dépenser à son service. Par quelques invocations spéciales, demandez à la sainte Vierge et à votre ange gardien de vous préserver de tout danger et pour le corps et pour l'âme ; suppliez-les de mettre votre pureté à l'abri de tous les assauts du démon, afin que rien ne vous empêche le lendemain de célébrer ou de communier, et afin

---

1. « In pace in idipsum dormiam et requiescam. » (Ps. IV, 9.)

que le lendemain il n'y ait entre Dieu et vous aucun nuage. Puis vous lirez votre sujet de méditation pour le jour suivant ; ou, si vous l'avez lu déjà, vous le repasserez attentivement dans votre esprit. Comme tout bon chrétien doit le faire, vous tracerez ensuite le signe de la croix sur votre bouche, sur vos lèvres, sur votre poitrine, et vous vous étendrez modestement sur votre lit pour y reposer. Ecoutez ce conseil de Thomas A Kempis : « Ne vous retournez pas fréquemment dans votre lit ; gardez plutôt, si vous le pouvez, la même position, vous souvenant du Christ cloué à la croix, vous souvenant qu'il choisit pour s'y étendre, non le lit du voluptueux, mais le gibet du criminel[1]. »

Lorsque vous êtes au lit, récitez, en attendant le sommeil, soit quelques versets d'un psaume, soit quelques prières vocales, ou bien entretenez-vous de quelque sainte pensée, de la dignité, par exemple, que vous confèrent la grâce et l'amitié de Dieu. De la sorte, vous serez toujours prêt à faire face avec énergie à toutes les tentations, et, au milieu de votre sommeil même, vous opposerez une résistance vigoureuse au démon. Par une pente qui sera une résultante de l'habitude, vous vous sentirez, même dans le sommeil, incliné à prier et à produire de saintes affections. « Avant d'aller vous coucher, écrit saint Bernard, ayez toujours une pensée pieuse qui vous aide à vous endormir en paix, qui puisse même parfois faire l'objet de vos rêves, et qui, dès votre

1. De Discipl. claustr., II, XI.

réveil, vous replace dans l'état de bonne volonté où vous étiez la veille. Cette pratique, après vous avoir procuré un repos paisible, vous rendra le réveil moins pénible, et facilitera votre retour à un état d'âme que vous n'aviez pas complètement abandonné[1]. »

Si, avant de vous endormir, vous éprouvez quelque tentation contre la pureté, usez du remède que propose Thomas A Kempis. « Si votre chair se révolte, dit-il, si une image licencieuse s'offre à votre esprit, si la passion qui vous trouble ne vous permet pas de goûter le sommeil, ayez recours à la prière, tracez sur vous le signe de la croix ; armez-vous du souvenir des fouets, du souvenir de la couronne d'épines, de celui de la lance, de tous les souvenirs de la Passion : rien n'est plus efficace pour mettre en fuite le démon et pour faire s'évanouir tout le prestige d'une tentation. Pensez aussi au feu de l'enfer, aux supplices qu'ont endurés les Martyrs, à la fermeté qu'ont déployée les Confesseurs, et aux splendides victoires que les Vierges ont remportées. Evoquez le souvenir d'un saint Etienne lapidé par les Juifs, d'un saint Laurent étendu sur un gril, d'un saint Vincent déchiré par les ongles de fer, d'un saint Benoît se roulant au milieu des ronces et des épines, d'une sainte Agnès priant au milieu des flammes, d'une sainte Catherine condamnée au supplice de la roue, de Marie-Madeleine, la grande pénitente, pleurant ses péchés et se purifiant par

1. Ad fratres de Monte Dei.

l'amour. Nourrissez-vous donc de ces fortes pensées, et, avec le secours de la grâce, vous sentirez le feu impur s'éteindre sous l'action du feu divin ; vous triompherez du démon, vous honorerez les saints, et vous vous endormirez dans la paix du Christ[1]. »

Si vous vous endormez en protestant à Dieu de votre fidélité, dans le sommeil même vous résisterez au tentateur. Saint Augustin en avait fait l'expérience, et il disait : « Seigneur, armés du souvenir de vos commandements, nous luttons jusque dans le sommeil. » C'était d'ailleurs le conseil de saint Paul : « Soit que nous veillions, soit que nous dormions, vivons toujours en Dieu[2]. »

Vivre avec Dieu pendant le sommeil, à un moment où nous ne sommes plus en possession de notre libre arbitre, qu'est-ce à dire ? N'est-ce pas ressentir alors les heureux effets d'une habitude contractée à l'état de veille, et rester fidèle à Dieu en vertu de cette habitude ?

Vous ferez mieux encore que résister aux tentations durant le sommeil ; vous prierez aussi en dormant, et vous vous adonnerez en rêve à de pieuses pratiques. Saint Hilaire d'Arles l'a constaté dans son panégyrique de l'évêque Honorat : « Le Christ, s'écrie-t-il, avait pénétré si profondément dans ta vie, que parfois j'ai entendu, pendant que tu étais plongé dans un sommeil

---

1. De Discipl. claustr., II, XI.

2. « Sive vigilemus, sive dormiamus, simul cum illo vivamus. » (I Thess., V, X.)

paisible, tes lèvres s'ouvrir pour remplir leur office accoutumé. C'était tantôt une exhortation pieuse qui s'en échappait, et tantôt une prière ardente qui montait vers le ciel. Ton corps reposait sur un lit, et ton âme se reposait dans le Christ : je n'affirme rien que je n'aie constaté par moi-même. Comme ta parole s'animait lorsqu'au réveil tu racontais les rêves qui avaient traversé ton sommeil ! rêves qui certes ne trahissaient aucune préocupation matérielle, ni aucun regard inquiet vers l'avenir ; mais plutôt rêves pieux dans lesquels tu partageais le sort des Martyrs, et que Dieu versait dans ton âme en récompense de la foi qui te fit souhaiter si souvent et si ardemment d'être associé à leur gloire[1]. »

Efforcez-vous de goûter un sommeil semblable, sommeil du juste, sommeil d'où votre âme sortira mieux préparée pour l'oraison et pour tous les autres exercices de la vie spirituelle.

---

1. In vita ejus, xx, Surius, t. VII.

TABLE DES MATIÈRES

Préface du traducteur V

PREMIÈRE PARTIE

LE MATIN

CHAPITRE PREMIER

Le lever. 3

CHAPITRE II

La préparation à l'oraison. 9

CHAPITRE III

L'oraison 12

CHAPITRE IV

La revue de l'oraison 22

CHAPITRE V

L'office divin 24

CHAPITRE VI

De la préparation à la Messe. 35
§ I. — *Première préparation* : la pureté de vie. . 38

§ II. — *Seconde préparation* : la rectitude d'intention 41
§ III. — *Troisième préparation* : l'excitation à la dévotion 48
§ IV. — *Quatrième préparation* : la demande . . 54

CHAPITRE VII

La célébration de la messe 68

CHAPITRE VIII

De l'action de grâces après la messe 81

CHAPITRE IX

De l'assistance à la messe 98

CHAPITRE X

De l'amour de la cellule 105

CHAPITRE XI

L'étude 116

CHAPITRE XII

Du soin qu'on doit apporter aux emplois 127

CHAPITRE XIII

Du soin qu'on doit apporter aux emplois inférieurs . 142

CHAPITRE XIV

De l'examen de conscience avant le repas 147

CHAPITRE XV

Le repas 151

CHAPITRE XVI

De la récréation qui suit le repas 158

DEUXIÈME PARTIE

LA SOIRÉE

CHAPITRE PREMIER

La lecture spirituelle 167

CHAPITRE II

De l'invocation toute spéciale de la sainte Vierge . . 174

CHAPITRE III

La prière à l'ange gardien et aux saints 179

CHAPITRE IV

De la visite fréquente au Saint-Sacrement 182

CHAPITRE V

L'examen de conscience du soir. — Sa nécessité . . 187

CHAPITRE VI

Des nombreux avantages de l'examen 198

CHAPITRE VII

Sur quels points doit porter l'examen. 204

CHAPITRE VIII

De la façon de faire l'examen de conscience . . . 210

CHAPITRE IX

Résumé de la doctrine concernant l'examen . . . 222

CHAPITRE X

Le coucher et le repos de la nuit 225

301. — Ligugé (Vienne). — Imp. Saint-Martin. M. Bluté. — 6-00.